

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE DU VAR

SPARSA COLLIGO.

XCI^{ME} ANNÉE

1923



L'ACADÉMIE DU VAR, fondée en 1800
a été autorisée en 1811
Elle est association déclarée (11 mars 1920)

~~~~~  
Depuis 1832, elle publie un Bulletin Annuel

—————  
TOULON  
Imprimerie G. MOUTON  
2, rue de l'Ordonnance

1924

1924







# BULLETIN

DE

# L'ACADÉMIE DU VAR

SPARSA COLLIGO.

XCI<sup>ME</sup> ANNÉE

— 1923 —



L'ACADÉMIE DU VAR, *fondée en 1800*

*a été autorisée en 1811*

*Elle est association déclarée (11 mars 1920)*



Depuis 1832, elle publie un Bulletin Annuel



TOULON

Imprimerie G. MOUTON  
2, rue de l'Ordonnance

1924



# ACADÉMIE DU VAR

**Siège social : Ancienne Caserne, Rue Saunier, TOULON**

## BUREAU POUR L'ANNÉE 1923

MM. le Général CASTAING, C. ✱, ✱, C. ✱, *Président.*  
D<sup>r</sup> REGNAULT, ✱, ✱, O. ✱, *Secrétaire Général.*  
DANOY, O. ✱, ✱, O. ✱, *Secrétaire des séances.*  
L'Abbé SPARIAT, ✱, *Trésorier.*  
Jacques PARÈS, I. ✱, *Bibliothécaire-Archiviste.*



## BUREAU POUR L'ANNÉE 1924

MM. D<sup>r</sup> J. REGNAULT, ✱, ✱, O. ✱, *Président.*  
Le Colonel BOYER, O ✱, ✱ ✱ ✱, *Secrétaire général.*  
REGNIER, *Secrétaire des séances.*  
ARMAGNIN, I. ✱, *Trésorier.*  
Professeur ARNAUD, I. ✱, *Bibliothécaire-Archiviste.*



## PRÉSIDENTS HONORAIRES

MM.

- 1900 BOURRILLY Louis, ✱, I. ✱, ✱, ✱ ✱, *Inspecteur honoraire de l'enseignement primaire.*  
1901 GISTUCCI Léon, I. ✱, *Inspecteur d'Académie du Var.*  
1914 DRAGEON Gabriel, I. ✱, ✱, C. ✱, O.  
1920 GONDOIN Jules, ✱, I. ✱, O. ✱, O.  
1924 Le Général CASTAING, C. ✱, ✱, C. ✱.



# LISTE GÉNÉRALE

DES

## MEMBRES DE L'ACADÉMIE DU VAR

---

### MEMBRES HONORAIRES

---

MM.

- 1909 GISTUCCI, I. ☿, Inspecteur d'Académie, Draguignan.  
1910 BOURILLY, I. ☿, ☿, ☿, ☿, Inspecteur honoraire de  
l'Enseignement, Ste-Marthe, Marseille.
- 

### MEMBRES TITULAIRES

(à la date du 30 mai 1924)

---

MM.

- 1875 François FABIÉ, O ☿, I. ☿, ancien directeur de l'Ecole Colbert, villa «Les Troènes», La Valette (Var).  
1883 MARTINENG (J. de), propriétaire, quartier Valbertrand, Toulon (Var).  
1893 ARMAGNIN, I. ☿, publiciste, ancien chef de Bureau à la Mairie, «L'Oustalet», Bd Duployé, St-Jean-du-Var, Toulon.  
1896 DRAGON (Gabriel), I. ☿, ☿, C. ☿, O. ☿, vice-consul de Norvège, 7, rue Revel, Toulon.  
1898 VIAN, ☿, ☿, docteur en médecine, boulevard de Strasbourg, 44, Toulon.  
— PERRETTE Gaston, I. ☿, rue St-Jacques, 123, Paris (9<sup>e</sup>).  
— LASCOLS, docteur en médecine, rue Racine, 7, Toulon.  
— PRAT-FLOTTES, ☿, docteur en médecine, rue Victor-Clappier, 47, Toulon.  
— ROUSTAN F., I. ☿, architecte, rue Victor-Clappier, 27, Toulon.  
1903 REGNAULT, ☿, ☿, O. ☿, docteur en médecine, rue Peiresc, 14, Toulon.

## MM.

- 1904 CHARRAS, pharmacien, membre de la Société Botanique de France, Saint-Cyr (Var).
- MOURRON Edmond, O. \*, I. \*, \*, \*, \*, médecin en chef de la Marine, Sidi-Abdallah, Tunisie.
  - MAGGINI I. \*, homme de lettres, Musée Bibliothèque, Toulon.
- 1906 GALL J., professeur d'allemand, Ollioules (Var).
- 1913 CLAPPIER Louis (L'Abbé), curé-doyen, La Seyne (Var).
- ROUSTAN Jules, I. \*, architecte, rue Dumont-d'Urville, 2, Toulon.
  - DUROCH Henri, capitaine de frégate, Ministère de la Marine, Paris.
- 1914 PARÈS Jacques, I. \*, membre de la société des Auteurs et Compositeurs de Musique, bibliothécaire de la Ville, rue Gimelli, 50, Toulon.
- DANIEL Lucien, pharmacien, Bd de Strasbourg, 32, Toulon.
  - RAT Jean, \*, \*, chef de bataillon en retraite, rue de Chabannes, 14, Toulon.
  - MORAZZANI Victor, O. \*, \*, capitaine de vaisseau, avenue Marceau, 24, Toulon.
  - DANOY, O. \*, I. \*, C. \*, \*, \*, mécanicien inspecteur de la Marine, boul. de Strasbourg, 54, Toulon.
  - SPARIAT (l'abbé), \*, majoral du Félibrige, curé doyen honoraire, Pierrefeu, (Var).
- 1916 BERTRAND Paul, rue de Rennes, 90, Paris (VI<sup>e</sup>).
- 1917 FONTAN Pierre, rue Antoine-Bonnet, quartier St-Roch, Toulon.
- ARDOIN (chanoine), archiprêtre de Toulon.
  - GONDOIN Jules, \*, I. \*, \*, O. \*, \*, Préfet de l'Ain, Bourg (Ain).
  - CHARREL, professeur libre, botaniste, rue Ferdinand-Brunetière, 9, Toulon.
- 1918 BLANCHENAY, C. \*, \*, \*, intendant général, villa «La Tourelle», Brégailhon, La Seyne-sur-mer, (Var).



## MM.

- 1919 BOYER, O. \*, \*, \*, \*, Colonel d'infanterie, 4, Pré des Pêcheurs, Mourillon, Toulon.
- DAVELUY (Amiral), C. \*, I. \*, \*, \*, Le Puits Romain, Nabeul, Tunisie.
- CASTAING, C. \*, \*, C. ✕, C. ✕ \*, \*, général, Châlet Gomer, quartier Ste-Anne, Toulon.
- VIDAL, \*, I. \*, docteur en médecine, 39, avenue Alphonse-Denis, Hyères.
- PRADEL, I. \*, professeur au Lycée de Toulon.
- 1920 BOURGES Emmanuel, homme de lettres, 52, rue Picot, Toulon.
- DESTELLE, C. \*, \*, C. ✕, C. ✕, C. ✕, O. ✕, O. ✕, colonel en retraite, 26, rue Victor-Clappier, Toulon.
- JOUVENEL Emile, \*, \*, ✕, 16, Route de Marseille, Pont-du-Las, Toulon.
- AMORETTI, \*, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, 6, rue Dumont-d'Urville, Toulon.
- 1921 BERNARD, I., \*, directeur de l'Ecole Rouvière, Toulon.
- D<sup>r</sup> FONTAN, O. \*, I. \*, C. ✕, Cd O. ✕, ✕, ✕, médecin général de la Marine, 5, rue Antoine-Bonnet, Toulon.
- DAUPHIN, \*, \*, I., pharmacien-naturaliste, Carcès.
- RICQUER Marcel, ✕, professeur au collège de Béziers, rue de Midi, 11, Béziers.
- 1922 AYMERICH, G. O. \*, C. ✕, C. ✕, O. ✕, O. ✕, C. ✕, Général de division, Place de la Liberté, 10, Toulon.
- OUDARD, O. \*, \*, O. ✕, O. ✕, Médecin chef de la Marine, Bd Jouve, Toulon.
- LAFLOTTE, O. \*, \*, O. ✕, O. ✕, commandant, rue Gimelli, 6, Toulon.
- ARNAUD, O. \*, Professeur en retraite, 6, rue Emile-Zola, Toulon.
- ESCUDIER, ✕, chanoine titulaire, rue Montgolfier, Fréjus.
- GODLEWSKI, chirurgien, rue Joseph-Vernet, Avignon, (Vaucluse).

## MM.


- 1922 CHAMPIGNY, \*, ✕, C. ✕, ingénieur, rue de Courcelles, 6, Paris.
- ASTRUC, ✕, ✕, procureur de la République, Draguignan.
- GRANDJEAN, ✕, Médecin, rue Victor-Hugo prolongée, La Seyne-sur-mer (Var).
- 1923 REGNIER Ludovic-Léon, homme de lettres, 1, rue Mi-reille, Hyères (Var).
- DE RICHTER, «L'Amiradou», Ollioules (Var).
- ALLAR, sculpteur, 23, quai Conti, Paris (VI<sup>e</sup>).
- Charles MÉRÉ, 27, rue La Bruyère, Paris (IX<sup>e</sup>).
- D<sup>r</sup> LANGLOIS, O. \*, ✕, ✕, ✕, médecin principal, 95, Bd St-Michel, Paris.
- SILVAIN, doyen de la Comédie Française, 22, rue de Lauzière, Asnières, Seine.

## MEMBRES ASSOCIÉS

## MM.

- 1875 CERCLE DE LA MÉDITERRANÉE, boulevard de Strasbourg, 15.
- 1879 BERTRAND, ancien notaire, rue Molière, 6, Toulon.
- 1889 CERCLE ARTISTIQUE, rue d'Antrechaus, 1, Toulon.
- 1882 GIRARD, professeur à l'école normale en retraite, Solliès-Toucas (Var).
- 1894 DAUPHIN, \*, peintre du Ministère de la Marine, Avenue Colbert, ou Villa Paradis au Cap-Brun, Toulon.
- 1895 LAURET, ✕, professeur de musique à l'école Rouvière, route de La Valette, 16, Toulon.
- 1897 Mlle DE MARTINENG, campagne Val Bertrand, Toulon (Var).
- 1900 LAFAYE, I. ✕, professeur adjoint à la Faculté des Lettres, Boulevard Raspail, 126, Paris (VI<sup>e</sup>).
- ROSSI, I. ✕, Conservateur du Musée des Beaux-Arts, rue des Marchands, 6, Toulon.

## MM.

- 1902 COURET Antoine, notaire, rue Racine, 9, Toulon.
- 1905 BLANC (l'Abbé), curé de Montmeyan (Var).
- 1908 BOURRILLY Joseph, , juge au tribunal civil d'Oudjda (Maroc), officier d'académie, médaille coloniale, officier du Ouissam Alaouite.
- 1909 BONNIFAY, publiciste, à Bandol (Var).  
DOLLIEULE, avocat, ancien magistrat, Solliès-Pont, (Var).
- 1917 Mme BERTAUD-CHATEAUMINOIS, 69, Boulevard de Strasbourg, Toulon.
- 1919 Mlle AUROUS (Mme BORDENAVE), rue Peiresc, 7, Toulon.
- 1922 Mlle BOUYER-KARR, château de Méaulx, Claviers (Var).
- 1923 Mme KREICHGAUER, campagne Falconnet, quartier Ste-Anne, Toulon.
- AUBERT Gonzague, Le Muy (Var).
- 1924 BOUFFIER, Bd Cunéo, Mourillon, Toulon.
- Mlle PELLEGRIN, Aups (Var).
- Mme PAULIN-BERTRAND, «Les Lauriers-Roses», La Garde (Var).
- Gabriel BLOND, 5, rue Antrechaus, Toulon.
- Henri RENOUARD, Balaguier, La Seyne.
- PAULIN BERTRAND, «Les Lauriers-Roses», La Garde (Var).
- BEAUMONT, artiste-peintre, sociétaire des Artistes français, 4, rue du Chemin-de-fer, Bourg-la-Reine (Seine).
- Dr RIBES, 54, rue Victor-Clappier, Toulon.
- AUDIBERT, 6, rue d'Antrechaus, Toulon.



# Sociétés Savantes

## CORRESPONDANTES DE L'ACADÉMIE DU VAR

---

### Sociétés Françaises

- ABBEVILLE (Somme). — Société d'Emulation.
- AIX (B.-du-Rh.). — Académie des Sciences, agriculture, arts et belles-lettres.
- AIX. — Faculté de droit et des lettres, Bibliothèque de l'Université.
- AIX. — Faculté d'Etudes provençales.
- ALGER. — Société historique Algérienne.
- AMIENS (Somme). — Académie des sciences, lettres et arts.
- AMIENS. — Société des Antiquaires de Picardie.
- ANNECY (Hte-Savoie). — Société Florimontane.
- ANGERS (Maine-et-Loire). — Société nationale, d'agriculture sciences et arts.
- ANGOULÈME (Charente). — Société archéologique et historique de la Charente.
- ARRAS (Pas-de-Calais). — Académie des sciences, lettres et arts.
- ARRAS. — Commission départementale des monuments historiques du Pas-de-Calais.
- AUTUN (Saône-et-Loire). — Société éduenne des lettres, sciences et arts.
- AUXERRE (Yonne). — Société des sciences historiques et naturelles.
- AVESNES (Nord). — Société archéologique.
- AVIGNON (Vaucluse). — Académie de Vaucluse.
- BARBEZIEUX (Charente). — Société Archéologique, Historique et Littéraire.
- BAR-LE-DUC (Meuse). — Société des lettres, sciences et arts.
- BEAUNE (Côte-d'Or). — Société d'archéologie, d'histoire et de Littérature.
- BEAUVAIS (Oise). — Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise.
- BESANÇON (Doubs). — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

- BÉZIERS (Hérault). — Société archéologique, scientifique et littéraire.
- BLOIS (Loir-et-Cher). — Société des Sciences et Lettres du Loir-et-Cher.
- BOULOGNE (Pas-de-Calais). — Société académique.
- BOURG-EN-BRESSE (Ain). — Société des Sciences Naturelles et d'archéologie de l'Ain.
- BOURGES (Cher). — Société historique, littéraire, artistique et scientifique du département du Cher.
- BREST (Finistère). — Société académique.
- CAEN (Calvados). — Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres.
- CAHORS (Lot). — Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot.
- CAMBRAI (Nord). — Société d'émulation.
- CARCASSONNE (Aude). — Société des Arts et Sciences.
- CHALON-SUR-MARNE (Marne). — Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne.
- CHALONS-SUR-SAONE (Saône-et-Loire). — Société d'histoire et d'archéologie.
- CHALONS-SUR-SAONE. — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.
- CHAMBÉRY (Savoie). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de la Savoie.
- CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.
- COLMAR (Alsace-Lorraine). — Société d'histoire naturelle.
- CONSTANTINE. — Société archéologique du département de Constantine.
- DIGNE (Basses-Alpes). — Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes.
- DIJON (Côte-d'Or). — Syndicat d'Initiative de Bourgogne.
- DIJON. — Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres.
- DOUAI (Nord). — Société centrale d'agriculture, sciences et arts, du département du Nord.
- DRAGUIGNAN (Var). — Société d'études scientifiques et archéologiques.
- DRAGUIGNAN. — Bibliothèque municipale.
- EPINAL (Vosges). — Société d'émulation du département des Vosges.
- GAP (Hautes-Alpes). — Société d'études historiques, scientifiques, artistiques et littéraires des Hautes-Alpes.
- GRENOBLE (Isère). — Société de statistique des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère.

GRENOBLE. — Académie deiphinale.

GUÉRET (Creuse). — Société des sciences naturelles et archéologiques.

LAON (Aisne). — Société archéologique.

LA ROCHE-SUR-YON (Vendée). — Société d'émulation de la Vendée.

LA ROCHELLE. — Société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure.

LE HAVRE (Seine-Inférieure). — Société Havraire d'études diverses.

LE MANS. — Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.

LE PUY (Haute-Loire). — Société d'agriculture, sciences et arts et commerce du Puy.

LILLE (Nord). — Commission historique du département du Nord.

LILLE. — Université et Académie.

LIMOGES (Haute-Vienne). — Société archéologique du Limousin.

LYON (Rhône). — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

LYON. — Société d'agriculture, sciences et industries.

LYON. — Bulletin historique du diocèse de Lyon.

LYON. — Société littéraire, historique et archéologique.

MACON (Saône-et-Loire). — Académie des sciences, arts et belles lettres.

MARSEILLE (Bouches-du-Rhône). — Académie des sciences, lettres et beaux-arts. Archives départementales Préfecture.

MARSEILLE. — Société archéologique de Provence, Bd Longchamps, 63.

MARSEILLE. — Société de statistique.

METZ. — Académie de Metz.

METZ. — Société d'histoire naturelle.

MONTAUBAN (Tarn-et-Garonne). — Académie des sciences, belles lettres et arts.

MONTBÉLIARD (Doubs). — Société d'émulation.

MONTBRISON (Loire). — *La Diana*, société historique et archéologique du Forez.

MONTPELLIER (Hérault). — Académie des sciences et lettres.

MONTPELLIER. — Société pour l'étude des langues romanes.

MONTPELLIER. — Société archéologique.

MOULINS (Allier). — Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais.

NANCY (Meurthe-et-Moselle). — Société archéologique lorraine et du musée archéologique lorrain.

NANTES (Loire-Inférieure). — Société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure.

NARBONNE (Aude). — Commission archéologique de Narbonne.  
NEVERS (Nièvre). — Société Nivernaise des lettres, sciences et arts.

NEVERS. — Société départementale d'agriculture de la Nièvre.

NICE (Alpes-Maritimes). — Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.

NIMES (Gard). — Académie de Nîmes.

ORLÉANS (Loiret). — Société archéologique et historique de l'Orléannais.

PARIS. — Bibliothèque d'art et d'archéologie, rue Spontini, 19.

PARIS. — Société nationale des Antiquaires de France, musée du Louvre.

PARIS. — Revue Epigraphique, rue des Tricots à Clamart Seine.

PARIS. — Société d'anthropologie de Paris, rue Gimelli, 84.

PARIS. — Société de protection des paysages de France, rue de Grammont, 26.

PARIS. — Société philotechnique, rue de la Banque, 8, Mairie du 11<sup>e</sup> arrondissement.

PARIS. — Société d'ethnographie, rue Mazarine, 28.

PAU (Basses-Pyrénées). — Sociétés des sciences, lettres et arts.

PERPIGNAN (Pyrénées-Orientales). — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.

PERTUIS (Vaucluse). — Société de l'Athénée.

POITIERS. — Société des antiquaires de l'Ouest.

RAMBOUILLET (Seine-et-Oise). — Société archéologique.

REIMS (Marne). — Académie nationale.

RODEZ (Aveyron). — Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.

ROCHECHOUART (Haute-Vienne). — Société des amis des sciences et arts.

ROCHEFORT (Charente-Inférieure). — Société de géographie et d'agriculture, lettres, sciences et arts.

SAINT-BRIEUC (Côtes-du-Nord). — Société d'Emulation des Côtes-du-Nord.

SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE (Savoie). — Société d'histoire et d'archéologie.

SAINT-LÔ (Manche). — Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire naturelle.

SAINT-MALO (Ille-et-Vilaine). — Société historique et archéologique.

SAINT-OMER (Pas-de-Calais). — Société des antiquaires de la Morinie.

SENS (Yonne). — Société archéologique.

- SOISSONS (Aisne). — Société archéologique, historique et scientifique.
- STASBOURG. — Sociétés de sciences, agriculture et Art du Bas-Rhin.
- TOULON (Var). — Société d'agriculture, de viticulture, d'aviciculture, d'horticulture et d'acclimatation du Var.
- TOULON. — Les Amis du Vieux-Toulon, rue Emile-Duclaux, Toulon.
- TOULON. — Société des Excursionnistes Toulonnais.
- TOULON. — Société Botanique du Var, 7, rue Cathédrale.
- TOULOUSE (Haute-Garonne). — Société archéologique du Midi de la France.
- TOURS (Indre-et-Loire). — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département d'Indre-et-Loire.
- TROYES (Aube). — Société académique d'agriculture, sciences arts et belles-lettres du département de l'Aube.
- VALENCE (Drôme). — Société d'archéologie et de statistique.
- VALENCIENNES (Nord) — Société d'agriculture, sciences et arts.
- VANNES (Morbihan). — Société polymathique du Morbihan.
- VENDÔME (Loir-et-Cher). — Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois.
- VERSAILLES (Seine-et-Oise). — Société des sciences morales, des lettres et arts de Seine-et-Oise.
- VERSAILLES. — Société des sciences naturelles et médicales.
- VIENNE (Isère). — Société des sciences naturelles de Vienne.
- VITRY-LE-FRANÇOIS (Marne). — Société des Sciences et Arts.



### **Sociétés Etrangères**

#### **REPUBLIQUE ARGENTINE**

BUENOS-AYRES. — Academia nacional de ciencias.

#### **BELGIQUE**

BRUXELLES. — Société Royale Malacologique.

#### **ETATS-UNIS**

DAVENPORT. — Academy of natural sciences.

MADISON. — Wisconsin Academy of sciences, arts and letters.

MISSOULA. — The University of Montana.

COLOMBUS OHIO. — State University. N. S. A.

WASHINGTON. — Nacional Academy of sciences.



CINCINNATI. — The Lloyd Library, 224, West Court Street  
Ohio, U. S. A.

ILLINOIS. — University of Urbana.

### ITALIE

ROME. — Academia Reale.

TURIN. — Alti della R. Academia della serenze.

### NORVEGE

CHRISTIANIA. — Videnskablige instituter og Litteraire.

### POLOGNE

VARSOVIE. Varsati. — Annales Zoologici musei Polonici histoie  
Polskie Panstwowe Museum Przyrodnize, Krakowskie-Przedm,  
natureles, n° 26, Warsawa.

### RUSSIE

MOSCOU. — Société Impériale des Naturalistes.

### SUEDE

BERNE. — Institut géographique international.

GENÈVE. — Société des Arts de Genève.

### URUGUAY

MONTEVIDEO. — Museo Nacional.

### ESPAGNE

Junta de Cièncias naturals, Barcelona. Musen Martorell Passeig  
de la Indertbriou.



*L'Académie du Var est affiliée à l'Association Française  
pour l'avancement des Sciences, Paris, 28, rue Serpente.*



Le service du *Bulletin* est fait à : M. DAURAY, commissariat  
de la Propagande *Anglo-french Society*, 3, rue François-I<sup>er</sup>, Pa-  
ris, ou à *Anglo-french Society*, Scala House, Charlotte street  
Wi-1, Londres, et à la Bibliothèque Municipale de Marseille.





## Ouvrages reçus

---

M. E. Bourges: *Le livre d'or des morts du Lycée de Toulon.*

Mme Gensollen-Descosse: *Le long du jour* (poèmes).

M. Rossi: *La morale à l'Ecole primaire.*

François Fabié: *La terre et les paysans.*

M. Chauvin: *Poésie* (manuscrit).

M. Sauveur Salvadori: *La terre et le paysan* (manuscrit).

*La Côte d'Azur Médicale* (Toulon).

Un numéro du *Nouveau Mercure* contenant des articles sur les Académies de Province.

Un numéro de la *Revue des Deux Mondes*, contenant l'analyse et la citation de travaux de l'Académie du Var.



## Concours Littéraires de « l'Académie du Var » - 1925

### **Prix Jean-Aicard** (*Poésie française*)

1<sup>er</sup> sujet : JEAN AICARD

ou 2<sup>e</sup> sujet : LA BASTIDE

### **Prix Amiral-Senès** (*Prose française*)

1<sup>er</sup> sujet : De l'influence de la femme aux diverses époques de notre histoire nationale.

ou 2<sup>e</sup> sujet : Vibrations d'art (sons, couleurs et parfums), leur harmonie.

Pour chaque prix le candidat peut choisir entre les deux sujets donnés.

Une MÉDAILLE D'ARGENT grand module  
et deux MENTIONS HONORABLES peuvent être décernées  
pour chacun des prix.

*Les manuscrits non signés devront être brochés ; ils porteront une devise qui sera reproduite sous enveloppe scellée, dans un pli contenant le nom et l'adresse de l'auteur et la devise ; ils devront être envoyés en double exemplaire avant le 1<sup>er</sup> Mai 1925. à M. le Docteur Regnault, Président de l'Académie du Var, 14, Rue Peiresc, à Toulon, ou à M. le Colonel Boyer, Secrétaire général, 4, Pré des Pêcheurs, Mourillon, Toulon.*

*Les manuscrits ne seront pas rendus. Ceux qui n'auront obtenu ni prix, ni mention, seront brûlés avec l'enveloppe scellée contenant le nom de l'auteur qui, dans ces conditions, restera anonyme.*

*Tout concurrent qui se ferait connaître d'avance, serait exclu du concours.*

*Les membres associés et honoraires de l'Académie du Var peuvent concourir, mais non les membres titulaires parmi lesquels sont élus les jurys.*

*La proclamation des lauréats sera faite à la Séance solennelle de l'Académie, dans les premiers jours de Juin 1925.*



En 1924, les sujets étaient :

**Poésie** : 1<sup>o</sup> La Terre tremble ; 2<sup>o</sup> Hymne à la Corse.

**Prose** : 1<sup>o</sup> Le régionalisme n'a jamais empêché les Provinces de se disputer la gloire d'être la plus française.  
2<sup>o</sup> Quels sont les traits distinctifs du visage physique et moral de la Provence ?



## PREMIÈRE PARTIE

---

# Procès-Verbaux des Séances

(EXTRAITS)

---

*Séance mensuelle du 10 janvier 1923.* — Le Président, M. le général Castaing, félicite quelques-uns de ses collègues pour leurs travaux scientifiques et littéraires de 1922. Il signale un article de M. Savarit, consacré aux académies de province et publié dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*; l'auteur cite l'Académie du Var, dont il fait connaître l'activité intellectuelle. Il souhaite ensuite la bienvenue à un nouveau membre, M. le Dr Godlewski, d'Avignon, dont la réception officielle se fera ultérieurement.

M. le Dr Grandjean, de la Seyne, vice-président de la Société botanique du Var, est élu membre titulaire.

Le Président présente un projet de modifications des statuts: élévation du nombre des membres titulaires à 60, etc.

M. le Commandant Rat lit une étude sur *Le spiritualisme de Pasteur et la science*.

M. Parès fait une communication sur un point d'histoire locale.

M. Bourges offre à l'Académie son Livre d'Or des morts du Lycée de Toulon, dont il lit la préface.

Des tableaux ont été offerts à l'Académie par divers peintres de Toulon et de la région: MM. Amoretti, Antoine Dauphin, Colonel Destelle.

M. le Pr Raphaël Dubois fait remarquer qu'il n'y a généralement pas de membre d'honneur dans les Sociétés savantes; il remercie l'Académie du Var de lui avoir conféré ce titre, mais comme sa situation constitue une ano-

malie, il la prie d'accepter sa démission de membre d'honneur. L'Académie exprime les regrets que lui cause cette démission.



*Séance extraordinaire du 18 janvier.* — L'Académie du Var s'est réunie pour recevoir Marcel Prévost, de l'Académie française. Le Président, M. le général Castaing, a émis le vœu de voir établir des relations plus suivies et des liens plus serrés entre l'Académie française et les associations littéraires de province.

M. Marcel Prévost, quoique peu partisan d'une filiation trop resserrée, a cependant promis de poser la question à Paris.

A propos des travaux des années précédentes, la conversation s'engage sur la théorie de la relativité (1); M. Marcel Prévost et M. le commandant Rat, l'un et l'autre anciens élèves de l'Ecole Polytechnique, ne partagent pas exactement la même opinion: le premier ne paraît pas admettre le quatrième axe sur lequel viendraient s'inscrire les ordonnées du temps psychique. M. Emile Jouvenel cite le fait du noyé qui revit toute sa vie en quelques secondes. M. le Dr Jules Regnault, qui a éprouvé personnellement cette sensation, au Tonkin, fait remarquer qu'il s'agit simplement là d'un défilé rapide d'images et de souvenirs, sortant brusquement du subconscient.

Sur l'invitation de M. Marcel Prévost, M. Emile Jouvenel dit une poésie: *Soir de relève*, et M. François Fabié dit *La Plieuse*.



*Séance mensuelle du 7 février.* — Le Président, M. le général Castaing, souhaite la bienvenue à un nouveau membre, M. le Pr Arnaud.

A propos d'un projet de réforme du *calendrier*, qu'il juge inopportune et inutile, M. le Dr Regnault montre que par un calcul mental rapide, on peut retrouver instantanément le jour correspondant à une date quelconque d'une année prise au hasard. Il prouve aussi qu'il est facile, par

---

1. Commandant Rat: L'Espace et le Temps (quelques réflexions sur la théorie de la relativité). — Dr Jules Regnault: Introduction à l'étude des sciences (Le «moi» et le «non moi»; tout est relatif). *Bulletin de l'Académie du Var* 1921.

un *calcul mental*, d'extraire une racine cubique, une racine cinquième, etc.

M. Charrel, président de la Société botanique du Var, lit une étude sur *Le refroidissement de la Provence à travers les âges*; il examine les causes qui provoquent la disparition de diverses plantes sous certaines latitudes et leur réapparition sur d'autres points du globe; une étude de la faune et de la flore l'amène à conclure à un refroidissement du globe suivant une progression moins rapide que celle prévue par certains savants et en particulier par Laplace. Il localise son étude sur la Provence en précisant les plantes qui ont disparu et celles qui sont récemment apparues (1).

Les membres présents approuvent un projet de leur Président, d'après lequel l'Académie du Var sera divisée en trois sections: Belles-Lettres, Sciences pures, Arts.

M. l'abbé Spariat présente les candidatures de deux hommes de lettres, MM. Ludovic Léon Regnier, auteur de plusieurs volumes de poésie: *Fleurs premières*, *Au gré du vent*, *De rime en rime*, *Pour vous, mesdames!* et Charles de Richter, collaborateur du *Figaro*, des *Annales*, etc., auteur de poèmes (*Bernerette et mon Amour*; *La Chambre Bleue*), et de romans (*La Dame de la Tour hexagone*, *Le Roman de Mlle Bulle*).

Les commissions élues pour examiner les titres des candidats comprennent, pour le premier. MM. le général Castaing, l'abbé Spariat, Emile Jouvenel; pour le second: MM. l'abbé Spariat, Maggini, Arnaud.

Le secrétaire général, le Dr Regnault, porte à la connaissance de ses collègues, l'organisation d'un concours de contes par *Le Gaulois*, et d'un concours de poésie par la Société d'émulation de Cambrai.



*Séance mensuelle du 7 mars.* — Le Président souhaite la bienvenue à M. le Dr Grandjean et donne lecture des rapports sur les candidatures de MM. de Richter et Regnier, qui sont, ensuite, élus membres titulaires.

Madame Kreichgauer, dont la candidature est présentée par M. le général Castaing, est élue membre associée.

---

1. Cette étude a été depuis lors publiée dans *La Côte d'Azur Médicale* (Toulon, mars 1923).

M. le Président rend compte de l'état des travaux d'installation dans le nouveau local de la rue Saunier, où vont être prochainement transférés la bibliothèque, les collections et le siège social de l'Académie du Var.

Madame Gensollen-Descosse offre gracieusement ses poèmes, *Le long du jour*; M. Jouvenel en lit quelques extraits.

M. le mécanicien inspecteur Danoy lit *Les fredons des ailes*, extrait d'un assez long poème sur les oiseaux. Il donne ensuite un aperçu de quelques *calculs rapides* que chacun peut faire mentalement.



*Séance solennelle du 15 mars.* — Dans la grande salle de la Mairie un public nombreux et choisi occupe les deux cent cinquante chaises que M. le Maire a bien voulu, comme d'habitude, nous accorder.

A 16 h., le Président, M. le général Castaing, ouvre la séance. Le programme comporte deux réceptions de nouveaux membres titulaires, celle de M. le général Aymerich par M. le colonel Destelle, et celle de M. le Dr Oudard, médecin-chef de la Marine, par M. le Dr Regnault.

M. le général Aymerich esquisse en traits rapides son passé colonial et explique *le rôle civilisateur de la France* dans les pays peuplés de races primitives.

M. le colonel Destelle répond, en fouillant plus en détails la vie du récipiendaire et insiste plus particulièrement sur la *Conquête du Cameroun*, dont M. le général Aymerich fut l'organisateur.

Un intermède est consacré à la poésie. M. Emile Jouvenel lit *Le rire de France* et *Lettre à Rostand*; M. Maggini dit *Mort de l'héroïne*.

Le deuxième récipiendaire, M. le Dr Oudard, médecin-chef de la Marine, après avoir remercié, suivant l'usage, l'Académie du Var pour sa récente élection, lit une étude documentée sur *L'exotisme en littérature*.

M. le Dr Regnault lui répond en un discours où il parle *Du récipiendaire, de l'Académie du Var... et de quibusdam alis*; il fait incidemment allusion à cette courtoisie provençale bien connue, avec laquelle l'Académie du Var ouvre ses portes aux travailleurs intellectuels, quels que soient leur département ou leur province d'origine, et,

comme le récipiendaire et lui-même sont originaires de la Normandie, il évoque le souvenir des Normands qui les ont précédés à l'Académie du Var.



*Séance mensuelle du 4 avril.* — Le Président, M. le général Castaing, souhaite la bienvenue à M. Regnier, récemment élu.

M. Jacques Parès, chargé de représenter l'Académie du Var au Congrès des Sociétés Savantes y a lu un travail personnel, *Les curiosités de l'Etat-civil de Toulon pendant la Révolution*, et une étude de M. le commandant Laflotte sur *Bormes*. (1)

Le Président présente un ouvrage de M. Rossi, instituteur à Toulon, membre associé. Cet ouvrage, *La morale à l'école primaire*, est un recueil de fables. M. le Président donne lecture de quelques-unes de ces fables.

M. le mécanicien inspecteur Danoy donne lecture d'une seconde scène de son poème, *Morsures et Fredons*.

M. le commandant Rat lit une étude sur la *Philosophie du temps* et établit une différence entre le temps psychique et le temps spatial... A ce sujet s'engage une discussion à laquelle prennent part MM. le commandant Rat, le Dr Jules Regnault, le général Castaing, et le mécanicien-inspecteur Danoy.

M. Gall lit une pièce en vers, *L'Illusion*.

M. Maggini dit une poésie, *Hymne à l'étoile*.

M. Regnier donne lecture de deux nouvelles poésies, *Création* et *Pour une coquette*.

M. Aubert, du Muy, présenté par M. le colonel Destelle, est élu membre associé.

---

(1) *Congrès des Sociétés Savantes*, Paris 1923: Séance du 4 Avril; M. le Ct Laflotte, *Etude de Géographie ancienne: les Barmani, le Pansard, La Londe des Maures*. — M. Jacques Parès: *Les curiosités de l'état-civil à Toulon pendant la Révolution*. — A la même séance, M. L. Deriès, inspecteur d'Académie du département de la Manche, à St-Lô, a lu une très intéressante étude biographique. — Un haut fonctionnaire de la Révolution et du Premier Empire: Charles-Louis-François Caillemier (1757-1843), qui fut président de l'Académie du Var en 1813-1814.



*Séance mensuelle du 2 mai.* — Le Président remercie le poète François Fabié pour le don de son livre récemment édité, *La Terre et les Paysans*; il adresse ses vifs remerciements à la Municipalité et en particulier à M. le Maire Claude et à M. le Premier Adjoint Coulomb, pour l'aide généreuse qu'ils ont donnée à l'Académie lors du transfert de ses archives et de son siège social, de la rue Hoche au quatrième étage de l'ancienne caserne, rue Saunier.

Le secrétaire général, M. le Dr Regnault donne l'analyse de quelques travaux parus dans les Bulletins des Sociétés correspondantes.

M. le général Aymerich fait le récit d'*Une Mission au Fouta-Djalon*.

M. le mécanicien inspecteur Danoy lit une sorte de colloque satirique en vers entre *La Science et l'Heure*.



*Séance solennelle du 24 Mai 1924.* — Proclamation des lauréats des Concours littéraires. — Le Président, M. le général Castaing, ouvre la séance en faisant quelques réflexions générales sur les concours. Si les envois de poèmes ont été relativement nombreux, il n'en a pas été de même des compositions en prose. L'éloquence, il est vrai, exige de la force et de la profondeur dans les pensées, ainsi qu'un grand art de composition et d'expression. Mais faut-il voir dans les difficultés qu'elle présente l'unique raison du peu d'empressement des concurrents? Non, l'état d'esprit, les goûts de la jeunesse expliquent, en grande partie, son abstention.

D'où vient cette regrettable diminution de facultés littéraires? De l'insuffisance ou du manque complet de culture classique. Le remède réside dans l'étude du latin, dont on a commis la lourde faute de méconnaître l'importance civilisatrice.

Peut-être le mot «éloquence» fait-il peur? Remplaçons-le par la locution «Prose française» avec l'assentiment de Mme l'amirale Sénès, fondatrice du prix. Celui-ci n'a pu être décerné cette année; il faut espérer qu'il pourra l'être l'an prochain.

M. le médecin général Fontan lit son rapport sur le concours d'éloquence ou de prose, pour lequel les concurrents pouvaient choisir entre les deux sujets suivants:

1° *L'Union sacrée de ses fils assure à la Patrie son existence, sa richesse et sa grandeur.*

2° *Un peuple qui aime et cultive les arts, élève son idéal et se vivifie.*

Le prix Amiral Sénès n'a pu être décerné. Une mention honorable est attribuée à M. Rossi, instituteur à Toulon.

M. de Richter donne lecture d'une de ses poésies: *Ode à mon fils.*

Mme Bertaud-Châteauminos déclame *Le Forgeron*, de Jean Aicard et *Le Petit Drapeau de l'Escouade*, de Georges Destoc.

M. François Fabié dit quelques poésies: *Pasteur rustique*, *Les genêts*, *Petit Jacques.*

M. le général Castaing lit le rapport sur le concours de poésie, dont les sujets étaient, au choix, *Le vol de l'avion*, et *La forêt brûle.* Quinze poèmes ont été reçus.

Le prix Jean Aicard est décerné à M. Fernand Martin, professeur à Nice, qui a traité le second sujet.

M. l'abbé Roux, de St-Raphaël, a obtenu une mention honorable pour son poème sur *Le vol de l'avion.*

M. Regnier dit deux poésies, *Création* et *Petite Gare.*



*Séance mensuelle du 6 juin.* — Le Président présente des félicitations à M. le Commandant Laflotte, qui vient d'obtenir le premier prix à la Société statistique de Marseille, pour son travail sur Flayosc, et une médaille de vermeil à la Société archéologique de Béziers.

M. le commandant Rat parle des petites planètes et, après quelques considérations d'ordre cosmogonique, il expose la nouvelle loi formulée par le Dr Reynaud, médecin sanitaire de la Marine au Lavandou (Var), laquelle donne la distance des planètes et de leurs satellites.

M. le professeur Gall lit une poésie *L'Œillet.*

M. Armagnin dit la *Ballade du Faron.*

M. le Président donne lecture d'une lettre signée du pseudonyme P. Huriste, dont l'auteur conseille, sous une forme humoristique, à l'Académie du Var de faire respectueusement l'invite à l'Académie française de préciser la signification de certains homonymes.

M. Pierre Fontan analyse un volumineux travail de philologie sur les diverses langues des régions du Midi de la France et s'étend en particulier sur le langage de la vallée de Barcelonnette.

*Séance mensuelle du 4 juillet.* — Le Président donne lecture de la correspondance reçue. M. Chauvin, répétiteur au Lycée de Nice, envoie une poésie, sur laquelle M. Regnier veut bien se charger de faire un rapport. L'Académie de Marine communique le programme de ses concours pour 1923-24.

M. le professeur Charrel consacre une étude à la planète Eros, et, à cette occasion, fait quelques incursions dans d'autres parties du ciel.

Le Président, M. le général Castaing, donne lecture d'une poésie légère de M. Armagnin (trop modeste pour la lire lui-même) : *En entendant la Nouba* est une sautillante chanson en deux rythmes.

M. Regnier lit *Amende honorable*, qu'il fait figurer vers la fin de son livre *Pour vous, mesdames!*

*Puisque vous prétendez qu'il est impardonnable  
D'avoir écrit pour vous des poèmes pervers,  
Mesdames, laissez-moi vous présenter ces vers,  
Ainsi qu'une amende honorable.*

Et, en une douzaine de quatrains, se déroule l'énumération des qualités éminentes de la femme.



*Séance mensuelle du 3 octobre.* — L'Académie du Var choisit les sujets pour les concours littéraires de 1924. Prix Jean Aicard (poésie). 1° *La terre tremble*; 2° *Hymne à la Corse*. Prix Amiral Sénès (prose française) : 1° *Le régionalisme n'a jamais empêché les provinces de se disputer l'honneur d'être la plus française*; 2° *Quels sont les traits distinctifs du visage physique et moral de la Provence?*

Le Président donne lecture de quelques fragments d'un rapport de M. Kalas, de l'Académie nationale de Reims, sur la reconstruction de cette ville. Il donne ensuite connaissance d'une lettre de félicitations de M. le Ministre de l'Instruction publique au sujet d'un recueil de poésies expliquées, *La Morale à l'Ecole*, de M. Rossi, membre associé, professeur à l'Ecole Rouvière.

M. Maggini lit une de ses poésies inédites, *La prière de l'Orpheline*.

M. Jouvenel dit quatre poésies : *Sur la route*, *Un lac*, *Nocturne*, *Les Cyprès*.

*Séance publique du 18 octobre.* — Le programme comportait la réception de deux nouveaux membres titulaires, de M. le chanoine Escudier, par M. le général Castaing, et de M. le professeur Arnaud par M. le professeur Bernard.

Après une courte allocution du Président qui remercie le Préfet maritime, M. l'amiral Lanxade, d'honorer l'Académie de sa présence, la parole est donnée à M. le chanoine Escudier qui fait ressortir tous les bienfaits de la *culture latine*.

En répondant au récipiendaire, le Président, M. le général Castaing, fait une étude des travaux de M. le chanoine Escudier, et en particulier de son livre sur l'*Evangélisation primitive de la Provence*.

M. Regnier dit sa poésie, *Amende honorable*.

M. Armagnin lit un sonnet à Silvain, le doyen de la Comédie française, puis une poésie légère, *En entendant la Nouba*.

M. le professeur Arnaud traite de l'importance de *La Géographie* sortie de l'ancienne nomenclature aride, qui faisait le triomphe des mémoires, pour entrer dans la catégorie des sciences humaines, grâce à l'observation intelligente des richesses apportées à tous les hommes par le sol fécond.

M. le Pr Bernard fait l'éloge de l'historien et du géographe que fut M. Arnaud au cours d'une longue carrière universitaire. Il le montre aussi poète à ses heures.



*Séance mensuelle du 7 novembre.* — Après avoir entendu la lecture de divers rapports sur des candidatures, l'Académie du Var, élit membres titulaires: M. Allar, sculpteur, membre de l'Institut; M. Charles Méré, auteur dramatique; M. le Dr Langlois, médecin principal, président du Centre de réforme à Paris.

Le Président présente ensuite la candidature de M. Silvain, doyen de la Comédie française et auteur de tragédies. La Commission élue pour examiner les titres du candidat comprend MM. Armagnin (rapporteur), général Castaing, Dr Regnault.

M. Gondoin, préfet de l'Ain, président honoraire de l'Académie du Var, a envoyé deux poésies, *Les feuilles*

tombent et *Je ne sais rien*, dont lecture est donnée par le Président.



*Séance mensuelle du 5 décembre.* — M. Silvain, doyen de la Comédie française et auteur de tragédies, est élu membre titulaire.

Hommage est fait à l'Académie du Var d'un ouvrage de M. Charles Janet et d'un manuscrit de M. Sauveur Salvadori.

Les élections des membres du bureau pour 1924-1925 donnent les résultats suivants :

Président : M. le Dr Jules Regnault ;

Secrétaire général : M. le colonel Boyer ;

Secrétaire des séances. M. Regnier ;

Trésorier : M. Armagnin ;

Archiviste-bibliothécaire : M. le Pr Arnaud.

Le Président sortant, non rééligible, félicite ses collègues pour leur choix.



*Séance publique du 15 décembre 1923.* — Le programme comportait la réception de deux nouveaux membres titulaires, celle de M. le Dr Godleswki, d'Avignon, par M. le médecin général Fontan ; celle de M. le commandant Laflotte par M. le professeur Charrel.

M. le Dr Godlewski consacre son discours au *Grand art médical* et M. le Dr Jules Fontan, après avoir rappelé les travaux du récipiendaire, fait allusion au *Grand art chirurgical*.

Dans un intermède, M. François Fabié dit une de ses plus anciennes poésies, *La bûche de Noël* et est, comme toujours, vivement applaudi.

M. Charles de Richter lit deux poèmes inédits.

La parole est ensuite donnée au deuxième récipiendaire, M. le commandant Laflotte, qui ayant été soldat, botaniste, puis archéologue, consacre son discours à l'érudit et à l'*Archéologie*.

M. le professeur Charrel, président de la Société botanique du Var, répond au récipiendaire (qui est vice-président de cette même société) en traitant de *La Botanique*.





# RAPPORT

## sur le Concours de Poésie

### (Prix Jean AICARD)

---

Mesdames, Messieurs,

C'est au Président qu'échoit l'honneur de présenter le concours de poésie française et de proclamer le prix Jean Aicard.

L'admirable poète que vous venez d'entendre; François Fabié, n'était-il pas tout désigné, avec la maîtrise infaillible que lui donne son génial talent, avec la fine sensibilité de son âme, qui lui fait percevoir les plus délicates nuances du lyrisme, pour apprécier les poèmes qui sont venus se disputer le laurier.

Sa parfaite science de l'art poétique avait décidé l'Académie du Var, à le choisir pour présider la Commission de poésie et vous présenter les résultats du concours.

Quand je vins lui annoncer cette nouvelle, il s'écria: «Je ne peux accepter. Juger des poètes est si difficile!» J'insistai, en faisant valoir la sûreté éprouvée de son appréciation. Ce fut sans succès. Le poète si admiré de tous ses lecteurs, avait-il craint de n'être pas assez juste ou assez bienveillant?

Je dus m'incliner en pensant alors que le rapport que je ne pouvais plus demander à d'autres, allait retomber sur moi, rimeur d'occasion, et que vous seriez privé du fin discours que l'illustre et vénéré Maître aurait prononcé sur la Poésie française.

Je m'exécute donc en partageant tous vos regrets que je m'efforcerai de ne pas trop aggraver.

Vous connaissez les sujets du concours:

D'abord *le Vol de l'Avion*, évocateur de victoires aériennes et de conquêtes de l'homme surpassant l'aigle vers l'infini, évocateur aussi d'ailes brisées dans l'espace et de chutes vertigineuses dans lesquelles expirent glorieusement les audacieux qui rapprochent le ciel de la terre;

puis la *Forêt brûle*, forêt évocatrice des souffrances de ses arbres qui meurent dans la folle tourmente du feu, sous la criée des nids et des gîtes embrasés, évocatrice aussi des sanglots de la nature qui, dans les flammes rapides, voit se consumer la beauté de ses dômes, l'asile de ses ombrages et la richesse de ses bois.

Voilà de beaux sujets pour tenter les poètes. Et ceux-ci sont venus, au nombre de quinze, avec une admirable foi, prendre part à la bataille. Tous ont senti battre leur cœur, tous ont eu, quoiqu'avec une intensité différente, le frisson qui naît des grandes évocations. Les poètes, quels qu'ils soient, s'envolent toujours, détachés par le plus léger souffle de l'inspiration. C'est une faveur spéciale. Ils montent plus ou moins haut, planent plus ou moins longtemps, mais leur vol a toujours le mérite de l'élévation, fût-elle la plus petite. Je veux dire que bien rares sont les poésies qui n'ont pas, malgré bien des défaillances d'art, un appréciable glissement de parfum d'âme.

Je suis à l'aise maintenant, en dénouant la gerbe du concours.

Je ne parlerai guère des poètes trop nombreux qui ne se sont pas spécialement distingués. Plusieurs n'échappent pas au reproche d'avoir négligé plus d'une règle prosodique, oublié des élisions, commis des hiatus, multiplié les épithètes qui chevillent trop visiblement leurs vers, rendu trop actifs des verbes intransitifs... et mis quelquefois sur un ou deux pieds de plus des Alexandrins intangibles.

Evidemment, ce sont là des poètes jeunes auxquels ne manque pas l'étincelle, mais qui n'ont pas assez pétri la pâte si délicate du vers qui veut que la pensée qu'il contient soit bercée par le rythme et enveloppée d'harmonie. Je ne voudrais pas les décourager; ils ont souvent de jolis vers, une belle inspiration.

Dans le *Vol de l'Oiseau*, l'un d'eux fait surgir cette image :

La nuée a frémi devant l'Oiseau de France  
Qui brave en se jouant l'horreur de l'infini

Un autre termine son poème *La Forêt brûle* par trois strophes de belle allure qui sont assez impressionnantes pour mériter d'être citées. Les hommes y sont plaints plus

que la forêt brûlée à laquelle l'auteur qui n'a certainement jamais vu d'incendie dans nos contrées, jette cette insuffisante consolation que n'enveloppe pas assez de pitié :

Mais dans l'apothéose ardente où Midi vibre  
Eblouissant,  
Ta cendre restera libre sous le ciel libre  
La bleuissant.  
Tu pourras respirer encor quand l'air apporte  
Toute l'odeur  
D'avril sur les côteaux, Forêt qui seras morte  
Sur sa douceur !  
Nous, les hommes... Forêt, ton destin périssable,  
C'est le plus beau,  
Car, au moins, tu n'auras, pesant et lamentable,  
Pas de tombeau !

En remontant plus haut dans la région où luisent les récompenses, voici d'autres poètes qui ont montré de brillantes qualités.

Sous la devise « Ignis ardens » se déploie un beau poème dans lequel d'abord, la Forêt s'éveille, tandis que

Le satyre cornu, le sylvain broussailleur  
Quittent l'ombre du chêne et s'en vont, curieux,  
Jusqu'au bord de la lame où passaient les trirèmes,  
Voir s'ébattre l'ondine et chanter les poèmes  
Que Vénus aux beaux bras mit en leurs cœurs joyeux.

L'incendie éclate :

Voici qu'une fumée empanache le mont,  
Volutes de nuée ou brume de bas-fond.  
Le nuage s'étend, le massif s'enténèbre  
Soudain un jet de pourpre a troué la ténèbre,  
La flamme s'éparpille en innombrables dards,  
Roule, saute, bondit, coule de toutes parts,  
Et dans le ciel brandit une torche funèbre.

Ce sont de beaux vers dont les images sont éclatantes.  
L'incendie n'épargne rien :

Il brûle la couvée et le nid des oiseaux.  
Tout fuit, on ne sait où, talonné d'épouvante.  
Mais les bêtes du sol, à la démarche lente  
Disparaissent happées dans la marée ardente.



La forêt a succombé et la désolation qu'a produite le désastre s'exprime en ce tableau saisissant :

L'essence du jasmin, de la sauge, du thym,  
Flotte selon le gré des brises du matin,  
Dans l'odeur d'incendie et dans l'âcre fumée  
Que font l'arbre noirci, la résine enflammée,  
La terre agonisante et le brasier éteint.

Que n'a-t-il achevé là son poème ? Son enquête sur les incendiaires, qui l'a fait verser dans une prose rimée, a, sans aucun doute, compromis la qualité générale de son œuvre. C'est dommage, car, la devise «*Ignis ardens*» cache un poète distingué qui eût été récompensé si une pensée de juge d'instruction n'était pas venue frôler prosaïquement les cordes de sa lyre.

Combien de poètes sont accourus vers la «*Forêt qui brûle*» ! Celui-ci qui a pour devise deux vers de son poème, s'est lancé dans une dramatique histoire d'amour. L'épouse d'un seigneur dont le manoir est en pleine forêt, ne cesse d'aller rêver sous-bois et d'écouter les voix mystérieuses autour des feuilles et des nids. Elle n'aime que la forêt à laquelle le seigneur jaloux, met le feu pour se venger. L'incendie éclate et, dans une douloureuse vision de l'amante, se déploie, en alexandrins bien tenus, une belle description du ravage des flammes :

Le feu se rapprochait. Elle vit sur les troncs  
Se tordre, en crépitant, les minces liserons,  
Les arbres s'embrasaient comme un feu d'artifice.  
De ce crime le vent se faisait le complice,  
Emportait dans la nuit des étincelles d'or.  
Les montagnes formant un fond à ce décor  
S'empourpraient des lueurs ardentes de la braise.  
La forêt tout entière était une fournaise.  
Les saules argentés et les lierres grimpants,  
Se tordaient sous le feu, pareils à des serpents.  
Les chênes éclataient en longues mousquetades.

.....

Et comme si le bois souffrait de ses malheurs,  
Les arbres en brûlant, laissaient couler des pleurs.

L'auteur semble imprégné de la poésie descriptive de l'abbé Delille qui est, dans ce genre, un parfait modèle.

C'est bien. Mais n'eût-il pas fallu, pour être entière-

ment dans le sujet, faire jaillir toute l'âme désespérée de la forêt que consume le feu? C'est la forêt qui souffre et se désespère, c'est elle qui meurt. Il fallait surtout entendre son immense plainte et les sanglots de la terre qui a perdu sa beauté et ses richesses. La désolation de l'épouse est moins touchante. Le poète a du métier, de l'imagination, peut-être un peu trop de facilité qui l'expose au prosaïsme. Il ne manque pas de talent.

Délaissant à regret d'autres compositions qui ont une réelle valeur, j'arrive aux deux poèmes couronnés par l'Académie.

La première et seule mention attribuée, a été obtenue par l'abbé Roux, un vieux professeur qui instruit une belle jeunesse, à St-Raphaël.

Le poète commence par déployer «Le Vol de l'avion» en traits rapides et en images vives, dans des vers alertes qui semblent aussi avoir des ailes.

Le moteur a ronflé brusquement et l'hélice  
Fouette l'air effaré de sa palette lisse.  
Le monstre qui rêvait, frémit, prend son élan  
Et d'un glissement sûr s'élève dans l'espace.  
On dirait qu'il poursuit, ichthyornis rapace,  
Vers le vaste horizon, un oiseau tremblant.

Le voilà, roi des airs, dans l'azur, et son ombre  
Décrit sous le soleil des spirales sans nombre.

.....

Puis, il bondit, perçant l'éther comme une flèche,  
Et le nuage gris, chien de l'espace, lèche  
Son flanc nu qui s'enfuit rapide... Tout à coup  
Il revient, redescend, remonte, fou, sans règle,  
Vertigineux, puissant, sombre... pareil à l'aigle  
Dans l'azur qui frémit tendant son fauve cou.

Sous l'exergue d'Horace «*Audax Japeti genus*», il s'adresse aux hommes dont l'âme est trop avide et qui ont l'audace de vouloir conquérir l'infini.

Où s'arrêtera donc votre audace effrontée,  
Affamés de pouvoir, ô fils de Prométhée?

Et le poète s'étonne et frissonne devant la folle ambition du pauvre idéaliste qui veut aller jusqu'aux étoiles:

O génie inquiet, ambitieux, que tente  
Tout inconnu lointain et que rien ne contente,  
D'où viennent ces désirs insensés d'infini?  
Faible roseau que fait plier la moindre brise.

.....

Lorsque la vérité relève un peu son voile  
Et scintille à tes yeux, capricieuse étoile  
Qu'au fond du ciel tu peux à peine apercevoir,  
Pourquoi t'éprendre d'elle à sa lueur première,  
Pourquoi clamer toujours : «Encor plus de lumière,  
«Je ne sais rien, mais je saurai! Je veux savoir!»

La chute est fatale et les pensées qui l'expriment sont émouvantes :

Mais les sommets, hélas! sont près des précipices.  
Présomptueux Icare, en vain, des vœux propices  
Cherchent à modérer ton cœur audacieux.  
Tu verras au soleil fondre ta folle ivresse,  
Et ta chute fatale, en un cri de détresse,  
Interrompre ton vol dans les chemins des cieux.  
Oui, la terre t'attire et quoique tu prétendes,  
Ou vite ou lentement, il faut que tu descendes.

Et plus loin :

Pesant fils de la terre, en vain de l'Empyrée,  
Nous voulons parcourir la route inexplorée.  
C'est du Zénith ardent que tomba Phaëton.

Certes, voilà d'implacables avertissements de l'impuissance de l'homme devant l'infini. Mais comment le poète a-t-il oublié de magnifier les oiseaux de France qui ne veulent aller surprendre aucune étoile et n'aspirent simplement qu'à survoler l'ennemi et à garder le ciel de la Patrie?

Je relève enfin parmi les dernières strophes, ces deux qui achèvent le long poème dans une belle envolée chrétienne.

O Christ ressuscité! quand la mort fut vaincue  
Tu montas triomphant dans l'immense étendue,  
Désormais libéré des liens d'ici-bas...  
Telle un jour, l'âme juste, et pour ne plus descendre,  
Abandonnant au sol son insensible cendre,  
Volera dans l'éther en d'éternels ébats.

Idéal! Idéal! Prodigeux spectacle!  
Extase radieuse! Horizon sans obstacle!  
Désirs rassasiés enfin!... Eternité!...  
Tandis qu'autour de toi, Seigneur, volent les mondes,  
Tu regardes, parmi ces sphères vagabondes,  
Des vols d'âme planer dans ton immensité.

Il faut remarquer combien cette poésie est restée dans la tradition classique, respectueuse des règles prosodiques qui, seules, il faut bien le dire, assurent la force, l'ampleur et l'harmonie. Le poète s'est montré particulièrement soucieux de la richesse de ses rimes.

J'arrive au poème attachant qui a mérité le prix Jean Aicard. Combien le délicat poète de Miette et Noré serait fier de son lauréat! Personne plus que Jean Aicard n'aima les forêts de sa chère Provence, et quand le feu s'empare d'elles, quelle douloureuse émotion l'étreignait! Il savait combien les cœurs des arbres souffraient sous l'emprise des flammes. Son lauréat a eu la même émotion, et avec quelle âme il l'a rendue, avec quelles nobles inspirations, avec quelle maîtrise du vers! Le lauréat est un vrai poète, digne de la médaille d'argent qui porte le nom de son illustre Maître. Ils ont tous les deux entendu

*Le chant désespéré de la forêt qui meurt.*

J'ai l'honneur de proclamer devant votre Assemblée d'élite, le vainqueur du prix Jean Aicard, M. Fernand Martin, licencié ès-lettres et en droit, et de lui remettre solennellement le prix si hautement conquis.

Mesdames et Messieurs, M. Fernand Martin va vous lire son poème afin de vous en exprimer lui-même toute l'âme et vous en faire tout l'honneur.

Général CASTAING.





# RAPPORT

sur le Concours de Prose Française

(Prix *Amiral SÉNÈS*)

---

Le concours d'éloquence, dont j'ai l'honneur de vous rapporter les résultats, ne nous a pas donné cette année toutes les satisfactions attendues, et j'éprouve en vous en parlant un embarras qui, pardonnez-moi cette expression, frise la mauvaise humeur. Le rôle de magister à fêrule que l'Académie m'a donné n'est pas trop mon fait, et je ne sais vraiment pas s'il est bien utile de venir disserter sur ce fléchissement des mémoires de prose, qui répondent ou ne répondent pas à la question donnée.

Il paraît que ce fléchissement n'est pas un fait isolé, spécial à notre ville. Dans les grandes sociétés, Académie française, Académie de médecine, des Inscriptions et belles-lettres, il y a chaque année, et de plus en plus, nombre de prix qui ne sont pas distribués et l'on thésaurise ainsi, sans avoir d'affectation pour ces capitaux enfouis. Cela tient en grande partie à ce que les conditions de concours sont incluses dans des formules étroites et démodées, et les meilleurs candidats s'abstiennent. Cela tient encore malheureusement à ce que le goût des belles lettres cède souvent le pas à cette soif de s'enrichir, à cet arrivisme impatient qui a gagné toute une grande partie de la société moderne, et qui détourne tant d'esprits du goût des choses élevées. Comme si l'axiome de Guizot «enrichissez-vous» se complétait aujourd'hui par un second ferme «et dévorez-tout». Ces deux besognes-là prennent tout notre temps, et la culture des lettres va où vont les vieilles lunes. Mais je m'égare. Revenons à nos trois concurrents. Ils ont tous trois pris le même sujet : «Un peuple qui aime et cultive les arts élève son idéal et se vivifie». La formule a donné lieu à deux discours philosophiques et à une composition historique.

Le premier de ces discours, et je commence par celui

qui a obtenu les notes les plus faibles, semble l'œuvre d'un écrivain trop féru de dialectique philosophique.

Pour voir à quel point le culte des beaux arts est un élément de grandeur et de force pour un peuple qui s'y livre, point n'est besoin, de chercher dans les philosophes des définitions de l'art, du beau, de l'idéal. Opposer Guyau à Herbey-Spencer, Nietsch à Stuart-Mill, c'est un jeu qui convient dans la classe de philosophie mais que nous ne demandions pas. Nous sommes aussi rebutés quand on nous dit que l'art n'est qu'un jeu, et que le jeu n'est que le trémoussement d'un sauvage qui s'éveille. Cela nous mènerait à l'art nègre, et n'entre pas dans notre entendement. Non cette composition, encore qu'on puisse y trouver des qualités scolaires honorables, ne nous a pas paru pouvoir être classée, par la seule raison qu'elle ne traite point le sujet donné.

Le second mémoire est plus littéraire que le précédent; il est, d'après sa devise, l'œuvre d'un exilé qui ne peut se fuir lui-même.

Il y a là, en effet, des qualités très personnelles, des idées originales et l'indice d'une culture littéraire fort élevée. L'auteur est un lettré; Baudelaire est son livre de chevet, et Maurice Barrès l'a nourri de sa première manière. Il en résulte des pensées nobles parmi lesquelles j'ai retenu celle-ci: A savoir que le rôle de l'art est envisagé comme celui d'un sauveur qui nous conserve la patrie et nous défend contre l'anarchie. Mais il en résulte aussi une série d'obscurités et de confusions dans lesquelles l'auteur se complait parce qu'il vit dans son exil et son isolement. Quant au lecteur il a peine à en dégager la pensée directrice.

Le premier mérite de la langue française, c'est la clarté et le jury de ce concours cherchant à apprécier une œuvre de ce genre, avait bien le droit d'exiger qu'il pût la comprendre d'un bout à l'autre. Aussi ne lui a-t-il pas donné une notation suffisante pour la récompense.

Le troisième mémoire à examiner est celui qui fut adressé par un instituteur, et que nous avons jugé digne d'une deuxième mention. Nous avons du plaisir à trouver ici le nom de M. Rossi, instituteur toulonnais, dont l'Académie a déjà reçu des envois. Car M. Rossi écrit à l'usage des enfants de petites poésies, qui enferment des maximes d'une saine morale. Ces petites pièces sont honorables,

surtout par la façon dont les moralités sur la famille, sur le travail, sur la patrie, sont mises à la portée de ces jeunes intelligences.

Ainsi c'est encore cette année un instituteur qui nous a fourni la meilleure composition, comme l'an passé c'était un de ses collègues qui nous avait donné un fort bon travail sur le rôle du paysan. Ce fait est à retenir, et mérite quelques réflexions.

L'instituteur primaire sent l'importance du rôle qu'il joue dans la société moderne. Il a entre les mains, pour une forte part, la formation de la race. C'est lui qui apprenant à nos enfants des villes et des campagnes les premiers éléments de la culture intellectuelle dont ils auront besoin, leur montre en même temps ses premiers devoirs : l'amour et le respect des parents, la nécessité du travail, le besoin que les êtres possèdent de s'entraider dans la vie. Il ne doit pas transformer ces jeunes esprits, mais les former, dans la direction, et si je puis dire dans l'axe de la vie locale qui dans la plupart des cas leur assure l'aisance, l'honneur et la joie. Aussi le maître, loin d'arracher l'enfant à son milieu, doit-il lui donner l'amour du pays, des coutumes et de la langue locale, des idées familiales, de tout ce qui constitue enfin la vie saine et forte de sa province.

Mais l'instituteur pour être ferme dans ce rôle traditionnel, doit lui-même en imposer à son entourage, par l'élévation de son caractère et de son esprit, et il sent parfois que si sa valeur pédagogique est incontestable, il a bien des lacunes dans son bagage littéraire et scientifique.

Ils ne sont pas rares, messieurs, les instituteurs qui cherchent à combler ces lacunes par la lecture et des essais littéraires, pour lesquels ils ont besoin de conseils et de publicité.

Et alors ils s'approchent des groupes littéraires et scientifiques; ils se mettent en communication avec les sociétés où ils trouvent à faire apprécier leurs efforts.

Les Académies de province ne peuvent qu'encourager ces efforts et la nôtre est heureuse d'avoir à les récompenser.

Le mémoire de M. Rossi n'a pas, je le dirai de suite, la hauteur philosophique du premier mémoire; il n'indique pas non plus une culture littéraire aussi forte que le second. Mais il a traité le sujet donné. Il a fait une bonne

composition d'histoire, montrant l'évolution de la puissance nationale aux siècles de Louis XIV, et à celui de Périclès, et le rayonnement qu'un peuple doit à ses plus grandes œuvres d'art. Car la gloire d'un peuple à travers les âges vient plus des grandes œuvres d'art qu'il a laissées que des découvertes scientifiques qu'il a faites. Les initiés seuls savent ce que valent Euclide et Pythagore, et le nom d'Homère est dans tous les esprits; de même l'Italie moderne est plus grande parce qu'elle fut le grand foyer de la Renaissance, que par toutes les évolutions politiques qu'elle a subies depuis.

Pour pouvoir donner à M. Rossi la médaille de l'éloquence, il lui aurait fallu une forme plus pure, un langage plus élevé, plus de style enfin. Peut-être lui-même en sentait-il le besoin, quand il a introduit dans sa péroraison une certaine envolée poétique. Il a jeté les yeux sur la grande guerre (qui pourrait s'en détourner aujourd'hui?) et il nous a dit que ce qui nous avait sauvés, c'était l'espérance que les Français ont toujours au cœur: «L'espérance une petite fleur bleue, frêle comme l'aile d'un papillon».

J'aurais voulu lui voir développer et fortifier sa pensée. Elle a une douceur toute féminine; je l'aurais voulue plus mâle, plus active, car cette espérance si frêle n'aurait pas suffi à nous donner la victoire. Il y a en réalité au cœur des Français un sentiment plus agissant, plus irréductible, formé de la confiance en soi, et d'une vraie passion d'idéal. Ce sentiment c'est l'optimisme. Sans optimisme on ne peut être victorieux. Ceux qui n'en ont point, ne poursuivent pas le dur effort nécessaire, et succombent sous leurs pertes. Les Français, peuple d'artistes, sont optimistes, et s'ils ont enfin triomphé c'est que l'optimisme les a soutenus pendant plus de 4 ans, de la Marne à la Marne. Tout ce temps d'angoisse, tandis que l'art militaire des chefs préparait le triomphe, nos artistes, nos poètes, nos sculpteurs n'ont cessé de concevoir et de produire des œuvres, partout, entre deux boucheries, et jusqu'au fond de la tranchée. C'est l'art stratégique français qui a vaincu la lourde science des Bertha et des gaz toxiques.

Avant et après la victoire le peuple français, toujours optimiste, toujours artiste a repris son rayonnement sur le monde entier.

Dr FONTAN







Prix Jean AICARD (1923)  
(Poésie française)

## *La forêt brûle*

«*Je chantais, ne vous déplaîse*». (1).

Tel qu'un rustique encens exhalé vers le ciel,  
Hésitant, vaporeux, un filet de fumée  
Est monté d'un vallon perdu de l'Estérel.  
Ame qui vive au loin ne s'en est alarmée,  
Si la méridienne a permis à des yeux  
De rester aux aguets sur le pays torride.  
Pourtant, comme un aspic sur le sol broussailleux,  
De ci, de là, n'ayant qu'un caprice pour guide,  
D'herbe en herbe, d'arbuste en arbuste, expirant,  
Puis saisie en retour d'une hâte éperdue,  
La flamme, ayant rampé sur le bord du torrent,  
Vers la forêt distraite à présent s'évertue.  
La forêt! ah! qu'il vienne un enchanteur, un dieu,  
Pour la sauver au prix d'un miracle, de grâce!...  
Non, il ne vient personne au secours; — et le feu,  
Comme un limier qui suit un dix-cors à la trace,  
Entre dans le sous-bois par le chemin qu'il veut.  
Aussitôt, comme un bras passionné qui dompte  
Un beau torse rebelle enfin paralysé,  
Le reptile s'enlace autour d'un pin! Il monte,  
Il flatte effrontément l'écorce; son baiser  
Volatilise l'or des larmes de résine.  
Il monte; il se partage à l'endroit où le fût  
S'égare d'une fourche à la fourche voisine;  
Et de l'arbre songeur et frémissant qui fut,  
Il reste, de la base à la dernière aiguille,  
Une torche embrasée à la face du jour,  
Qui, parmi les éclairs fauves dont elle brille,  
Eclate comme un cœur gonflé de trop d'amour

Les grands pins parasols s'enflamment à la ronde.  
Pris d'en enthousiasme amer et fraternel,  
De proche en proche, à vingt ou trente jets de fronde,  
Ils sont en même temps l'holocauste et l'autel.

---

(1) L'auteur de la poésie envoyée sous cette devise est M. Fernand Martin, de Nice, qui a été proclamé lauréat du Prix Jean Aicard.

Ils communient, ainsi qu'une secte en démente,  
Dans la mystique horreur du martyr obtenu.  
Tous, rejetons surgis hier de la semence,  
Adolescents légers, centenaire chenu,  
Effleurés par l'essor subit d'une étincelle,  
Sur la montagne entière étendent le bûcher.  
Et tandis que ce fleuve exaspéré ruisselle  
Jusqu'au bord du versant sur la plage penché,  
Le ciel témoin superbe et désolant complice,  
Ecoute, sans voiler son azur, la clameur  
Que la souffrance arrache à ce peuple au supplice,  
Le chant désespéré de la forêt qui meurt.

— « Nous figurions l'espoir, la douceur et la force,  
L'harmonie et la majesté.  
Qu'importait notre taille, humble, élancée ou torse ?  
Un cœur était blotti, profond, sous notre écorce,  
Et tout le faisait palpiter

Son rythme accompagnait la cigale latine  
Essouflant son fifre païen.  
Il accueillait le pâtre et sa flûte enfantine  
Poussant vers l'ombre, à l'heure où le soleil fulmine,  
Les agneaux, la chèvre et le chien.

Et nous rêvions parfois devant la mer sereine  
Jusqu'à souhaiter d'y partir;  
Nous serions devenues les flancs de la carène,  
Ou la vergue, ou le mât d'un navire de reine  
En croisière vers son désir.

Puisqu'un jour à son gré le feu devait nous prendre,  
Il nous eût semblé moins cruel  
De sentir l'ouvrier nous abattre et nous fendre  
Et de mourir au chant du grillon dans la cendre  
Du foyer béni de Noël.

Nous étions le fronton, les colonnes, le dôme  
D'un temple sobre et spacieux,  
L'orgue dont il s'élève, l'encens dont il s'embaume,  
Et le peuple innombrable improvisant un psaume  
Au Dieu des rois, au Roi des dieux.

Une dernière fois les larmes de nos gommés  
Ont parfumé votre printemps;  
Seigneur, ayez pitié des arbres que nous sommes,  
Vous dont la voix jadis a prosterné les hommes  
A l'entour des buissons ardents.

Car, si dans la fureur du feu qui purifie  
S'évanouit notre destin,  
Notre âme, hélas! de siècle en siècle inassouvie,  
Emporte encore à vous le regret de la vie  
Dans notre souffle qui s'éteint.»

Déjà c'est l'agonie. Ainsi qu'un tributaire  
Qui verse entre les mains d'un tyran son trésor,  
Ou comme un débiteur scrupuleux qui fait taire  
Les cris de l'usurier dont il emprunta l'or,  
La fournaise disperse à travers l'étendue  
Tous les étés défunts ressuscités en chœur,  
Et la forêt loyale en mourant restitue  
Les cent mille soleils incarnés dans son cœur.

Et voici qu'à présent, tel qu'une parodie  
Barbare et tapageuse, à l'Occident le soir  
Allume les splendeurs d'un nouvel incendie  
Qui trouve dans les flots un complaisant miroir.  
L'un et l'autre horizon, farouches, face à face,  
Ainsi que pour débattre un solennel enjeu,  
Flamboient; — jusqu'au moment où le soleil trépasse,  
Reçu par son tombeau rafraîchissant et bleu.  
Seule, au revers des monts, dans l'ombre diaphane,  
La forêt douloureuse étoile encore la nuit.  
Au large, un vieux pêcheur, du pont de sa tartane,  
Cherche quel est ce phrae inattendu qui luit.  
Sans doute, il guide en mer, sur leur flotte fantôme,  
L'âme des écumeurs célèbres de jadis,  
Tels que, pour rançonner les sujets du royaume,  
Au vol silencieux de leurs voiliers maudits,  
Ils approchaient, rasant les écueils du rivage,  
Et soudain saluaient, comme un astre parlant,  
La torche dont leur chef accostant sur la plage  
Leur lançait le signal d'un coup de main sanglant.

24 Avril 1923.





# Une mission au Fouta - Djallon

---

Au cours des trente dernières années, l'Afrique a été l'objet, à maintes reprises, de contestations assez vives entre diverses puissances. Ces litiges ont donné lieu à des conférences diplomatiques, à des traités internationaux, et le plus souvent au partage à l'amiable des territoires contestés.

Les teintes conventionnelles qui couvrent toute la carte de l'Afrique sont le résultat de ces pourparlers, et indiquent la part qui a été attribuée à chacun des Etats intéressés.

Bref, à l'heure actuelle, on chercherait en vain, dans tout le continent noir, un coin de terre vraiment libre, un groupement indigène vraiment indépendant; il n'y en a pas (ou plutôt, il n'y en a plus), car les vieux coloniaux, comme moi, se souviennent d'y avoir connu jadis des Etats florissants, jaloux de leur indépendance, et hostiles à toute influence étrangère.

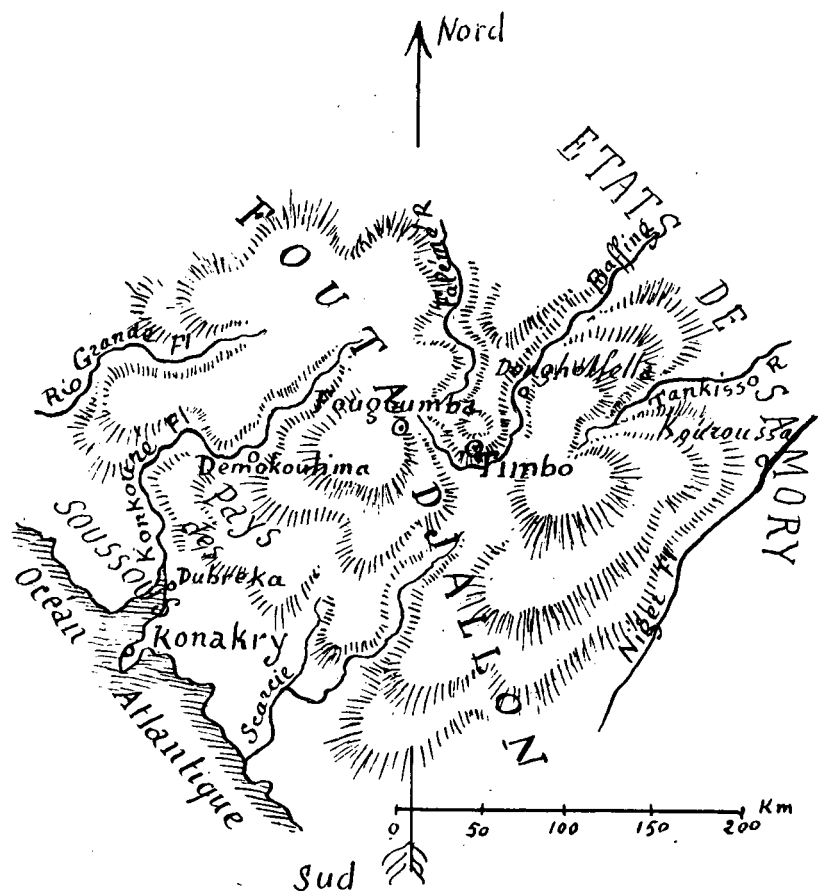
J'ai pensé qu'il serait intéressant d'évoquer devant vous la physionomie d'un de ces anciens royaumes africains, de vous décrire ses mœurs, son histoire; de le faire parler et agir, en un mot de le faire revivre sous vos yeux, tel qu'il était à l'époque de sa prospérité.

J'ai choisi comme objet de mon étude, le Fouta Djallon parce que les circonstances m'ont permis de me documenter à son sujet d'une manière à peu près complète.

C'est une région montagneuse, d'origine volcanique, située au sud du Sénégal, vers les sources du Niger. Il est constitué par une série de contreforts et de plateaux ferrugineux, séparés entre eux par des coupures profondes, des vallées étroites, aux flancs escarpés. Des filets d'eau jaillissent de toutes parts, formant des torrents qui se précipitent en bondissant sur les roches, et parfois tombent jusqu'au fond de la vallée en cascades bouillonnantes.

C'est le pays des eaux vives, des gras pâturages et des nombreux troupeaux; un des premiers explorateurs qui l'ont parcouru, M. de Beckman, a pu le comparer, sans trop d'in vraisemblance, à une Suisse en minia-

ture. C'est dans ce massif montagneux que prennent naissance tous les cours d'eau importants de la région: le Niger, avec son affluent le Tankisso; le Baffing et le Bakoy, dont la réunion forme le Sénégal; la Falémé, principal tributaire de ce fleuve, puis sur l'autre versant,



la Gambie, le Rio Grande, le Konkouré, fleuve côtiers de l'océan Atlantique.

Le Fouta-Djallon est actuellement absorbé dans notre groupement de l'Afrique Occidentale et constitue la partie la plus riche de la Guinée Française. Mais lorsque j'ai parcouru ce pays, en 1888, il formait un état indé-

pendant, sous l'autorité d'un chef, à la fois politique et religieux, qui portait le titre d'Almamy.

Les habitants appartiennent à la race Peulh ou Foulah: ils ont le teint cuivré, le nez aquilin, les lèvres minces; et leur origine est probablement sémitique. Ils pratiquent avec ferveur la religion musulmane, et leurs occupations consistent à faire salam et à conduire leurs troupeaux.

Lorsqu'on voit leur silhouette imposante, gravement enveloppés dans leurs burnous de laine, chaussés de sandales en peau de bœuf, un long bâton à la main, on se croirait transporté aux premiers jours du monde, lorsque Abraham ou Jacob conduisaient leurs troupeaux sous l'œil du Seigneur.

Comme les patriarches de l'époque biblique, les Foulah étaient toujours prêts, sur un signe de leur Almamy, à prendre les armes contre les infidèles et à les passer au fil de l'épée.

Ces expéditions militaires et religieuses ne furent pas toujours couronnées de succès; une trentaine d'années avant l'époque où commence ce récit, les Houbous, une nation idolâtre mais guerrière, infligèrent aux troupes de l'Almamy une série de défaites sanglantes. Dans une rencontre décisive, sur les bords du Baffing, l'Almamy Alpha Ahmadou vit ses fils massacrés sous ses yeux, ainsi qu'un grand nombre de ses guerriers, et lui-même, ne dut son salut qu'à une fuite honteuse.

Sur la route de Dongholfella, aux bords du Baffing, on m'a montré le lieu à jamais néfaste qui avait vu le désastre des Foulahs et la honte de leur Almamy. Chaque passant se croyait obligé de jeter, en détournant la tête, une pierre sur l'endroit maudit.

La situation était critique, presque désespérée, lorsqu'un simple particulier, un jeune homme, Ibrahim Sory, n'écoulant que son courage et son ardeur patriotique, rassembla ses parents, ses amis, ses serviteurs, se mit à leur tête, et parvint à arrêter l'ennemi. Ce premier succès lui attira de nombreux volontaires, qu'il anima de son souffle ardent; les Houbous, définitivement vaincus furent massacrés en grand nombre, et leurs débris définitivement chassés du sol national.

L'héroïque guerrier, le sauveur de la patrie fut proclamé Almamy par ses soldats, et porté en triomphe jusqu'à Timbo.

En écoutant cette merveilleuse légende, il me semblait voir se dérouler un épisode de l'histoire romaine, lorsque les légions élevaient à la pourpre impériale leurs généraux victorieux.

Mais une vieille dynastie ne s'écroule pas sans produire un ébranlement profond; si le nouvel Almamy avait pour lui l'auréole de la victoire, le souverain déchû conservait encore son influence religieuse, et le prestige qui s'attache au représentant de la monarchie légitime.

Bientôt des rixes sanglantes éclatèrent entre les Alphaïa et les Soria; ce malheureux pays, à peine débarrassé de ses ennemis extérieurs, fut livré à toutes les horreurs de la guerre civile.

Les anciens du pays, voulant y mettre un terme se réunirent en secret, la nuit, dans un lieu écarté, et, après de longues délibérations ils proposèrent à leurs concitoyens un projet de constitution dont voici les principales lignes:

Chacun des deux prétendants occuperait, à tour de rôle, le pouvoir pendant deux ans, l'Almamy en disponibilité se retirerait dans ses terres, et ne serait consulté que sur les affaires extérieures et la déclaration de guerre.

Les chefs de province et de district, nommés par le pouvoir central, seraient également changés tous les deux ans.

Cette législation originale présentait bien quelques inconvénients et nous aurons l'occasion d'en signaler au moins un dans le cours de notre récit, mais elle n'en donna pas moins au pays de longues années de calme et de prospérité, et elle était encore en vigueur lorsque je fus envoyé avec mes amis au Fouta-Djallon.

Après ce rapide exposé, je me hâte d'aborder le sujet principal de notre voyage.

Des échanges commerciaux s'étaient déjà établis entre les centres producteurs de l'intérieur et les comptoirs installés sur la côte, et ce courant ne demandait qu'à se développer. Des caravanes de jour en jour plus nombreuses, venant de la boucle du Niger, transportaient à travers le Fouta-Djallon l'huile de palme, le beurre de Karité, le caoutchouc, les pelleteries et d'autres produits si nécessaires à l'industrie. Ces caravanes étaient rançonnées à leur passage dans chaque province, et même dans les simples villages. Les tributs arbitraires et considérables qu'elles étaient obligées d'acquitter sur tout leur parcours absorbaient la presque totalité des bénéfices, et risquaient de tarir cette source de prospérité.

Frappé de ces inconvénients, le lieutenant-colonel Galliéni avait envoyé, au commencement de l'année 1888 une première mission politique au Fouta-Djallon. Cette mission, sous les ordres du capitaine Oberdorf, avait pour

but d'obtenir de l'Almamy une renonciation volontaire à tous les droits de douanes, en échange d'un certain nombre de cadeaux de grande valeur, que lui ferait parvenir le Gouvernement français. Le traité devait, en outre obtenir, si possible, le libre passage de nos agents à travers le pays. Le mot de protectorat ne devait pas être prononcé encore, mais la rédaction du document en préparerait la voie pour plus tard.

Le lieutenant Plat, devenu chef de la mission par suite du décès du capitaine Oberdorf, rentra quelques mois après et remit au commandant supérieur, un traité qui nous donnait satisfaction sur tous les points. En outre, l'Almamy avait promis d'envoyer à la côte, en temps opportun, le nombre de porteurs nécessaires pour prendre livraison des cadeaux convenus.

La mission dont je faisais partie avait donc pour but de procéder à la remise officielle de ces cadeaux à l'Almamy, et à deux autres personnages politiques, comme ratification du document qu'ils avaient signé.

Cette mission, organisée à Dakar, au mois d'octobre 1888, par ordre du commandant Archinard, successeur du lieutenant-colonel Galliéni, se composait des capitaines Briquelot et Aymérich, et du docteur Crozat. Elle comprenait, en outre, un interprète, un petit nombre de domestiques et palefreniers, une douzaine de mulets, et un certain nombre de bagages, parmi lesquels figuraient les ballots destinés à l'Almamy.

Le commandant Archinard ne nous avait adjoint aucun tirailleur, estimant qu'il était plus prudent de nous envoyer seuls qu'avec une escorte insuffisante.

Le commandant de la Marine désigna la « Mésange » pour nous transporter jusqu'à Dubreka, près de Conakry; ce petit aviso était commandé alors par le lieutenant de vaisseau Lacaze, qui devait être plus tard ministre de la Marine, et que vous avez connu à la Préfecture Maritime de Toulon.

Débarqué le 24 novembre à Dubréka, notre petite troupe organisa son campement sous de grands arbres, et attendit longtemps les porteurs promis par l'Almamy. Mais cette attente ne pouvait se prolonger indéfiniment, et il fallut chercher une autre solution.

Je n'insisterai pas sur les palabres interminables avec le chef du pays des Soussous, ni sur les négociations directes avec divers indigènes de la localité, ou avec des chefs de caravanes qui repartaient à vide... tout le monde nous prodiguait de bonnes paroles, et des promesses jamais réalisées.

En désespoir de cause, l'idée nous vint de faire ap-



pel à l'obligeance amicale des agents commerciaux installés à Dubréka, avec lesquels nous avions établi dès le début des relations cordiales. Sans hésiter, ces messieurs mirent à notre disposition, les uns huit hommes, les autres six, ou moins encore, suivant l'importance de leur établissement.

Enfin, après avoir fait le pénible sacrifice des objets personnels et denrées qui ne nous semblèrent pas indispensables, notre convoi put se mettre en route le 5 décembre.

Il avait été convenu avec les négociants de Dubréka que leur personnel serait renvoyé dès que nous rencontrerions les porteurs de l'Almamy, et au plus tard aussitôt que nous serions arrivés à Demokoulima, c'est-à-dire à l'entrée du Fouta-Djallon.

Dès les premiers jours, les Soussous fournis par les factoreries de Dubréka, et particulièrement ceux qui provenaient de la maison anglaise, se montrèrent indisciplinés, réclameurs, insolents; de nombreux incidents exercèrent notre patience, et nous habituèrent à supporter des difficultés beaucoup plus graves, qui devaient se présenter par la suite.

Pendant les cinq premières journées, notre petite troupe s'enfonça dans la forêt épaisse, elle franchit de nombreux marigots vaseux, et se fraya un passage à travers un fouillis inextricable de branchages, d'herbes coupantes et de lianes, sous une chaleur torride.

Puis elle gravit les premières assises du massif montagneux, le pays devint plus pittoresque, la température moins étouffante, mais les villages se firent plus rares, moins hospitaliers, les vivres indigènes et le mil de nos animaux commencèrent à manquer.

Enfin, le 14 décembre nous arrivions à Démokoulima, nous étions dans le Fouta-Djallon; mais une grande déception nous y attendait: aucune nouvelle des porteurs tant désirés. Il fallut payer et renvoyer les Soussous, comme cela avait été convenu, et les palabres recommencèrent.

Le chef de province, un haut personnage, accepta noblement nos cadeaux de bienvenue, mais il déclara que, n'ayant pas d'ordres de son Almamy, il ne pouvait nous fournir aucun appui; qu'il s'agisse de porteurs, de poulets, de mil, de moutons, toujours la même fin de non recevoir, déguisée sous des formes polies.

La situation ne pouvait se prolonger; quelques-uns de nos animaux étaient encore assez vigoureux, mais ils s'affaiblissaient à vue d'œil sous l'influence des privations et du climat. Pour remplacer ceux qui avaient

succombé, nous avions songé à nos domestiques; ils se montrèrent d'abord réfractaires; puis, séduits par l'appât d'un gros salaire, ils consentirent, après de longs débats, à porter des caisses. Nous fîmes encore une fois le sacrifice d'une partie de nos bagages, et nos mulets de selle furent transformés en bêtes de charge. Malgré ces mesures radicales, il nous fallut constater l'impossibilité d'enlever la totalité du chargement.

Alors, nous décidâmes d'adopter un système de va-et-vient; l'un de nous partirait avec le conoi chargé; les autres attendraient au campement avec le reste des bagages. Chaque étape demanderait ainsi trois jours.

C'est dans ces conditions pénibles que la marche fut reprise; nous avions pris la résolution d'arriver coûte que coûte à Fougoumba, qui devait se trouver à sept ou huit journées devant nous. Fougoumba était la capitale religieuse du Fouta-Djallon, comme Timbo en était le chef-lieu politique et administratif. C'est à Fougoumba que le traité avait été conclu, et c'était la raison qui nous décida à transporter les cadeaux jusqu'à cette localité. D'ailleurs, nous n'avions pas encore perdu tout espoir d'y trouver enfin les porteurs de l'Almamy. Mais nous étions bien déterminés quoi qu'il arrivât, à ne pas trainer plus loin le boulet attaché à nos pieds.

A mesure que nous pénétrions dans le cœur du pays, les populations paraissaient plus fermées, plus méfiantes, plus hostiles. Nous avions renoncé à leur demander l'hospitalité, et nous avions pris l'habitude de camper en dehors des villages, à l'ombre des arbres, auprès d'un ruisseau.

Impossible d'acheter la moindre nourriture, d'obtenir le plus petit renseignement; un enfant fut grondé sévèrement sous nos yeux, dont le seul crime était de nous avoir indiqué le chemin. Le geste d'ouvrir mon carnet pour y inscrire une note suffisait à provoquer des remarques malveillantes et des manifestations hostiles. J'avais heureusement une boussole affectant la forme d'une montre, ce qui me permettait de la consulter sans éveiller la méfiance. Mais j'étais obligé d'employer des ruses d'apâche pour noter furtivement les azimats et les durées de trajets, afin de reconstituer plus tard, assez grossièrement mon itinéraire.

Ces mauvaises dispositions à notre égard semblaient le résultat d'ordres supérieurs, et nous inspiraient des doutes sur l'accueil que nous réservait l'Almamy.

A Fougoumba, pas de porteurs, pas de nouvelles de l'Almamy; les habitants, occupés toute la journée à des

exercices pieux, nous considéraient avec mépris, et nos domestiques, tous mécréants, cependant, jugèrent prudent de sortir de leur ballot un boubou de cérémonie, et se montrèrent assidus dans les mosquées, au dernier rang des fidèles, affectant une ferveur et une humilité de circonstance.

Après avoir fait, par acquit de conscience, une démarche infructueuse auprès des autorités locales, il fut décidé que je partirais seul, pour informer l'Almamy de notre arrivée à Fougoumba avec les cadeaux qui lui étaient destinés, et lui faire part des obstacles qui ne nous permettaient pas d'aller plus loin, avec nos seules ressources. Le reste de la mission attendrait mon retour, installée aux abords de la localité.

Je me mis en route le 6 janvier 1889, avec un convoi léger comprenant l'interprète Sadio, mon domestique, deux palefreniers et les deux mulets les plus valides, pour me rendre à Timbo, où résidait l'Almamy. C'étaient trois journées de marche dans la partie la plus accidentée et la plus pittoresque du massif montagneux.

Le sentier dévalait d'abord, par une pente très longue et très rapide, vers le fond d'une vallée encaissée que j'estimai être le Falémé ou le Baffing. Sur la droite s'étendait à perte de vue une muraille de roches à pic, dont la teinte sombre s'égayait parfois de la blancheur scintillante d'un torrent se précipitant, au fond de la vallée en un bond prodigieux.

Le chemin remontait ensuite sur le flanc opposé, et suivait la crête d'un plateau ferrugineux, tellement riche en minerais que la piste, constamment usée par le frottement des sandales, brillait au soleil comme du fer poli.

Vers le milieu de la troisième journée, j'étais installé sur le bord d'un ruisseau, et je terminais mon frugal repas, lorsqu'un indigène de noble prestance s'approcha et me salua correctement en français: « Bonjour, capitaine! »

Il portait un ample boubou en cotonnade bleue, un pantalon bouffant serré aux chevilles, des souliers de toile blanche et un large feutre sur la tête; à la main il tenait une belle canne à poignée d'ivoire.

J'appris qu'il s'appelait Mahmoudou Seidou, d'origine Oulof, installé depuis de longues années au Fouta-Djallon, auprès de l'Almamy Ibrahima, dont il était devenu un des familiers.

Notre rencontre était-elle fortuite, comme il l'affirmait? J'en doute; en tout cas, elle me fut très utile. Mahmoudou Seidou, qui ne demandait qu'à parler, me donna l'ex-

plication de bien des énigmes. Il m'apprit tout d'abord que l'almamy Ibrahima Sory, le vainqueur des Hou-bous, avec lequel le lieutenant Plat avait négocié l'année précédente, n'exerçait plus le pouvoir. Ses deux ans venaient d'expirer, et il était dans sa propriété, à Dongholfella, sur les bords du Baffing, à deux ou trois journées au-delà de Timbo.

L'almamy actuellement au pouvoir, Alpha Ahmadou, était le plus jeune frère de celui qui avait lâché pied dans la journée néfaste. Il n'avait pas beaucoup de sympathie pour les Français, et les chefs de province, qui avaient été remplacés en même temps que lui, partageaient les sentiments du souverain actuel.

En parlant du fameux traité, Mahmoudou Seidou hochait la tête: il croyait sincèrement que ce traité n'avait jamais existé. Pour lui, l'almamy et l'officier français avaient été victimes d'un scribe imposteur. En tout cas, ajoutait Seidou, le mieux sera de ne pas en parler.

Je me récriai vivement, car ce document était la base même et la raison d'être de notre mission. Comment pouvais-je parler des cadeaux et demander des porteurs sans dire quelques mots du traité?

Seidou fut obligé d'en convenir, mais il ne me cacha pas que c'était un sujet très grave; il me recommanda de me montrer patient et prudent; il m'avertit que je recevrais à Timbo un accueil assez froid, et que je n'y obtiendrais aucun résultat. Après cette démarche infructueuse, j'aurais intérêt, dit-il, à pousser jusqu'à Dongholfella, chez le vieil Ibrahima, qui aime sincèrement la France, lui! — Si les choses peuvent encore s'arranger, ajouta-t-il, mon maître seul est capable de les arranger.

J'arrivai dans la soirée aux portes de Timbo, mais l'entrée m'en fut interdite, sous prétexte qu'on n'avait pas eu le temps de préparer ma réception. C'était peut-être exact, mais j'étais énervé par les révélations pessimistes de Seidou; ce dernier contre-temps mit le comble à ma mauvaise humeur, et je ne pus réprimer un geste, d'impatience, au grand désespoir de mes deux compagnons indigènes qui n'étaient qu'à moitié rassurés. Le lendemain, revêtu de mes habits les plus blancs, monté sur mon mulet, et accompagné de l'interprète, je m'acheminai vers la demeure royale. Une foule nombreuse était massée aux portes de la ville, et m'escorta le long des ruelles étroites et tortueuses, sans manifester d'autre sentiment qu'une banale curiosité.

L'audience eut lieu dans l'intérieur d'une immense case circulaire dont la toiture en paille descendait presque

jusqu'au sol. Je pénétrai par une étroite ouverture, en me courbant (je pourrais dire en rampant) et je me trouvai dans les ténèbres. Peu à peu mes yeux s'habituaient à l'obscurité, et je distinguai, non loin de moi, une vague silhouette blanche accroupie près d'un brasero. Était-ce une vieille femme? Non, c'était l'almamy Alpha Ahmadou plongé dans la lecture du Coran.

Derrière moi, entrèrent les notables, puis les badauds, et la salle se remplit; ceux qui ne pouvaient trouver place dans l'intérieur se massèrent devant la porte qu'ils obstruèrent complètement.

L'Almamy, toujours immobile, continuait à se chauffer, en lisant le Coran; l'atmosphère devenait irrespirable, une chaleur suffocante et une odeur insupportable se dégageait de la foule entassée.

Enfin Alpha Ahmadou leva la tête, et prononça d'une voix à peine distincte une formule de bienvenue, qui passa successivement par la bouche de deux interprètes de l'Almamy, avant que Sadio ne fût admis à me la traduire définitivement. Ma réponse suivit obligatoirement la même voie en sens inverse. Ce cérémonial inutile et fastidieux faisait perdre beaucoup de temps, mais il permettait au rusé Almamy de réfléchir.

Lorsque les salutations d'usage et les lieux communs furent épuisés, il fallut aborder le sujet principal; je parlai de notre voyage, des difficultés surmontées, de notre arrivée à Fougoumba, et de l'impossibilité dans laquelle nous nous trouvions de pousser plus loin avec nos seules ressources. Je parlai aussi des cadeaux, il le fallait bien, je ne pouvais pourtant passer sous silence cette question qui était la justification de ma demande de porteurs.

Après m'avoir écouté attentivement, Alpha Ahmadou garda pendant quelques instants le silence; puis il répondit qu'il n'était nullement au courant des pourparlers antérieurs de cette affaire, et qu'il ignorait l'arrivée des cadeaux dont je venais de lui parler. Mais, ajouta-t-il avec force, si ces cadeaux sont destinés à acheter mon pays, sachez que le Fouta-Djallon n'est pas à vendre. Dieu nous l'a donné et il nous donnera la force de le défendre.

Là-dessus, grande explosion d'enthousiasme; tous les guerriers accroupis se mettent debout et brandissent leurs fusils, leurs sabres, leurs lances, en criant: Dieu le sait! Dieu le sait! Le spectacle était impressionnant, et mon interprète faisait une piteuse mine. Quant à moi, je remerciai mentalement ce brave Mahmoudou Seidou, qui m'avait mis en garde, et donné des conseils si sages.

Je conservai une attitude calme et digne, et j'attendis que l'effervescence populaire fut un peu calmée. Puis je fis appel à la loyauté bien connue du peuple Foulah et de son Almamy; je mis en avant la confiance du commandant supérieur qui n'avait pas hésité à nous envoyer au milieu d'eux sans un seul homme d'escorte.

L'argument produisit son effet; chacun des assistants répétait mes paroles en hochant la tête; et l'audience se poursuivit ensuite dans un calme relatif.

L'entrevue terminée, je regagnai le logement qui m'avait été désigné, et je m'étendis sur mon lit pliant, avec un bel accès de fièvre.

Dans le courant de l'après-midi, l'Almamy me fit appeler en audience particulière, puis, en présence de quelques intimes; loin des oreilles gênantes, il me posa de nombreuses questions sur le nombre, la nature, la valeur des cadeaux qui étaient à Fougoumba. En somme, il en avait grande envie, mais il ne pouvait le manifester en public.

Il m'expliqua ensuite que son frère, c'est ainsi qu'il appelait Ibrahim Sory, s'était seul occupé de cette négociation, et termina l'entretien en me conseillant d'aller le trouver à Dongholfella. Ce que décidera mon frère sera exécuté, me dit-il, en me donnant mon congé.

Son conseil concordait exactement avec celui que Mamadou Seidou m'avait déjà donné, et je me décidai à le mettre en exécution, sans retard.

Dongholfella est situé à deux bonnes étapes plus loin, sur les bords du Baffing; Ibrahim possède là une belle et vaste propriété, dans laquelle il passait agréablement ses deux années de disponibilité.

Le brave Seidou vint au devant de moi, et me conduisit dans un pavillon isolé, qui faisait partie de la résidence royale. Mon logis se composait d'un groupe de cases en argile; avec toiture de paille, fort propres et séparées du reste du domaine par un mur d'enceinte continu.

Seidou me recommanda d'observer une grande réserve pendant les séances publiques, et de parler le moins possible du traité et des cadeaux. Ces questions seraient abordées plus tard, en petit comité. Il me fit comprendre, à mots couverts, que les Almamys étaient loin de posséder une autorité absolue; ils devaient tenir grand compte de l'opinion publique, or la masse populaire, qui n'avait aucune part aux cadeaux, n'envisageait pas la situation du même point de vue que ses dirigeants.

Dès le lendemain, je fus reçu en audience publique, la conférence eut lieu dans une grande case analogue à celle de Timbo, et avec le même cérémonial. L'almamy

Ibrahima, accroupi auprès d'un brasero, roulait entre ses doigts un gros chapelet, et marmottait des prières avec ferveur. Le public s'engouffra dans la salle et en obstrua complètement l'entrée comme à Timbo.

En dépit de toutes mes précautions oratoires, l'assemblée ne tarda pas à devenir houleuse; quelques échos de la séance de Timbo étaient, sans doute, parvenus jusqu'ici. Les guerriers brandirent leurs armes, comme s'ils étaient prêts à défendre l'indépendance de leur pays, et le vieil Almamy se crut obligé de faire chorus, pour la forme; mais je commençais à m'y habituer.

Comme à Timbo, je laissai d'abord passer l'orage, puis j'invoquai les droits sacrés de l'hospitalité, la confiance qu'avait montré le gouvernement de la France, etc... l'argument allait produire son effet encore une fois, mais un des interrupteurs, plus tenace, insista pour connaître la signification des cadeaux, et tous les assistants appuyèrent cette motion.

Poussé dans mes derniers retranchements, je fis appel à l'amitié qui existait depuis longtemps entre les deux nations, et j'insinuai vaguement qu'il paraissait tout naturel, entre amis, d'échanger des cadeaux. Bref, je passai sous silence la signification que nous y attachions, et je ne dis pas un mot du traité. L'émotion populaire se calma peu à peu et cette longue séance se termina sur une équivoque.

Les jours suivants, j'eus très fréquemment l'occasion de causer avec Ibrahima dans la plus stricte intimité; nos entretiens avaient lieu dans un cadre des plus ravissants. Qu'on se représente un vaste parc planté d'orangers dont l'ombre épaisse répandait la fraîcheur, et dont les fruits savoureux étaient en pleine maturité. A travers le feuillage des arbres, on distinguait les habitations des femmes de l'Almamy, une douzaine environ, formant autant de familles distinctes, avec leurs enfants. Le sol, soigneusement ratissé, était semé de petits graviers ferrugineux, comme on en trouve partout dans le Fouta-Djallon.

Installés sur des nattes en paille, au pied d'un oranger, sans autres témoins que l'inévitable Seidou et mon interprète, nous bavardions des heures entières, sur les sujets les plus divers.

Ibrahima s'informait des mystères de notre religion, et m'expliquait ensuite que les musulmans admettaient comme nous les révélations de l'Ancien Testament, la création du monde, le déluge universel, les patriarches, les prophètes, Moïse, Abraham, etc... Ils placent même Jésus au rang des prophètes, mais ils ne veulent pas le

reconnaître comme le messie, dont ils attendent toujours la venue.

Parfois c'était Mahmadou Seidou qui prenait la parole; il avait fait partie d'une délégation sénégalaise envoyée à l'Exposition Universelle de 1878, et il en avait rapporté des récits tellement merveilleux, que l'Almamy, un peu incrédule, voulut les lui faire répéter devant moi, pour connaître mon avis.

Sans se faire prier, ce dernier raconta la traversée sur un grand bateau, l'arrivée à Bordeaux, puis l'immense étendue des pays parcourus à toute vitesse en chemin de fer, et enfin l'arrivée dans la capitale de la France.

Il décrivit ensuite les maisons à six et sept étages: au-dessus d'une case, il y en a une autre, puis encore une autre, beaucoup! beaucoup!

L'éclairage de Paris pendant la nuit avait produit sur lui une vive impression: Quand le soleil du bon Dieu est parti, on allume le soleil du commandeur de la France, et il fait jour la même chose. La description du téléphone, tout nouveau à cette époque, présentait de grosses difficultés pour un esprit aussi primitif; néanmoins, il s'en tira très habilement: « Un homme est à Timbo, il se met dans un coin, et il parle tout seul, un autre se trouve à Dongholfella, qui l'entend et lui répond. »

Seidou avait assisté à une représentation de gala, à l'Opéra; mais c'était là un sujet beaucoup trop compliqué pour lui. Aussi, il attribuait au chef d'orchestre, avec son bâton, un rôle tout-à-fait prépondérant.

Il parlait avec un grand respect de M. Jules Grevy, du général Faïdherbe, et de tous les hauts personnages auxquels il avait été présenté, et dont il avait fidèlement retenu les noms.

Ibrahima buvait ses paroles; puis, secouant son extase, il s'écriait: « Mais qui donc a pu vous enseigner tout cela? Est-ce Dieu, ou le Diable? » Et il se hâtait d'ajouter: « Ce ne peut être que le diable! Ces inventions ne sont pas bonnes pour nous, il ne faut pas que nos enfants les apprennent; ils ne voudraient plus faire salam. » Il s'emballait, bûté dans son fanatisme religieux.

Parfois, il évoquait le souvenir des voyageurs français qui avaient parcouru son pays; c'était d'abord M. Olivier de Sonderval, et, prenant entre ses doigts un petit caillou, il le déposait avec respect à côté de lui; ce caillou représentait M. Olivier de Sonderval, c'était un bon caillou. Ensuite venait M. Noïrot, et un deuxième caillou allait se placer à côté du premier. Au nom de M. Bayol, il choisissait avec soin un nouveau caillou, et le plaçait à côté des autres avec un geste plus af-



fectueux encore. M. de Beckman; après une courte hésitation, un autre caillou fut jugé digne de figurer à côté des précédents. M. Andéoud; là, aucune hésitation; le caillou qu'il tenait à la main fut rejeté brusquement, avec un geste plein d'éloquence.

C'est que les premiers explorateurs étaient passés sans escorte, en semant de bonnes paroles et de riches cadeaux le long de la route, tandis que le capitaine Andéoud avait traversé fièrement le pays, moins d'un an auparavant, à la tête d'une compagnie de tirailleurs. L'émotion avait été considérable, la lenteur de décision des Foulah, et la rapidité de la marche d'Andéoud, avaient seuls empêché un conflit d'éclater; mais l'événement avait laissé dans le pays un ressentiment profond.

Dans ces conversations intimes, je prenais soin d'éviter toute allusion au traité Plat; mais lorsqu'il en était question incidemment, Ibrahima ne manquait jamais de protester avec la dernière énergie. Il attestait le ciel que jamais! au grand jamais! il n'avait apposé sa signature sur un pareil document. C'était une trahison manifeste, et il ferait décapiter le scribe coupable dès qu'il parviendrait à le saisir. Ce sujet avait le don de mettre hors de lui le vieux sanglier.

Mahmadou Seidou le calmait en reprenant avec adresse mes propres arguments: des cadeaux offerts par amitié ne signifiaient rien. — C'était aller un peu loin, et je me hâtais d'ajouter que je n'étais pas le chef de la mission; le capitaine Briquelot était seul qualifié pour lui donner toutes les explications désirables.

Un peu apaisé, l'Almamy voulait avoir des détails sur la nature et la valeur de ces mystérieux cadeaux, qui lui tenaient à cœur plus profondément qu'il n'osait l'avouer. Je lui décrivais alors les selles de veours brodées d'or et d'argent; les housses, les manteaux de soie ornés des plus riches passementeries, les armes de luxe, incrustées d'ivoire; une magnifique édition du Coran, etc...

En dépit de son indifférence affectée, ses yeux brillaient de convoitise, et d'une voix hésitante il me demandait:

Eh bien, si je me décidais à accepter ces cadeaux, combien de porteurs devrais-je envoyer à Fougoumba pour ma part?

Dix.

Et mon frère Alpha Ahmadou?

Dix.

Ah! Et Alpha Mahmadou Pâté?

Dix.

Le bouillant Almamy ne put réprimer plus longtemps son indignation. Comment! C'est moi seul qui ai négocié avec les Français; je suis leur seul ami véritable dans le pays, et je ne serai pas mieux partagé que les autres?

Il laissait enfin percer le bout de l'oreille. Je le rassurai aussitôt: sa part était de beaucoup la plus belle et la plus importante, mais si je lui demandais un plus grand nombre de porteurs, cette préférence deviendrait visible et soulèverait des jalousies.

Ibrahima n'en revenait pas; je vois, dit-il, que Dieu a donné aux Français la sagesse; quel dommage qu'il les laisse plongés dans l'idolâtrie! Puis il ajouta: Eh bien, c'est entendu, je vais expédier des courriers à mon frère Ahmadou et à Alpha Mahmoudou Pâté; tous les porteurs seront à Fougoumba avant toi, tu peux y compter.

Cédant aux instances d'Ibrahima et de Seidou, et au charme de ce séjour enchanteur, je ne m'étais que trop attardé. Mais les agréables causeries de l'Almamy et les délices de sa belle propriété ne devaient pas me faire oublier plus longtemps les camarades qui m'attendaient avec impatience. Je pris donc congé de cet excellent homme et retournai à Fougoumba. Les porteurs étaient arrivés depuis deux jours, et on n'attendait plus que moi pour lever le camp.

A une petite distance de Timbo, nous trouvâmes Seidou, qui nous attendait à peu près au même endroit que la première fois. Il avait la mine soucieuse, et en quelques mots il nous informa qu'un revirement s'était produit au sujet des malheureux cadeaux. L'opinion publique, travaillée par quelques meneurs, s'était montrée décidément hostile et Alpha Ahmadou avait été obligé de céder. Il avait prescrit que les objets en litige seraient remis provisoirement hors de l'enceinte, et confiés au chef d'un petit village de la banlieue, chez lequel j'avais logé quelques jours auparavant.

Puis recommencèrent les réunions publiques, les discussions interminables, dans la grande case des palabres, au milieu de l'effervescence et des démonstrations guerrières. L'Almamy protesta que le traité n'avait jamais été signé, qu'il ne pouvait pas accepter les cadeaux, que son pays n'était pas à vendre, etc...

Remporter ces lourdes caisses, recommencer cet abominable voyage, jamais! Plutôt brûler les cadeaux de nos propres mains. Cependant, après réflexion, ce geste brutal nous parut impolitique et dangereux. Peut-être valait-il mieux ne pas rompre brusquement les relations,

réserver l'avenir, attendre une occasion plus favorable. Telle est certainement la solution que nous aurait prescrite le commandant supérieur s'il nous avait été possible de correspondre avec lui.

Mahmadou Seidou, d'ailleurs, secondé par notre interprète, ne cessait de nous prêcher la modération et la prudence. La destruction des cadeaux, disait-il, serait considérée comme un acte d'hostilité, dont les conséquences seraient regrettables pour la France, et pouvaient devenir funestes pour nous... et pour eux aussi, qui s'étaient compromis en notre faveur.

Bref, après avoir longtemps réfléchi, Briquelot se décida à adopter pour son compte les arguments dont je m'étais déjà servi avec succès. Il représenta l'envoi des cadeaux comme un geste amical du gouvernement français envers les Almamy du Fouta-Djallon, sans autre signification.

Sur ces bases, l'entente fut d'autant plus facile à établir que les Almamy, au fond, ne demandaient qu'à être convaincus.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'à partir de ce moment vivres et porteurs nous furent procurés en abondance et j'arrêterai ici la description de notre voyage, qui ne présente plus grand intérêt.

Je dois ajouter cependant, comme épilogue, qu'en 1892, moins de quatre ans plus tard, pendant que je commandais une compagnie d'infanterie à Saint-Louis du Sénégal, le gouverneur de cette colonie reçut une ambassade solennelle de l'Almamy du Fouta-Djallon. Une révolution sanglante avait éclaté, Ibrahima Sory, Alpha Ahmadou, et même l'héritier présomptif Mahmoudou Pâté avaient été balayés par la tourmente. Un usurpateur audacieux, Mahmoudou Boubakar s'était emparé du pouvoir, et avait trouvé habile de s'adresser au gouverneur de notre colonie pour lui demander l'investiture, c'est-à-dire la reconnaissance du fait accompli, ou, en d'autres termes lui offrir le protectorat de son pays.

Qui sait si cette démarche inespérée n'était pas le fruit de la politique sage et prudente de notre mission? Si nous avions cassé les vitres à Timbo, si nous avions brûlé les cadeaux, le nouvel Almamy du Fouta-Djallon n'aurait jamais osé invoquer l'appui de la France.

Général AYMERICH.

2 Mai 1923.





# Je ne sais rien!



J'ai lu de tout un peu : J'ai lu des moralistes  
De tous les temps, de ceux qui nous disent : « Crois-moi,  
« Car ma philosophie est un acte de foi ! »  
Et de ceux, plus prudents — peut-être plus artistes —  
Qui disent simplement : « Que sais-je ? Le vrai bien,  
« C'est l'absence du mal... Tout n'est qu'une apparence !... »  
Et quand je les ai lus et relus tous, je pense :  
Je ne sais rien !

J'ai lu des prosateurs moroses, des poètes  
Semblant vouloir d'un bond escalader le ciel,  
Ou dont les vers coulaient comme un ruisseau de miel,  
D'autres dont les écrits aux multiples facettes  
Avaient les tons pâlis d'un objet d'art ancien.  
Alors j'ai cru comme eux que je saurais écrire.  
Mais, en me relisant, hélas ! j'ai dû me dire :  
Je ne sais rien !

J'ai voulu lire dans les yeux clairs, les yeux sombres  
De femmes qui vers moi venaient, tendant les bras,  
Et qui me répétaient des mots d'amour, tout bas ;  
Mais au fond de ces yeux je n'ai vu que des ombres !  
Je n'ai pu, quand leur cœur battait contre le mien,  
Deviner s'il battait d'amour ou bien de crainte ;  
Je n'ai pas pu savoir si leur tendresse est feinte :  
Je ne sais rien !

Puis j'ai lu dans l'immense et formidable livre  
De la Nature, qui s'étale à tous les yeux,  
Où tout semble nouveau dans un monde si vieux,  
Où, malgré tant de morts, tout semble heureux de vivre.  
C'est dans ce livre-là que j'ai senti combien  
L'homme est le plus méchant animal de la terre.  
Mais le reste pour moi n'est qu'angoissant mystère :  
Je ne sais rien !

Jules GONDOIN.





Réception de Monsieur le Général AYMERICH

## Action civilisatrice de la France dans le Continent noir

(DISCOURS DU RÉCIPiendaIRE)

Messieurs,

Je voudrais avant tout vous exprimer ma profonde gratitude pour l'honneur que vous m'avez fait en m'accueillant dans votre société.

Ainsi que je l'ai déclaré à votre rapporteur, mon existence s'est écoulée en grande partie dans les pays lointains; toute mon activité a été dirigée vers les expéditions outre-mer. Dans l'intervalle entre deux campagnes, je rentrais en France pour rétablir ma santé, et me retremper au sein de ma famille, puis je repartais bien vite vers de nouvelles régions.

Dans ces conditions, comment aurais-je trouvé le temps nécessaire pour me livrer à des occupations littéraires qui demandent avant tout du calme et de la réflexion. Sans doute, en parcourant ces pays mystérieux, j'ai recueilli une ample moisson de souvenirs, et amassé une riche collection de matériaux dont un écrivain de talent saurait tirer un parti avantageux.

Sans avoir personnellement une telle prétention littéraire, j'avais songé à rassembler plus tard tous ces documents épars, et à rédiger, pour ma satisfaction, le récit des événements les plus intéressants auxquels j'avais pris part.

Mon intention était de consacrer à la réalisation de ce rêve les longues journées de loisir que me donnerait la retraite. Aujourd'hui, l'heure de la retraite est arrivée, mais l'âge aussi est arrivé, et avec l'âge, la lassitude. De plus, un deuil cruel de famille est venu paralyser mon énergie. Bref, le rêve longtemps caressé risque de rester toujours à l'état de rêve.

Comme vous le voyez, les titres que je pourrais invoquer pour solliciter vos suffrages sont bien minimes, et je n'aurais jamais osé poser ma candidature.

Aussi, je me suis demandé, messieurs, si dans votre extrême bienveillance, vous n'aviez pas voulu, en m'ac-

cueillant dans votre assemblée d'élite, me tenir compte de mes intentions au même titre que si je les avais réalisées. Peut-être aussi votre geste a-t-il voulu honorer en moi l'humble représentant de cette phalange de pionniers qui ont fait rayonner jusqu'aux contrées les plus reculées l'influence civilisatrice de notre patrie.

Lorsque je débutai dans l'infanterie de marine, la France d'outre-mer était loin d'avoir l'étendue et l'importance qu'elle a acquises plus tard. Les deux grands groupements qui forment actuellement l'Afrique Occidentale Française et l'Afrique Equatoriale française n'existaient qu'à l'état d'embryons. Le premier ne comprenait que le Sénégal proprement dit, avec quelques comptoirs disséminés dans les embouchures des fleuves côtiers. Cinq à six postes largement espacés sur la rive gauche du Sénégal, constituaient ce qu'on appelait le Haut-Fleuve; le titre de Soudan Français qui fut adopté plus tard avait paru encore trop ambitieux. Plus loin, Siguiri et Bamako venaient d'être créés sur le Niger, formant deux jalons extrêmes, deux fenêtres ouvertes sur le Soudan mystérieux.

L'Afrique Equatoriale présentait un aspect encore plus modeste, et ne comprenait qu'un petit nombre d'établissements à l'embouchure du Gabon et de l'Ogoué. L'explorateur de Brazza commençait à peine ses premières étapes, qui devaient le conduire plus tard, à travers la forêt vierge, jusqu'aux bords du Congo, cet objectif qu'il avait senti.

Des missions politiques, des explorations géographiques et commerciales partaient des points extrêmes, essayant de gagner du terrain, s'acharnant à accomplir de grandes choses avec de faibles moyens.

A cette époque, les officiers coloniaux étaient à la fois, des combattants, des explorateurs, des diplomates; leur rude existence était faite de privations, de fatigues et de dangers. C'était une lutte de tous les instants contre le climat, contre la nature du sol, et parfois aussi contre l'hostilité aveugle des populations indigènes.

Il leur fallait une âme fortement trempée pour affronter tous les obstacles sans montrer un mouvement de faiblesse, et relever, au contraire, par leur exemple, le moral de leurs subordonnés.

Perdu au cœur des forêts profondes, au milieu des vastes étendues marécageuses, dans les déserts où règne la

soif, séparé du monde civilisé, notre explorateur se heurtait parfois à des situations imprévues et délicates qui exigeaient une prompte solution; et il n'avait ni le temps, ni les moyens de demander des instructions à l'autorité supérieure. Il devait, sans hésiter, sans perdre une minute, engager hardiment, et à fond, sa responsabilité personnelle.

Il lui fallait une connaissance approfondie du caractère et des mœurs des populations; il devait surtout aimer les indigènes, ces grands enfants si dévoués, partager leur existence, allier la fermeté à la douceur, et s'imposer à eux par sa supériorité morale.

Les hommes qui ont possédé cet ensemble de qualités essentielles sont très rares, mais leur nom restera attaché à l'œuvre de la civilisation africaine: Faïdherbe, Galliéni, Lyautey, de Brazza.

A côté de ces noms illustres, l'histoire enregistrera aussi le bel exemple d'énergie morale donné par Marchand et ses vaillants camarades dans l'expédition fabuleuse de l'Atlantique à la Mer Rouge; la magnifique randonnée de Monteil à travers le Sahara et la Tripolitaine; le voyage de Binger, à travers la boucle du Niger, par Sikasso et Kong; enfin tout récemment la mort héroïque du général Laperrine, le véritable organisateur des oasis sahariennes.

Tous ces explorateurs savaient se faire aimer de l'indigène, et leurs travaux n'auraient certes pas été couronnés du même succès, s'ils n'avaient été facilités par le dévouement de leurs auxiliaires et par la confiance qu'ils avaient su inspirer aux populations.

Les noirs sont des êtres primitifs; ils en ont les défauts, ils en ont aussi les grandes qualités, et sont susceptibles d'un dévouement absolu envers le chef qui aura su gagner leur confiance et leur affection.

Les exemples d'un pareil dévouement se rencontrent à chaque page dans l'histoire de notre expansion africaine. Tout le monde se souvient du siège de Médine; Paul Holle, un simple traitant défendait ce poste, en 1857, contre toute l'armée du prophète El Adj. Omar. Avec l'aide de Sambala, roi du Kasso, avec une poignée de tirailleurs et de guerriers Kassonkés, il opposa pendant plusieurs mois une résistance désespérée à tous les assauts. Son dévouement héroïque ne fut pas perdu; malgré de nombreux échouages dans un fleuve sans eau, Faïdherbe put arriver à temps avec des renforts. El Adj. Omar fut obligé de lever le si-

ge, l'étendard du prophète recula devant le drapeau de la civilisation; notre jeune colonie était sauvée.

Et lorsque Sambala insistait énergiquement pour tirer sur l'ennemi en déroute, alors seulement Paul Holle lui avoua qu'on manquait de poudre depuis plusieurs jours.

Vous citerai-je le sergent Malamine, de la mission Brazza? L'infatigable explorateur, obligé de rentrer en France pour y préparer de nouveaux efforts, planta le drapeau tricolore sur la rive droite du Congo, devant le Pool, pour marquer la prise de possession, au nom de la France, et en confia la garde au roi Makoko et au sergent Malamine. Sur ces entrefaites, se présente Stanley sur l'autre rive; il traîne avec lui des milliers de soldats, de nombreux canons, une flottille de vapeurs; il parle et agit au nom du roi des Belges; il a la force. Malamine n'a que le droit, représenté par le roi des Batékés, et par le drapeau de la France.

Stanley cherche à l'intimider par la menace, à le séduire par les promesses. Malamine reste inébranlable, et l'orgueilleux explorateur n'osa pas employer la force brutale contre l'héroïque soldat indigène. Quelques mois après, de Brazza trouva ses deux modestes collaborateurs toujours fidèles à leur poste, et la rive droite du Congo ne nous fut jamais contestée.

Beaucoup plus tard, en 1900, à la suite de l'assassinat du capitaine Cazemajou à Zinder, le caporal qui commandait la faible escorte indigène, un brave sénégalais dont je regrette d'avoir oublié le nom, envoya au Sultan un ultimatum pour réclamer le corps de cet officier, ainsi que celui de l'interprète Olive, sous la menace d'une attaque de vive force.

Le sultan commença par rire de cette fanfaronnade; aussitôt le caporal prit position avec ses hommes, une douzaine tout au plus, sur une éminence rocheuse qui dominait la ville, et ouvrit bravement le feu. La population, terrorisée, obligea le sultan à se soumettre; les corps de Cazemajou, d'Olive, et de leurs serviteurs furent inhumés avec les honneurs militaires. Mais le caporal et son escorte tombèrent quelques jours après dans un guet-apens que le sultan félon leur avait tendu sur le chemin du retour. Deux tirailleurs seuls parvinrent à Say, sur le Niger, et c'est par leur récit que le gouvernement apprit le massa-



cre de la mission Cazemajou et l'héroïque exploit de l'escorte indigène.

Plus tard, en feuilletant le Livre d'or du 1<sup>er</sup> Sénégalais, dont j'étais le chef, mes yeux tombèrent sur un ordre des plus élogieux, récompense posthume de ces héros inconnus du drame de Zinder.

Je voudrais vous faire encore une citation; ce sera la dernière. Il s'agit d'un acte de confiance qui honore à la fois le personnage indigène qui l'a accompli, et le gouvernement français qui en a été jugé digne. C'est encore à Zinder que se passe l'événement La mission Fourreau-Lamy vient d'y arriver, elle a perdu tous ses chameaux dans la rude traversée du Sahara, et elle se trouve sans ressources. Son trésorier, M. Dorian s'adresse à un riche traitant indigène, Malam Yaro, appartenant à la race Touareg. Ce dernier n'hésite pas, il avance à la mission française, tant en espèces qu'en matériel de transport, une grosse somme, plus de deux cent mille thalers de Marie-Thérèse. (Cette monnaie, très estimée dans le pays, est une pièce en argent, un peu plus grosse que nos pièces de 2 francs).

Malam Yaro ne voulut accepter aucun papier, et déclara que la parole d'un chef français lui suffisait. Il attendit pendant quatre ans, sans inquiétude, sans impatience, et enfin en 1904, pendant que je commandais le territoire militaire du Niger, je fus chargé par le gouvernement de mettre Malam Yaro, en possession d'un certain nombre de caisses et de ballots représentant, en riches produits européens, une somme bien supérieure à sa créance. Cette aubaine n'eut pas le don d'émouvoir Malam Yaro, car il n'avait jamais éprouvé le moindre doute.

Je pourrais encore, à l'appui de ma thèse, rappeler les nombreux traits d'héroïsme accomplis par nos troupes noires pendant la guerre européenne, et leur sang versé à flots pour la défense de la patrie française. Mais il faudrait des volumes, et d'ailleurs leurs exploits sont présents à la mémoire de tous.

Notre action dans le continent africain a eu constamment pour but de délivrer les populations opprimées, d'abolir la traite des esclaves, et de faire régner la paix. C'étaient le plus souvent les habitants eux-mêmes qui venaient spontanément se jeter dans nos bras pour connaître enfin un peu de sécurité.

Cette affirmation semble paradoxale, au premier abord, et on objectera sans doute que les campagnes d'Archinard, de Combes, d'Audéoud, la prise de Koundian, de Sikasso, ne sont pas précisément des opérations pacifiques. D'autre part, il ne peut venir à personne l'idée de classer parmi les opérations pacifiques, la campagne du général Dodds contre le Dahomey, la plus sanglante parmi les expéditions coloniales.

Voyons de près ces objections, et constatons tout d'abord que les opérations d'Archinard, de Combes, d'Audéoud, n'ont jamais été dirigées contre les populations du Soudan, mais contre le plus cruel des leurs oppresseurs, dans un village, sur les bords du Milo, je causais avec les oppresseurs. L'écrasement de Samory fut pour elles le commencement de la délivrance, la fin d'un épouvantable cauchemar.

Il faut avoir vu les pyramides de crânes humains entassées sur les ruines des villages fumants, et les populations entières emmenées en esclavage comme un vil bétail. Samory avait-il besoin d'acheter de la poudre, ou de payer la solde à ses sofas? Il s'emparait de quelques gros villages inoffensifs, il faisait égorger froidement tous les hommes valides, et emmenait en captivité les femmes et les enfants, marchandise humaine destinée à alimenter son trésor de guerre.

En 1889, je venais d'accomplir une mission pacifique au Fouta-Djallon, et je trouvais une partie du royaume de Samory, pour rentrer au Soudan français. Le soir, installé dans un village sur les bords du Milo, je causais avec les habitants rassemblés autour de moi. Mon hôte, un vénérable vieillard, après avoir rappelé les atrocités de Samory, me pressait de demander en faveur des malheureuses populations l'appui du commandant Archinard. Tous les spectateurs se levèrent en protestant de leur vif désir de devenir des sujets français. Ils m'adjuraient de rester auprès d'eux, de les protéger contre leur ennemi; et pour me décider, ils me faisaient les offres les plus séduisantes... un vrai paradis de Mahomet!

L'orateur, dans son langage expressif, me montrait la grosse dalle sur laquelle j'étais assis à côté de lui: «J'ai porté cette pierre sur ma tête, disait-il, eh bien! elle est trop lourde, j'en ai assez; je ne veux plus la porter, et je ne veux pas que mes fils la portent à leur tour». Et tous les assistants s'écrièrent en chœur: «Non! non! Il y en a

assez ! Nous ne voulons plus de Samory, nous voulons être français ! »

Franchissons quelques années ; nous sommes en 1898 ; Samory vient d'être fait prisonnier, et je me trouvais en service à Dakar au moment où il passait, sous l'escorte d'un jeune capitaine de chasseurs à pied, qui a fait beaucoup de chemin depuis... C'était le capitaine Gouraud, chargé par le gouvernement de conduire Samory au Gabon, où il devait être interné, et où il est mort quelques mois après.

Deux ans plus tard, en 1900, je traversais encore les mêmes régions soudanaises qui commençaient lentement à se relever de leurs ruines. Selon mon habitude, je causais volontiers avec les anciens pendant la veillée, et je leur annonçai la mort du tyran sanguinaire. Mes auditeurs paraissaient l'ignorer, et ils manifestèrent d'abord une complète incrédulité : « Oh ! non, il ne mourra pas, disait le chef en hochant la tête. Ce serait trop beau ; il viendra encore nous faire souffrir ».

Je leur racontai alors ce que j'avais vu de mes propres yeux deux ans auparavant ; le passage de Samory à Dakar, son embarquement sur un aviso à destination du Gabon, et enfin son décès officiellement notifié par le gouvernement.

Devant des affirmations aussi catégoriques, et en présence de détails aussi précis, le doute n'était plus possible. Ce fut alors une explosion de joie impossible à décrire : « Il faut bien vite annoncer la nouvelle dans tout le pays, disaient-ils, afin que chacun se réjouisse. Et puis, nous allons faire tam-tam et boire du dolo ».

Je pourrais multiplier ces exemples et relater encore bien des scènes analogues. L'enthousiasme des populations, et la reconnaissance qu'elles nous témoignaient, voilà la meilleure preuve que nos chefs coloniaux et leurs vaillantes troupes avaient fait partout œuvre de libérateurs.

Les habitants autochtones du Dahomey ont le facies caractéristique des noirs africains, les lèvres épaisses, le nez écrasé, les cheveux crépus ; leurs mœurs sont douces et craintives. Une horde guerrière, venue d'Asie, ou de la vallée du Nil, envahit le pays à une date difficile à préciser et réduisit les autochtones en esclavage.

Ces nouveaux venus se distinguent encore maintenant de la race primitive, par leurs traits fins et leur peau lé-

gèrement cuivrée. Ils formèrent dès le début une véritable féodalité brutale et impitoyable. Le roi, les chefs de province ou de village, les chefs militaires, et tous ceux qui détenaient une parcelle du pouvoir, appartenaient à la race conquérante.

Tous, et notamment le roi Glé-Glé, père de Behanzin, ont été de grands pourvoyeurs d'esclaves; ils vendaient leurs sujets pour du tafia, de la poudre, des étoffes. J'ai visité à Ouidah, à Allada, à Godomé, les vastes bâtiments dans lesquels étaient entassés les malheureux, en attendant le bateau qui devait en prendre livraison. Des chaînes et des anneaux en fer étaient encore fixés aux murs, témoins éloquentes des horribles pratiques, aujourd'hui disparues.

Chaque année, pour la célébration de la fête des coutumes, de nombreux sacrifices humains ensanglantaient les autels des fétiches à Abomé et dans les centres principaux. En outre, chaque fois que mourait un personnage important, un certain nombre de ses serviteurs étaient immolés sur sa tombe. Les pauvres malheureux, après avoir été opprimés sur cette terre, avaient la cruelle perspective d'aller encore servir leur maître dans l'autre monde.

Behanzin, gêné par les mesures internationales contre la traite, ne pouvait plus se livrer à ce trafic, mais la situation des Nagots était toujours aussi misérable dans l'intérieur du pays; une foule d'entre eux étaient toujours immolés à l'époque de la fête annuelle, et à l'occasion des principales funérailles. Le grand honneur de la France est d'avoir aboli ces usages abominables et délivré les populations opprimées.

La guerre du Dahomey fut sanglante, les troupes aguerries et fanatisées de Behanzin firent une résistance désespérée. Mais la chute de ce monarque, et la suppression de la caste des Cabécères ramena aussitôt dans le pays le calme et la prospérité.

Il n'y a pas d'exemple dans notre histoire coloniale d'une pacification aussi rapide et aussi définitive. Depuis 1893, le Dahomey n'a pas connu un seul mouvement insurrectionnel et un an après la fin des opérations militaires, les revenus de la colonie suffisaient amplement à couvrir les dépenses du budget local. Cet heureux résultat aurait-il été obtenu si nous avions été considérés comme des oppresseurs?

Aujourd'hui, l'Afrique mystérieuse de René Caillé et de Mungo-Park a été explorée dans tous les sens, des avions, des auto-chenilles ont traversé le Sahara, et le continent noir tout entier a été partagé entre les puissances européennes par des traités internationaux. La part attribuée à la France a atteint ses limites définitives. La tâche de ses gouvernants consistera désormais à doter ces pays d'une administration souple et prudente, susceptible de s'adapter, sans froissements, au tempérament particulier de chaque race.

Développer l'outillage commercial, compléter le réseau ferré, creuser et améliorer les ports, mettre en valeur les richesses du sol et du sous-sol, telle sera maintenant la tâche de l'administration civile.

Pour l'officier colonial, l'ère des conquêtes et des explorations semble terminée; son rôle se bornera à occuper les centres les plus importants, et à maintenir la sécurité intérieure, favorable au développement de la prospérité.

Mais sa part sera encore belle et utile s'il sait la comprendre et s'y consacrer tout entier: Elever, instruire les jeunes contingents indigènes qui passeront successivement sous les drapeaux; leur inspirer l'amour de la France, et préparer un réservoir d'énergies vigoureuses en vue d'une éventualité que nul ne souhaite, mais dont personne ne peut affirmer qu'elle ne se produira plus.

Général AYMERICH.

Toulon, 15 mars 1923.



~~~~~

Réponse à Monsieur le Général AYMERICH

~~~~~

# *La conquête du Cameroun*

~~~~~

(Discours du Colonel DESTELLE)

~~~~~

Mon Général,

C'est une bien douce satisfaction pour votre grand ancien de St-Cyr et votre vieux compagnon d'armes d'avoir l'honneur de vous souhaiter, aujourd'hui, la bienvenue dans notre Compagnie.

Vous y avez été précédé par la renommée que vous ont acquise une carrière des plus brillantes et la conquête du Cameroun allemand.

Votre nom est désormais inscrit dans l'histoire, à la suite de ceux de ces vaillants pionniers qui ont conquis à la France son domaine colonial et porté sur tous les points du globe les bienfaits de notre civilisation.

Nous devons ajouter et proclamer bien haut que, fidèles aux nobles traditions de notre race, ces conquérants, répugnant à la manière brutale, furent plutôt des pacificateurs humains, en même temps que des organisateurs de premier ordre. Ces qualités, bien françaises, vous les possédez au plus haut degré; elles ont fait votre force et contribué à vos succès.

Dans le discours si intéressant que vous venez de prononcer, vous avez cité de nombreux exemples de l'attachement sincère et profond à notre pays, des peuplades de l'Afrique et de leur loyalisme. Il en est de même dans toutes nos colonies. Aussi, au jour du danger, lorsque la France a fait appel au dévouement de ses enfants d'adoption, pour la défense de son sol, tous ont répondu avec un empressément des plus touchants.

C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de nos méthodes de colonisation et la meilleure réponse à opposer

aux critiques injustes formulées contre elles par des esprits chagrins ou mal intentionnés.

Les calomnies et la campagne violente menée contre les troupes noires sont une preuve éclatante de leur valeur et de la crainte qu'elles inspirent à nos ennemis.

Ouvrons ici une parenthèse pour associer à l'œuvre de nos grands chefs coloniaux, celle de nos vaillants missionnaires.

Ces modestes apôtres de la foi, en propageant la sublime doctrine du Christ, le plus pur des socialismes, n'ont-ils pas été les ouvriers de la première heure ? Après avoir ouvert la voie à nos colonisateurs, ils restent encore, pour eux des auxiliaires précieux et dévoués ; nous leur devons bien ce faible hommage.

Et maintenant, permettez-moi, mon Général, de rappeler rapidement les étapes principales de votre carrière. Connaissant votre extrême modestie, je m'efforcerai de ne pas la soumettre à une trop rude épreuve.

Sorti de St-Cyr en 1878, vous débutez dans l'armée métropolitaine et vous prenez part à l'expédition de Tunisie (1883-85). Ce fut là, sans doute, que se dessina votre vocation et que vous avez pris goût à la vie d'aventures.

En 1875, vous passez dans l'armée coloniale où votre nature ardente va trouver sa voie. Dès lors, vous êtes pris par le mouvement et, sans répit, vous participez à toutes les expéditions coloniales.

Au Tonkin (1885-87), blessé deux fois, vous recevez la croix des braves pour faits de guerre.

Au Dahomey (1892-97).

Comme chef de bataillon, vous dirigez avec habileté les opérations au Baoulé (1899-1901) et vous obtenez la croix d'officier de la Légion d'honneur et le grade de lieutenant-colonel.

De 1903 à 1905, vous commandez les vastes territoires du Niger et vous êtes promu colonel.

Nommé général de brigade en 1912, on vous confie le commandement supérieur des troupes de l'Afrique Equatoriale, que vous exercez encore lorsque la guerre avec l'Allemagne éclata brusquement (1914).

Vous demandez à rentrer en France pour y prendre part, mais le ministre de la guerre vous maintient à votre poste et il vous confie l'importante mission de diriger les opéra-

tions militaires contre la colonie allemande du Caméroun.

Dès votre arrivée en Afrique Equatoriale, en chef prévoyant, le premier de vos actes avait été de dresser un plan de défense des vastes territoires placés sous votre commandement.

Les moyens d'action dont vous disposiez, vous paraissant insuffisants pour faire face à toutes les éventualités, vous aviez adressé des demandes pressantes à la Métropole pour qu'on les complétât au plutôt. Mais on vous donna satisfaction incomplètement et avec une extrême lenteur, en sorte que lorsque la guerre éclata, vous vous trouviez encore dans une situation des plus précaires.

D'autre part, les préoccupations de la défense nationale absorbant toute l'attention de nos gouvernants, vous ne pouviez compter que sur vos seules ressources.

Vous voilà, dès lors, aux prises avec des difficultés à peu près insurmontables mais, pour vous, le mot impossible n'est pas français et un chef de votre valeur et de votre trempe ne doute jamais du succès.

Vous ne possédez ni le personnel ni l'armement, ni le matériel militaire nécessaires pour mener à bien une guerre de longue durée, dans un pays inconnu, à travers des espaces immenses, dépourvus de voies de communications, couverts de forêts vierges et de marécages.

Chaque progrès vous éloigne davantage de votre base et la frêle ligne de communications qui relie vos colonnes s'allonge indéfiniment, exposée à toutes les entreprises de l'adversaire.

Pendant plus de dix-huit mois, à des milliers de lieues de la mère Patrie, sans espoir d'être secourus, vous et votre poignée de braves avez lutté, avec un courage et une énergie indomptables, contre un ennemi, parfaitement organisé, supérieur en nombre et tenace, surmontant tous les obstacles naturels et ceux qu'une organisation savante semait sur votre route.

A ces difficultés matérielles, s'ajoutaient les souffrances causées par l'action déprimante d'un climat meurtrier et par les privations de toutes sortes dont une des plus cruelles était certainement le manque de nouvelles de la Patrie et de la famille.

Néanmoins, tous, gradés et humbles soldats, européens et indigènes, fraternisant dans le danger, avec une émulation et une abnégation admirables, suivaient, aveuglément,



ment et sans un regard en arrière, leur chef intrépide qui pouvait tout leur demander et exiger d'eux, parce qu'il leur donnait l'exemple et qu'il possédait leur confiance et leur affection.

Et, pendant que s'accomplissaient ces prodiges de vaillance, combien peu, en France, pensaient à ces braves gens qui luttaienent, en enfants perdus, au-delà des mers, car l'attention de tous était concentrée vers nos frontières où se jouait le sort de la Patrie.

Tant d'efforts persévérants, tant de sacrifices devaient être récompensés et, le 20 février, vous pouviez annoncer au gouvernement, avec une fierté bien légitime, qu'il ne restait plus un seul ennemi dans le Camérout conquis.

Emouvante et grandiose épopée, digne des héros de l'antiquité. Tout commentaire serait superflu et, résumant notre pensée, contentons-nous de dire, simplement, que, tous, vous aviez bien mérité de la Patrie.

Les troupes noires venaient de donner une preuve éclatante de leur valeur et de leur loyalisme. Ces humbles tirailleurs, soldats improvisés de la veille, avaient accompli leur devoir avec une fidélité, une abnégation et un courage au-dessus de tout éloge, sacrifiant leur vie à notre cause, sans autre ambition que celle d'égalier en vaillance leurs frères d'armes français.

La conquête étant terminée, vous espériez rentrer en France pour y combattre, mais la confiance du gouvernement vous maintint, malgré vous, au Camérout, en qualité de commissaire, chargé de l'organisation des territoires conquis.

Vous allez vous trouver en face de difficultés de gouvernement et d'administration des plus complexes. Vos nouvelles fonctions nécessitent des connaissances spéciales et variées et un personnel technique important que vous devez trouver sur place, car le gouvernement vous a déclaré, à maintes reprises : « N'oubliez pas que nous sommes en guerre ; que nous avons besoin, dans la Métropole, de toutes nos ressources ; ne nous demandez rien ; vous pouvez disposer, à votre gré, de tous les éléments compris dans votre troupe d'occupation ». On eût pu dire plus simplement : « Débrouillez-vous ».

La perspective n'était pas très séduisante et il y avait bien de quoi rebuter moins courageux que vous, mais

ne vous attardant pas à ces considérations secondaires et vous mettant hardiment à l'œuvre, avec votre ardeur coutumière, vous déployez, dans l'accomplissement de votre mission délicate, la même maîtrise et la même habileté que dans la conduite des opérations militaires et vous sortez victorieux de cette nouvelle épreuve.

Vous avez été admirablement secondé par vos chefs de services improvisés, choisis parmi les combattants de la veille, lesquels, sous votre direction éclairée, se montrèrent tous à la hauteur de leur tâche.

C'est là un bel exemple de la facilité d'adaptation de notre soldat colonial aux situations les plus diversées, qu'il doit aux brillantes traditions de l'arme et aux conditions particulières de son existence qui le mettent constamment en face de situations imprévues et lui permettent d'acquérir une expérience précoce et développent en lui, au plus haut degré, l'esprit d'initiative.

Votre œuvre est achevée et, en octobre 1916, le ministre, faisant droit à vos demandes réitérées, vous envoie, comme successeur, le gouverneur Fourneau, et il vous permet d'aller prendre votre place aux armées de France où vous commandez brillamment une division coloniale. Vous aviez été promu général de division en 1915. Vous recevez la croix de commandeur en 1917, et en 1920, vous êtes élevé à la dignité de grand officier.

La même année, l'inexorable limite d'âge vous atteint, en pleine vigueur physique et intellectuelle, mettant fin, brusquement, à une carrière des mieux remplies.

L'heure de la retraite a sonné mais, si, malheureusement, elle prive l'armée de vos éminents services et de votre expérience, vous pouvez encore vous rendre utile à votre pays en contribuant, par votre parole autorisée et vos écrits, à faire mieux connaître nos colonies, trop ignorées par la généralité des Français.

Votre carrière, si mouvementée et l'importance des situations que vous avez occupées, vous ont permis de faire une ample moisson de souvenirs et de recueillir de nombreux documents qui méritent d'être livrés à la publicité.

Je citerai ici, parce que j'ai eu la bonne fortune de le lire, l'historique, encore inédit, de votre campagne du Caméroutn qui porte le titre, bien modeste, de « Récits de guerre ».

C'est cependant un ouvrage important, très documenté et qui contient des enseignements précieux au sujet de la préparation et de la conduite des expéditions coloniales. C'est en outre de la bonne et belle littérature militaire. Ecrit d'une plume alerte et dans un style ferme, net et concis, vous y exposez les faits, simplement, sans mots, ni phrases inutiles, avec une modestie, une franchise et un souci constant de la vérité qui sont les traits saillants de votre caractère.

On commence à se rendre compte, en France, de l'importance et de la valeur de nos colonies et de la nécessité de faire une propagande active pour les faire mieux connaître.

La Ligne Maritime et Coloniale a pris la tête de ce mouvement et les résultats déjà obtenus sont des plus encourageants. Elle a su intéresser à son œuvre notre ardente jeunesse. Dans toutes nos écoles, il faudrait faire une large part à l'étude de nos colonies.

Il importe que tous ceux qui sont qualifiés pour les faire connaître prêtent leur concours à cette œuvre nationale.

L'Académie du Var ne saurait s'en désintéresser, aussi, mon Général, en consentant à devenir notre collaborateur, comblez-vous tous nos vœux. Vous nous apportez, en effet, le précieux concours de votre expérience et un bagage important de documents inédits qui nous font espérer, pour nos réunions futures, des communications du plus haut intérêt.

Mon Général,

L'Académie du Var vous ouvre largement ses portes. Soyez le bienvenu!

Colonel DESTELLE.

15 mars 1923.





Réception de Monsieur le Docteur OUDARD

---

## L'Exotisme et la Littérature

---

(DISCOURS DU RÉCIPiendaire)

Messieurs,

J'ai vivement ressenti l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant à prendre part à vos travaux. Mais, si j'ai tout à gagner au milieu de vous, je crains que vous ne retiriez aucun avantage de ma collaboration.

Mon métier austère me laisse peu de loisirs que je puisse réserver aux joies de l'esprit: et puis, en toute sincérité, je ne me sens aucune de vos brillantes aptitudes.

Vous serez donc indulgents en songeant aux préoccupations du praticien qui viendra chercher près de vous, les joies pures et calmes de l'art ou de la poésie, sans rien vous donner en échange. Au moins aurez-vous un collègue assidu, heureux de votre sympathie.

Lorsque j'eus à répondre à votre appel, je fis mon examen de conscience et je ne trouvai qu'un semblant de justification à mon élection, c'est que j'étais possédé d'un sentiment commun à plusieurs d'entre vous, coloniaux et marins: la passion de l'exotisme. Aux yeux de quelques-uns cette raison suffira à me faire tout pardonner.

Notre Académie, éclore dans le plus beau des ports de guerre, sur les rives de cette Méditerranée, porte du monde, a bien pour ce motif une marque particulière. Car tous, même ceux qui ne connurent jamais les joies profondes de découvrir l'éclat de l'Orient, les beautés somptueuses des tropiques, tous ont subi ici l'attrait de l'exotisme. Il n'est pas de réunion où ne soit éveillée à quelque moment, la pensée des pays lointains d'où les uns reviennent, où d'autres retourneront.

Si, dans cette compagnie, vouée au culte du beau et de l'étude, on avait à s'inscrire dans un groupe, c'est dans celui des exotiques que je me réfugierais.

J'y retrouverais certainement des amis, comme moi

assagis, mais encore affamés de tout ce qui fut le rêve de l'enfance et la réalisation joyeuse de la jeunesse.

L'exotisme pour nous, ce n'est pas seulement plus de lumière, plus de couleur, c'est la curiosité, l'émotion de connaître d'autres hommes, d'autres mœurs, tout le vaste monde. Et, si j'ai goûté l'enivrement des terres du soleil, ce ne sont pas pourtant ces souvenirs éblouissants qui sont le plus près de ma mémoire, mais des états d'âmes, lorsqu'un geste, un regard, un chant étrangers me faisaient soudain entrevoir le mystère émouvant d'une autre race.

Il est certain que le goût de l'exotisme est tout à fait banal et répandu, et depuis la plus haute antiquité.

Exotisme collectif des peuples en migrations; des croisés qui, à côté d'un magnifique sentiment religieux, étaient bien possédés du mirage de l'Orient; de ces bohémiens dont Listz a si admirablement exprimé dans ses rhapsodies, l'âme passionnée de folles chevauchées.

Exotisme individuel des nomades qu'Isabelle Eberhart a chantés et qu'elle traduit ainsi:

« Voyager, ce n'est pas penser, mais voir se succéder  
« des choses, sans avoir le sens de sa vie, dans la me-  
« sure de l'espace... Au pas calme des chevaux que la  
« chaleur accable, les moindres accidents de la route,  
« conservent à mes yeux, leur beauté de tableau. Ce  
« ne sont pas des situations agitées; c'est un état d'esprit  
« calme et vital, qui fut celui de toutes les races humai-  
« nes et qui s'éternise encore près de nous dans le  
« sang des nomades. Quand j'ai dormi à la belle étoile,  
« sous ces ciels du Sud-Oranais qui sont d'une profon-  
« deur religieuse, je me sens pénétrée des énergies de la  
« terre, une sorte de brutalité est en moi, avec le be-  
« soin d'enfourcher ma jument et de pousser tout droit  
« devant, sans faire aucune réflexion... Le bédouin au  
« haïk terreux comprend cela, et ne le dit pas, mais  
« il chante... »

Exotisme individuel de ces gens extravagants qui, sans aucun moyen accomplissent les plus audacieuses randonnées.

Gobineau rapporte l'étonnante aventure de Dargout, qu'on lui conta à Ispahan.

Dargout se donnait pour officier français: il n'exerçait aucune profession, n'avait le plus ordinairement aucun bagage; tout son avoir se bornait à un sabre et à un flageolet. Il ne savait pas un mot de Turc, d'Arabe, ni de Persan et ne parlait que le Français du faubourg Saint-Antoine. Aussitôt qu'il arrivait dans une ville, il s'établissait familièrement chez les résidents européens;

ne faisait aucune concession qui eût pu le faire accuser de flatterie. Pour peu de chose, il se déclarait insulté et tirait son sabre. Pour se débarrasser le plus promptement possible d'un tel visiteur, on s'empressait de faire une souscription qui lui permit d'aller plus loin. C'est ainsi que toujours de belle humeur, dans la plus profonde misère et ne s'en apercevant pas, il traversa la Perse Orientale, l'Afghanistan, le Pendjab. On n'a jamais su et on ne saura jamais comment il vécut pendant ces pérégrinations dans des pays où il n'y avait pas un seul Européen et où il ne devait être compris de qui que ce soit.

Et, cette merveilleuse aventure de Lady Stanhope, nièce de M. Pitt qui, après bien des péripéties et un naufrage, fut proclamée reine de Palmyre par les nombreuses tribus arabes, rassemblées autour de sa tente, et qu'avaient charmées sa beauté, sa grâce, sa magnificence. Elle finit sa vie dans un palais de rêve, dans une solitude presque inaccessible du Haut-Liban : jardins de fleurs, de fruits, berceaux de vigne, eaux courantes, bosquets de citronniers et d'orangers.

Aucun siècle ne vit plus que le nôtre l'épanouissement de cet exotisme individuel : explorateurs, savants, écrivains, poètes, peintres, musiciens répondent à l'appel de l'Orient. « The. call of East » comme disent les Anglais.

C'est leur épopée que je voudrais retracer. Mais il me faudrait toutes sortes de qualités et de lumières que je ne possède pas. Au moins, puis-je dire, les joies que je dois à ceux qui surent « écrire » les charmes de l'exotisme.

Ne serai-je pas en communion de goûts avec beaucoup d'entre vous en rêvant de franchir la « Porte Magique », suivant à la belle image de Conan-Doyle, d'une bibliothèque qui serait remplie de la foule de ces livres prodigieux, groupés en trois corps : les voyages, les descriptions, les romans, où je puiserais mon bien suivant l'heure ou le jour, mon sentiment ou mon caprice.

\*  
\*\*

D'abord tout le groupe des récits documentaires des voyageurs, qui se sont surtout efforcés de dire sincèrement, parfois naïvement, ce qu'ils voyaient, sans aucune recherche d'imagination.

La préface d'un de ces plus anciens livres indique les règles du genre : « Messire Marc Pol, sage et noble « citoyen de Venise, raconte pour ce qu'il vit. Mais « oncques y a des choses qu'il ne vit pas, mais il en-

« tendit d'hommes certains par vérité. Et pour ce, met-  
« tons nous les choses vues pour vues et les entendues  
« pour entendues; à ce que notre livre, soit droit et vé-  
« ritable sans nul mensonge. Et chascuns que ce livre  
« ouïra ou lira le doie croire, pour ce que toutes sont  
« choses véritables. »

Que n'ai-je temps de dire le charme de ces vieux récits des voyageurs, des religieux de tous ordres qui parcoururent le monde, des marins depuis Jacques Cartier jusqu'à de Bougainville.

Au milieu du siècle dernier, le Père Huc dont le « Voyage en Tartarie et au Thibet » est un chef-d'œuvre, parmi les chefs-d'œuvre. Victor Jacquemont et ses lettres exquises écrites de l'Inde; âme d'élite tendre et forte. Le comte de Gobineau qui a été bien oublié. Mais voilà que l'heureuse initiative d'un éditeur l'a remis à la mode, après les Allemands; tous les lettrés lui en sauront gré.

De nos jours, les récits et les lettres d'action et de foi de nos explorateurs et de nos soldats: de de Brazza, du commandant Hourst, de d'Olonne, du marquis de Morès, de Charles de Foucault, du maréchal Lyautey, de combien d'autres. Je retiens un de ceux qui m'ont le plus impressionné, celui du commandant Baratier.

Quelle splendide épopée que la recherche à travers les marais du Bhar-El-Ghazal de la route qui permettra à la mission Marchand d'atteindre le Nil et Fachoda!

L'œuvre de Baratier, comme celle de tous les grands coloniaux, démontre que l'exotisme doit être une école: que les colonies ne sont pas un terrain de concours pour le grade ou la croix, mais une terre où se préparent des hommes.

Terre d'Afrique, que d'héroïsme a été dépensé pour te conquérir!

« Je vous revois aussi aux plus belles heures de votre misère, quand vous alliez vers votre idée, écrit Psichari au commandant Lenfant. Je vous revois exactement. Vous aviez les bras nus et bronzés par le soleil: point de veste et une vieille culotte effiloquée, comme celle des mendiants de Callot. Derrière les lunettes, vos yeux avaient la malice et la douceur de votre Nièvre. Votre sourire nous rendait forts et confiants. Vous m'avez initié à une vie nouvelle, la vie rude et primitive de l'Afrique. Vous m'avez appris à aimer cette terre de héros que vous parcouriez sans trêve depuis près de quinze ans... cette terre insigne qui nous rend meilleurs, qui nous exalte et

« qui nous élève au-dessus de nous-mêmes dans une tension de l'âme, où le rêve et l'action se pénètrent. »

Monsieur le général Aymerich, (1), vainqueur du Cameroun est de cette noble lignée de grands chefs coloniaux, gloire de notre pays.

\*  
\*\*

Laissons maintenant ces hommes d'action pour lesquels l'exotisme est une mission de sacrifice. Laissons aussi tous les vieux livres aux relations naïves et émouvantes.

Dans la bibliothèque des descriptifs nous aurons des modernes, des touristes plus que des voyageurs.

Le voyage a été facile; il n'a pour but ni une conquête, ni une exploration; il a sa raison en soi: on veut voir du pittoresque; on cherche des impressions neuves et fortes.

A Châteaubriand et aux grands romantiques revient l'honneur d'avoir introduit le goût du pittoresque dans la littérature. Mais le pittoresque romantique est trop souvent l'occasion de dissertations philosophiques.

Quand on relit les Natchez et Attala, on ne s'étonne pas que d'aucuns, sans même le témoignage de son valet de chambre, aient prétendu que Châteaubriand n'avait jamais été en Amérique.

Au moins a-t-il été en Orient et son Itinéraire de Jérusalem, simple, précis, rehaussé de tableaux lumineux, annonce l'œuvre splendide de Lamartine.

Le genre descriptif est créé.

Fromentin en a bien défini les règles:

« Décrire au lieu de raconter; peindre au lieu d'indiquer; peindre surtout. C'est-à-dire donner à l'expression plus de relief, d'éclat, de consistance, plus de vie réelle; étudier la nature extérieure de beaucoup plus près, dans sa variété, dans ses habitudes, jusque dans ses bizarreries...

« Il faut être vrai, mais de la vérité qu'exigent les arts qui vivent de la nature; alimentée par celle-ci, mais alimentée aussi par ce que notre sensibilité lui prête...

« L'exactitude poussée jusqu'au scrupule, ne devient plus qu'une qualité de second ordre, dans les œuvres descriptives pour peu que la sincérité soit parfaite,

---

(1) M. le Général Aymerich a été reçu à l'Académie du Var dans la même séance.



« qu'il s'y mêle un peu d'imagination, que le temps ait choisi les souvenirs; en un mot qu'un grain d'art s'y soit glissé. »

On peut se demander si notre vocabulaire ne serait pas bien étroit pour les besoins de cette littérature pittoresque.

Notre langue étonnamment saine et expressive, même en son fonds moyen et dans ses limites ordinaires, est à cet égard inépuisable en ressources.

« Je ne cacherais pas combien j'étais ravi, dit Fromentin, lorsqu'à l'exemple de certains peintres, dont la palette est très sommaire et l'œuvre cependant, riche en expressions, je me flattais d'avoir tiré quelque relief et quelque couleur d'un mot très simple en lui-même, souvent le plus usuel et le plus usé, parfaitement terne à prendre isolément. »

Il est peu de grands écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle qui n'aient été possédés à quelque moment de leur existence du goût du pittoresque. Presque tous ont nourri une nostalgie intense de la vie orientale, le goût impérieux des voyages, le sens précis et riche de la beauté des pays et des races exotiques: Victor Hugo, Maupassant, Leconte de Lisle, Stendhal, Baudelaire, et bien d'autres poètes ou prosateurs.

Mais l'exotisme n'est qu'un accident dans leur œuvre.

Il fut l'inspirateur de Gérard de Nerval et de Théophile Gautier.

Laissons le premier qui fut pourtant un conteur délicieusement fantaisiste: Voilà que les frères Tharaud qui viennent d'étudier sur place son itinéraire en Orient, nous déclarent qu'il a tout inventé!

Théophile Gautier s'est le premier complètement dégagé de tout le lyrisme excessif du romantisme.

Passionnément épris de la forme dans sa rareté, dans son opulence, une main exquise, un œil d'une surprenante justesse... On songe à Fromentin, dont l'œuvre de peintre est toute entière dans ses livres: cavaliers arabes aux manteaux éclatants, caracolant sous le soleil; — cortèges de dromadaires blancs portant les attaches des femmes, aux teintes bariolées; — passage pittoresque de gués par les troupeaux; — visions de désert sous ces ciels neutres qui l'ont surpris; — scènes toutes simples de la vie du désert; — lumières et ombres:

« Cette ombre des pays de lumière, tu la connais. Elle est inexprimable. C'est quelque chose d'obscur et de transparent, de limpide et de décoloré. On dirait une eau profonde. Elle paraît noire et quand l'œil y plonge, on est tout surpris d'y voir clair. Supprimez le

« soleil et cette ombre elle-même deviendra du jour.  
« Les figures y flottent dans je ne sais quelle blonde  
« atmosphère qui fait évanouir les contours... »

Ces mêmes dons qui ne seront jamais surpassés, font le charme incomparable de notre prestigieux Loti.

Ceux qui reprochent à Loti d'exprimer avant tout son moi dans un cadre de fantaisie, de pure interprétation, sans objectivité n'ont probablement jamais voyagé :

J'en appelle aux exotiques qui ont vu l'Inde (je pourrais tout aussi bien choisir le Japon ou le proche Orient) et je leur demande de comparer les pages de Loti, celles de Chevrillon, celles de Besnard, qui rapporta de son voyage à Bénarès, outre une splendide collection de tableaux qui émut Paris, un livre curieux : « L'Homme en rose ». Chevrillon, observateur consciencieux, s'intéresse à tout et note avec le même art minutieux les aspects des rues de Calcutta et la splendeur des tombeaux d'Akbar.

Besnard est un peintre admirable, amoureux des couleurs, dont les descriptions s'imposent comme des tableaux.

Loti rejette dédaigneusement tout ce qui n'est pas indigène, voit l'Inde sans les Anglais, et promène au milieu de la lumière et des formes qui l'enchantent, sa préoccupation obsédante de la vieillesse, de la mort et de l'au-delà.

Tous les trois ont ressenti des émotions profondes qu'ils ont traduit de façon différente :

Mais, c'est dans Loti que nous avons trouvé l'évocation la plus puissante des splendeurs dont nous gardions la nostalgie.

On ne peut parler de Loti, sans songer à Lafcadio Hearn, le poète du Japon. Il naquit dans l'île Ioniennne de Leucadia d'un père anglais et d'une grecque de Cerigo. Sa jeunesse fut très agitée :

Chassé du collège de Dublin, il roule dans les bas-fonds de Londres, part en Amérique qu'il parcourt pendant vingt ans, en bohème romantique. Il rêve d'une vie rare qu'il croira trouver au Japon.

A Yokohama il épouse une fille pauvre, noble descendante d'un samourai. Peut-être vécut-il avec elle la part amoureuse de son rêve !

Il n'en réalisa certainement pas l'autre part. Pourvu d'un poste officiel dans l'Enseignement, il resta prisonnier de ses songes et ne voulut jamais voir le Japon qu'à travers son passé prodigieux. Après des années d'efforts à l'accorder à sa vision fantastique, il connut la haine d'un peuple qui ne voulait pas être seulement

l'occasion d'évocations romantiques d'une époque féodale oubliée. Il mourut désillusionné en le déclarant incompréhensible. Pourtant aucune œuvre mieux que la sienne ne fait connaître le Japon :

C'est que malgré son étonnante évolution, l'orgueilleuse nation garde son « cœur » d'autrefois. C'est que Lafcadio sait aussi évoquer avec un art charmant, peut-être un peu minutieux, les paysages et les aspects familiers de la vie japonaise.

Il faudrait citer bien d'autres noms de peintres de l'exotisme. Leur seule et sèche énumération remplirait tout le temps d'une longue conférence.

Parmi eux, je vois, étrange et lumineuse, Isabelle Eberhart. Russe de naissance et musulmane, dès vingt ans, elle abandonne les études médicales qu'elle avait commencées; avide d'incomu et de vie errante, elle se donne tout entière au bled qu'elle parcourt au hasard, à cheval, en cavalier arabe. Grande et bien découpée, d'allures franches, elle est acceptée partout, dans les tribus nomades mêmes, comme une camarade. Son existence fut une épopée. On sait sa fin tragique à vingt-sept ans, dans la catastrophe d'Ain-Sefra.

Elle connut à fond les gens du bled : Le marabout décrépît où le contour, à la flamme vacillante d'un mince cierge de cire jaune, évoque le passé merveilleux devant les nomades aux yeux durs, tandis que dans un coin, un serviteur broie le kif et le tabac; — la vie au pas lent des caravanes; — les amours; — les danses; — la guerre; — la mort, inspirent tour à tour sa fantaisie émue.

Quel délicieux tableau que cette vision de femmes.

« Sous la voûte basse de la porte qui donne sur la  
« cour intérieure, deux jeunes femmes s'arrêtèrent. L'une  
« était une négresse soudanaise, au visage rond, aux  
« larges yeux roux d'une douceur animale. De lourdes  
« chaînettes d'argent passées dans les lobes de ses oreil-  
« les retombaient sur ses épaules. Une melahfa jaune ci-  
« tron s'enroulait en plis mous autour de son grand corps  
« maigre. Assise, les coudes aux genoux, elle parlait,  
« avec des gestes expressifs, de ses mains aux paumes  
« tournées, et des cliquetis de bracelets. — L'autre, une  
« mulâtresse restait debout, attirante et d'une étrange  
« beauté avec son sombre et fin profil aquilin; ses grands  
« yeux tristes, ses lèvres voluptueuses et arquées, dé-  
« couvrant des dents aiguës. Une melahfa de laine rouge,  
« d'une teinte de sang pâli drapait souplement ses for-  
« mes pures. Elle se tenait très droite avec sa grande  
« amphore en terre cuite posée sur sa hanche arrondie,

« La mulâtresse écoutait sa compagne, gravement sans sourire... »

« Une brise légère agita leurs voiles qui répandirent une odeur pénétrante de cannelle poivrée et de chair noire en moiteur. Contre le fond gris rosé de la muraille, les deux femmes restèrent longtemps à regarder à la lueur violette du soir qui s'assombrissait peu à peu sous l'arche de la porte. »

Que dire des frères Tharaud dont les œuvres d'inspiration et de forme si pures défient toute critique.

Et, c'est un prodige que deux êtres aient pu réaliser l'intime fusion de leur intelligence, de leur cœur, de leur sensibilité et produire une œuvre si parfaitement homogène et harmonieuse.

J'ai trop la nostalgie de la Chine pour ne pas rappeler ici un dernier descriptif. Paul Claudel.

Pour nous tous qui connaissons l'Extrême-Orient, aucun poème ne peut être comparé à ceux de la « Connaissance de l'Est » dont la langue même, aux mots précieux, le tissu d'idées subtiles parfois obscures, traduisent si parfaitement la vie de ce peuple antique et raffiné.

Nul mieux que Claudel n'a su rendre l'impression poignante de l'Occidental immergé dans l'immense foule chinoise indifférente ou hostile.

Nul autre livre ne s'accorde mieux avec le décor d'art chinois splendide et étrange: Comme s'il était tout imprégné des émanations pénétrantes des êtres et des choses au milieu desquelles il fut conçu.

Que ne puis-je citer l'œuvre des nombreux poètes coloniaux, du capitaine Droin dont nous avons tous lu la « Jonque victorieuse », de Jean Riquebourg, un soldat lui aussi, de Maurice Olivaint, de Jean-Lahor, de beaucoup d'autres. « La poésie est une fleur d'Orient qui ne vit pas dans nos serres chaudes, » écrit Pierre Louys; la Grèce elle-même l'a reçue d'Ionie. — Mais elle meurt avec chaque poète qui la rapporte d'Asie. — Il faut toujours aller la chercher à la source du soleil. »

\*  
\*\*

Nous avons donc un fonds d'œuvres descriptives d'une richesse incomparable; cette forme littéraire s'adapte tellement à notre mentalité de latins amoureux de formes et de couleurs!

Nous serons plus embarrassés dans notre recherche des bons romans exotiques.

Le maître du genre paraît bien être Kipling qui vécut tout enfant avec des ayahs Hindous, des Chaprassis du

Bengale. Il vit par leurs yeux, toutes les choses de l'Inde. Ainsi lui vint, presque sans efforts l'exceptionnelle initiation aux mystères des âmes étrangères.

Notons que les autres écrivains exotiques de langue anglaise de quelque valeur, sont Américains: Bret Hart, Garland, Jack London; ou Slaves: Conrad Lafcadio Hearn est aussi bien grec qu'anglais.

Notre littérature n'est pas non plus très riche en œuvres exotiques fortes et vraies. On ne peut ranger parmi celles-ci d'innombrables petits romans dont Pierre Mille établit ainsi la justification: « Nous sommes des romanciers ou des nouvellistes. Pour vivre ou maintenir notre réputation il nous faut, deux ou trois fois par année écrire un roman. Ecrire un roman, quelle effroyable tâche! Tout a été dit, tout a été analysé. Heureusement, les pays lointains, les décors exotiques, les muselmanes voilées, les petites mousmées engrillagées, les congayes mystérieuses nous offrent la ressource de psychologies nouvelles, compliquées, impénétrables.

Faux exotisme aussi que celui des romantiques; celui de Bernardin de Saint-Pierre et de tous ceux qui subirent leur influence et ne créèrent que des personnages conventionnels, occasion de digressions humanitaires grandiloquentes.

D'autres écrivains sont moins préoccupés de rechercher la vérité psychologique des personnages qu'ils créent que de les placer dans un cadre, et d'en faire le prétexte à des descriptions et à des évocations.

Ces œuvres ne valent que par leurs parties descriptives: « Madame Chrysanthème », ou « Rarahu », « Frisson de Bambou » ou « Gouttelette de Musc », sont de pures fictions, des personnages imaginaires, que Loti ou Myriam Harry pouvaient transplanter à volonté, sans rien changer à leur âme, dans n'importe quelle partie du monde.

Faux exotisme, ces romans d'aventures qui passionnèrent notre jeunesse, les Fenimore Cooper, les Mayne Reid, les Gustave Aymard, les Jules Verne; en exceptant toutefois l'œuvre magnifique du polonais Conrad qui parcourut le monde comme officier de la marine marchande anglaise. Il connut tous les acteurs de ses romans tragiques et de ses admirables nouvelles: officiers et maîtres d'équipage, colons, chefs de comptoirs, aventuriers. Peut-être flotte-t-il autour d'eux, non sans charme, ce souffle de mystère, de mélancolie slaves, qui passe dans les mélodies de la musique russe.

Le roman psychologique colonial, placé dans un cadre évocateur, doit mettre en scène de vrais coloniaux, de vrais indigènes. Dans les deux cas, la tâche est difficile. Le milieu des résidents coloniaux est très complexe et il faut les voir tels qu'ils sont, loin des flétrissures, comme des apologies fades et conventionnelles.

Leur forme d'esprit qui les a entraînés à vivre une vie forte, souvent dangereuse, l'influence du milieu indigène auquel ils sont mêlés, l'action même du climat, tous ces éléments contribuent à créer des individualités très spéciales, qu'un touriste est incapable de deviner.

Peu d'écrivains français ont tenté avec succès cette analyse. Nous n'avons guère à opposer à Kipling et à Conrad que l'admirable Barnavaux de Pierre Mille, l'Epopée passionnante des Ingénieurs du kilomètre 83, de l'officier d'artillerie coloniale Daguerche; quelques livres de Louis Bertrand et de Robert Randau et certaine œuvre d'ailleurs discutable de Claude Farrère.

La tâche du romancier exotique est plus ardue encore, lorsqu'il choisit les indigènes. Pour entrer en communication familière et complète avec eux, il doit d'abord parler leur langue. C'est là un très grand obstacle. Puis, gagner leur confiance: or l'indigène a la défiance, sinon la haine de l'Européen, son maître.

Et puis l'Européen approche surtout la classe des domestiques, des boys; c'est-à-dire des individus d'extraction tout à fait inférieure, ornés de vices et de défauts particuliers.

S'il veut introduire l'amour dans le roman, quelles femmes étudiera-t-il, sinon les « Petites Epouses » ! Les autres sont presque inaccessibles. Avec toutes d'ailleurs, la fusion par l'Amour est à peu près impossible. Leur beauté est hors de cause, et telle congai annamite portant sur la tête sa corbeille de fruits, le buste redressé, les seins saillants, sous l'étroite tunique de soie noire, la démarche souple: telle danseuse hindoue, ont les lignes, les attitudes sculpturales des beautés antiques. Mais l'âme de la femme indigène est fermée à l'Européen par incompatibilité de race, de goût et de sens.

« A sa voix calme (1), aux inflexions si doucement enveloppantes, s'oppose son cœur gonflé de haine pour l'étranger, ou tout au moins indifférent. Elle est un peu comme les grands fauves, qui hantent la brousse, sournoise et cruelle. »

---

(1) Charles Patris.

Les différences de religion jouent enfin leur rôle. Lourde est la tâche du romancier exotique.

Seules pourront l'aborder, quelques âmes rares et vigoureuses, inaccessibles aux faiblesses nostalgiques, qui, prêtes au sacrifice de leurs traditions et assez grandes pour ne jamais déchoir, se donneront aux races lointaines.

Ceux-là, suivant l'admirable expression du brahmane Chatterfi devront « verser » leur âme, dans leurs oreilles et dans leurs yeux émus.

Une école nouvelle marche résolument dans cette voie. Ecole réaliste, mais d'un réalisme de bon aloi, averti des difficultés de son art, et exempt de dépravation.

Boissière en est sans doute le précurseur.

Sergent d'infanterie coloniale, puis officier de milice, il a vécu la vie indigène. Après les rudes étapes de la journée, le soir, rentré sous la tente, il notait tout ce qu'il avait observé. Son œuvre tient en quelques nouvelles réunies dans les « Fumeurs d'opium » et les « Propos d'un Intoxiqué ». Elle se déroule dans le cadre de la nature tropicale, somptueuse, mais aussi, menaçante et pernicieuse, qui mobilise contre l'Occident ses redoutables légions, l'anémie, la fièvre, la nostalgie, la folie.

« L'âme annamite, dit Alfred Droin, est là, toute entière, soit dans le décor de la brousse, des rizières, des plages ou de la forêt, soit parmi les étoffes alourdies de pépites, les chimères de cuivre rouge, portant un soleil dans la gueule, les panneaux laqués et les caractères chinois qui proposent à la méditation les préceptes des sages. »

Que n'ai-je le temps d'analyser la tragique épopée de l'Annam sanglant, de De Pouvoirville, écrite vraiment par un lettré annamite : Soleil de feu, champ ondulant d'étendards et de piques, appels joyeux des gongs, cris de guerre, moisson sanglante par l'infamale mitraille occidentale. Les délicieuses idylles laotiennes de Jean Ajalbert où des amoureux villageois échangent des couplets comme des personnages de Virgile et de Théocrite, au milieu de la formidable élancée de la forêt tropicale. Les récits de la vie familiale du vieil Annam, toute imprégnée de traditions ancestrales, de Jean Marquet et du lieutenant Détanger; puis Bonnetain, Roland Meyer, notre ami Jean Desrieux, un Toulonnais : et d'autres encore.

Qu'il me soit permis pour terminer, par pieux souvenir d'un excellent camarade d'école, de dire mon admiration pour l'œuvre de Victor Ségalen, ou Max Anely, dont une mort tragique a arrêté la carrière littéraire. L'opinion des jeunes lui accordait déjà une place d'animateur et de chef d'école.

Les « Immémoriaux » sont un très beau livre dans lequel il a saisi et immortalisé l'âme millénaire d'une race qui meurt. La forme, à cause de nombreux termes maoris, intraduisibles en français, exige pour être clairement appréciée une attention qui fatigue un peu: mais, quel charme quand on a franchi les difficultés du début.

Aucun écrivain n'a posé avec plus d'émotion le problème indigène. C'est que Ségalen s'est penché avec toute la tendresse de son cœur et une merveilleuse intuition psychologique, sur des êtres faibles, que broie une action civilisatrice mal comprise. Cette agonie de l'âme d'un peuple est un drame poignant et une leçon.

Voilà les œuvres pensées qui émergent de la nombreuse floraison exotique. — Œuvres d'une jeune école de probité et de bonté qui, par sa compréhension pitoyable des races dominées, sait les élever en gagnant leur confiance et leur cœur.

Pour ceux-là, comme pour tous les autres coloniaux français: artistes, missionnaires, soldats, administrateurs, l'exotisme n'est pas seulement la recherche d'images rares et de sensations neuves, mais une vraie tâche souvent ardue, une mission, un dévouement, un sacrifice, un sincère amour de l'humanité.

A ces exotiques, la France doit un de ses plus beaux titres de gloire, celui d'être de toutes les nations le plus près du cœur de l'indigène.

Dr OUDARD.





Réponse à Monsieur le Docteur OUDARD

---

## Du récipiendaire, de l'Académie du Var... *et de quibusdam aliis*

---

(Discours de Monsieur le Docteur REGNAULT)

Mon cher Collègue,

J'ai accepté avec plaisir, quand elle m'a été confiée par l'Académie du Var, la mission d'établir un rapport sur votre candidature.

Vous n'étiez pas un inconnu pour moi; depuis de nombreuses années je vous ai suivi, ou plus exactement vous m'avez suivi. Vous êtes passé à la Faculté de Caen et à l'Ecole de médecine de Brest, quelques années après moi; vous entriez à l'Ecole de Bordeaux quand j'en sortais; en 1900, vous partiez pour l'Extrême-Orient quand j'en revenais; vous m'avez succédé comme prosecteur, puis comme chef de clinique chirurgicale; enfin, quand je suis débarqué d'un bateau-hôpital, alors que vous-même embarquiez sur un autre bateau-hôpital, c'est moi qui vous ai succédé dans le service chirurgical de l'hôpital Ste-Anne.

Mais ceci ne permet qu'une esquisse de votre carrière; il me faut pénétrer plus avant dans le sujet; je ne chercherai pas à dévoiler votre passé, votre présent et votre avenir, ne voulant pas jouer ici le rôle de pythonisse. Dans le temps, comme dans l'espace d'ailleurs, tout est relatif; il m'est donc bien permis (c'est de circonstance), de coordonner les événements par rapport à votre entrée dans notre société et de les considérer avant, pendant et depuis votre élection.

Né à Rouen, vous aviez sous les yeux, dès l'enfance, les merveilles d'art, qui font de cette ville le musée gothique de la France; vous aviez aussi le souvenir et l'exemple d'illustres compatriotes parmi lesquels on compte des savants comme Laplace et Leverrier et de merveilleux écrivains comme Alain Chartier, Gringore, Malherbe, Corneille, Flaubert, Maupassant et tant d'autres, qui ont forgé

et perfectionné notre langue et sont restés les maîtres de la littérature française.

Mais une autre influence s'est manifestée: Rouen est toujours l'antique Rouheim, c'est-à-dire la cité du fameux Viking Rolf ou Rollon que Wace a chanté dans le Roman de Rou, un des plus anciens joyaux de notre langue; les traditions y sont conservées et votre enfance a été bercée de récits de voyages et d'aventures qui ont réveillé en vous cet amour de l'exotisme et du déplacement en sommeil chez tout bon Normand. C'est cet amour des voyages qui a entraîné vos ancêtres dans les aventures que nous relatent les *Sagas*, dans l'exploration du Groenland et dans la découverte de l'Amérique bien avant Christophe Colomb: d'intéressantes recherches faites en Islande et en Amérique ont permis en effet de préciser l'emplacement du *Vinland* et même de retrouver des tombeaux cités dans la Saga d'Erick.

C'est encore cet amour des voyages qui a fait émigrer vos ancêtres d'Alsrund vers la Neustrie, devenue depuis lors Normandie, vers l'Angleterre qu'ils dominent toujours, vers la Méditerranée où ils ont créé le royaume de Sicile, vers la Russie où ils ont fondé l'empire tsariste, qu'ils ont gouverné jusqu'à la disparition tragique du dernier Romanoff; je n'insiste pas plus longuement sur ces superbes épopées que votre concitoyen de Rouen, Paul Toutain, en littérature Jean Revel, vient de magnifier dans son *Histoire des Normands*.

Il semblait difficile de concilier avec le goût des voyages, les aspirations scientifiques, artistiques et littéraires que toutes ces influences développaient en vous. Mais vous avez trouvé une solution élégante: vous vous êtes fait médecin de la Marine. Dans cette carrière vous avez eu l'avantage de faire des voyages en Orient et en Extrême-Orient et vous avez eu un brillant avancement, justifié par vos travaux scientifiques.

Vous avez d'ailleurs rempli, le plus souvent après concours, les fonctions intéressantes de Prosecteur d'Anatomie à Toulon, de chef de clinique chirurgicale à Cherbourg et à Toulon, de chirurgien du navire-hôpital Tchad, de médecin-chef et de chirurgien de l'hôpital de Sidi Abd-Allah, enfin de Professeur de clinique chirurgicale et de chirurgie d'armée à l'Ecole d'application du service de santé de la Marine.

Vous avez été d'autre part, promu officier de la Légion d'honneur et officier de l'Instruction publique.

Dans les divers postes que vous avez occupés, vous avez recueilli des observations ou fait des études chirurgicales que vous avez publiées dans cinquante articles ou dans des communications à des sociétés scientifiques dont vous êtes membre, en particulier à la Société nationale de chirurgie et à la Société médicale des hôpitaux de Paris.

Voilà sous quel jour j'avais à présenter votre candidature à l'Académie du Var. Mon rôle était facile, mais j'avais compté sans votre modestie et vos scrupules : vous trouviez vos titres insuffisants, vous souleviez des objections contre votre propre candidature.

Si vous et moi n'avions délaissé depuis longtemps la pathologie mentale ou psychiatrie, j'aurais pu croire que vous aviez été légèrement, très légèrement influencé par l'état des malades que vous avez si bien étudié dans votre thèse de doctorat sur *Le Délire d'auto-accusation*.

Ce n'est pas impunément, en effet, qu'on reste pendant de longues années en rapports quotidiens avec de tels malades. Edgar Poë et plus tard André de Lorde ont pu nous montrer un asile d'aliénés, dans lequel les rôles étaient momentanément renversés... sans que ce fût d'abord trop apparent pour les visiteurs.

Mais je m'arrête vite sur cette pente dangereuse, j'en ai déjà trop dit ; anciens élèves d'un psychiâtre nous savons que les spécialistes de maladies mentales considèrent comme fous ceux qui s'attaquent aux aliénistes. Nous pourrions, il est vrai, nous en consoler en méditant cette pensée de Pascal, encore un fou, quoi qu'on en ait dit, mais un fou de génie :

*« Les hommes sont généralement fous et c'est encore être fou par un autre tour de folie que de ne pas vouloir être fou ».*

Vous ne vous trouviez pas digne d'entrer à l'Académie du Var, vous étiez un scientifique et non un littéraire, vous n'étiez pas originaire de la région varoise.

Je ne connaissais pas encore vos qualités de critique littéraire, que vous nous avez révélées aujourd'hui, mais restant sur le même terrain que vous, il m'était facile de répondre en citant des précédents et en vous faisant mieux connaître notre société.

Parmi les professeurs qui vous ont précédé dans la chai-

re de clinique chirurgicale, quelques-uns ont été des nôtres, je me contenterai de citer Leclerc et Jacques Auban; je ne parle pas de notre Maître, Jules Fontan, qui, à ses titres scientifiques, joint ceux d'historien et de critique d'art.

Le nom de Leclerc est le premier qui figure dans nos archives; ce médecin faisait partie de notre Académie, à sa fondation, en 1800, six ans avant de succéder à Manne dans la chaire que vous occupez.

Des professeurs de l'Ecole de médecine navale, Hernandez en 1811, et, depuis lors, Pellicot, Ollivier, Ségard ont été présidents.

L'Académie du Var ne compte pas que des Varois; avec cette courtoisie provençale bien connue et fort appréciée des «étrangers du dehors», elle ouvre ses portes aux travailleurs intellectuels, quels que soient leur province ou département d'origine.

Parmi vos compatriotes, je pourrais citer Dumont d'Urville, qui fut reçu en 1816, un professeur de l'Ecole de médecine navale, Levicaire, qui était Granvillais, MM. Rivière et Gondoin, qui occupèrent la présidence; j'en pourrais encore citer d'autres, si je voulais ajouter aux œuvres d'Augustin Thierry et de Jean Revel un chapitre intitulé: *«La Conquête de l'Académie du Var par les Normands.»*

Je devais aussi vous éclairer sur la valeur de cette Académie, qui est non pas seulement une société littéraire, mais un Institut représentant pour la région toutes les Académies littéraires, scientifiques ou artistiques possibles ou imaginables. Rien de ce qui peut intéresser l'homme ne lui est étranger; on y discute de tout ce qu'on peut savoir et... de quelques autres choses. Le champ de l'inconnu se rétrécit chaque jour, mais au bout il y a celui de l'inconnaissable (1); cela n'empêche pas quelques-uns d'entre nous d'échafauder, pour leur plaisir et l'agrément de leurs collègues, de belles théories métaphysiques.

Notre Académie paraît plus petite qu'elle n'est. Il vous est peut-être arrivé, comme à moi, la première fois où

---

(1) Dr Jules Regnault: *Introduction à l'étude des sciences*: (le «moi» et le «non moi», tout est relatif). — Note lue à l'Académie du Var le 7 juillet 1920. — Bull. Acad. du Var 1921. — *La Revue Mondiale*, 1er mai 1922.

vous êtes allé à Marseille, de descendre la rue de Noailles jusqu'à la mer, en cherchant la Cannebière; vous vous êtes informé: «Té, mon bon! vous êtes dessus!» Et si vous vous êtes étonné que cette fameuse Cannebière ne soit pas plus longue, on a pu vous répondre: «Vous n'en voyez pas le bout, elle va jusqu'aux Indes!»

L'Académie du Var va plus loin que la Cannebière: elle rayonne sur le monde entier, parce que beaucoup de ses membres, voyageurs, marins, militaires ou fonctionnaires coloniaux ont résidé en divers points du globe et apportent ici les résultats de leurs intéressantes observations.

Ces raisons ont diminué vos scrupules; votre candidature a été présentée et vous avez été élu à l'unanimité des voix. C'est un résultat que pourraient envier la plupart des membres des Académies de Paris!

En ce temps là notre Académie n'était pas encore divisée en trois sections: littéraire, scientifique, artistique. Si cette division avait existé vous auriez été placé, d'après mon rapport, dans la section scientifique. Votre discours d'aujourd'hui nous ouvre des horizons nouveaux et nous prouve que vous pourriez prendre tout aussi bien place dans la section littéraire.

Votre étude nous montre comment se classent les auteurs qui traitent de l'exotisme: les uns ne décrivent que leur état d'âme, ils réservent des déceptions à ceux qui visiteront le pays dont ils parlent; les autres donnent des descriptions ou des notes intéressantes d'ethnographie ou de psychologie. Vous avez laissé avec raison de côté une catégorie d'auteurs qui, sans avoir quitté leurs villes natales, font voyager leurs héros dans les pays les plus lointains et nous les montrent se berçant mollement dans des hamacs suspendus aux branches d'un *Pandanus* ou d'un superbe ananas! Est-il utile de rappeler ici que l'ananas n'est guère plus haut qu'un chou de Milan et que les tiges du *Pandanus* sont plus fragiles que celles du chou à canne de Jersey.

Vous insistez avec raison sur la nécessité d'étudier la psychologie des indigènes en dehors du milieu des boys et autres domestiques, mais ceci suppose la connaissance de la langue indigène.

A ce propos nous devons déplorer la récente suppression des avantages accordés jusque-là aux fonctionnaires d'Indo-Chine qui connaissaient la langue annamite.

Voici une petite scène à laquelle j'ai assisté au Tonkin, il y a déjà longtemps : un incendie a détruit un pauvre petit village, des buffles ont été brûlés. Le fonctionnaire français fait venir les indigènes et charge l'interprète de leur annoncer que, pour leur permettre de reprendre leur culture, l'administration leur viendrait en aide en leur donnant cinq piastres par buffle perdu.

L'interprète alors se tourne vers les indigènes et leur dit une phrase annamite.

Au lieu de paraître satisfaits, ceux-ci se prosternent à terre en poussant des lamentations.

— Ils ne sont donc pas contents ? dit le fonctionnaire.

— Non, répond l'interprète.

— Je ne sais ce qui me retient de leur faire donner la cadouille (coups de bâton). Puis se tournant vers moi : « Voyez, docteur, tous ces gnâquais (paysans) ne sont pas intéressants, plus on fait pour eux, moins ils sont satisfaits ».

— Pardon, répondis-je, mais votre interprète n'a peut-être pas très bien saisi votre pensée, savez-vous ce qu'il vient de dire en annamite ?... Il leur a dit : « Puisque vous avez laissé brûler vos cases et vos buffles, vous paierez cinq piastres d'amende par buffle perdu ». Il n'a qu'à leur expliquer qu'au contraire, ils recevront comme secours cinq piastres par buffle.

L'interprète s'exécuta et les indigènes se confondirent en remerciements. Quant à l'interprète, nous croyons qu'il ne nous garda pas beaucoup de reconnaissance pour notre rectification. Cinq piastres par buffle, reçues de l'administration, et cinq piastres par buffle, reçues des sinistrés, cela eût fait peut-être dix piastres par buffle dans sa poche.

La connaissance des langues indigènes ne sert pas qu'à nous documenter en exotisme, elle permet de faire mieux pénétrer l'influence française et de gouverner avec justice, nous devons nous rappeler en la retournant et l'adaptant la phrase du Roman de Rou : *Nos somes home come il sont*.

L'étude que vous nous avez présentée n'est qu'une esquisse d'un travail beaucoup plus important dont nous attendons la publication avec impatience.

J'ai passé en revue quelques-uns de vos mérites ; je n'ai pas la prétention de les avoir mis tous en valeur... c'eût été trop long. Mais « il n'est pas de roses sans épines », dit un de ces vieux proverbes qu'aiment tant les bons Normands ; il

me faut maintenant passer à l'examen de vos défauts... J'exagère quand j'emploie le pluriel, car jusqu'ici, je ne vous en connais qu'un, «*l'égoïsme*», vous l'avez d'ailleurs avoué en public. Vous voulez venir parmi nous pour jouir en dilettante des régals littéraires, artistiques ou scientifiques que vous offriraient vos collègues. (Je salue en passant et vous remercie au nom de l'Académie du Var). Mais vous n'apporteriez rien? Ceci serait en effet du pur égoïsme; nous ne nous laisserons pas prendre aux apparences, cet égoïsme feint n'est pas dû à de la paresse, nous connaissons votre activité; cet égoïsme feint n'est encore qu'une manifestation de votre modestie. Maintenant que nous savons quelle est l'étendue et la variété de vos aptitudes scientifiques et littéraires, nous attendons de vous d'autres travaux, vous avez trop bien commencé pour ne pas continuer.

Dr Jules REGNAULT.





## L'ŒILLET

---

La fleur que vous portez à votre boutonnière,  
La fleur qui vous sourit dans l'éclatant bouquet  
Qui se dresse gaiment dans votre jardinière,  
N'est-ce pas le superbe œillet ?

Lent à s'épanouir, l'œillet, ainsi que l'homme,  
Semble craindre la vie avec son dur destin ;  
Mais vaillant à tout heure, il se comporte en somme,  
Très galamment sur son chemin.

L'œillet, à la couleur blanche comme l'hermine,  
Nous rappelle les jours, où le cœur simple et pur,  
On allait, pétillant, vêtu de mousseline,  
S'égayer sous un ciel d'azur,

Folâtrer en gamin dans la verte campagne,  
S'amuser, tout suant, à rouler des cerceaux,  
Ou chercher, au milieu des bois dans la montagne,  
Des nids et la fraîcheur des eaux.

S'il lui plaît de vêtir ses élégants pétales  
De la vive couleur de la pourpre des rois,  
C'est pour symboliser les amours idéales,  
La vie, un martyr parfois.

Exemple ravissant d'une grandeur sublime  
Que témoigne une fleur envers son Créateur ;  
Mais l'homme, résumé d'un monde qu'il anime,  
A qui réserve-t-il son cœur ?

Quand de rose il se pare, il ne semble pas dire,  
Que la vie est toujours un sentier sans cailloux  
Où l'on peut à plaisir poser le pied et rire  
Allant au dernier rendez-vous !

Il veut encourager notre âme défaillante  
Par un sourire aimable, un conseil généreux,  
L'élever au-dessus du chagrin qui la hante  
Et la transporter jusqu'aux cieux.



Il veut démontrer qu'en passant sur la terre,  
Au milieu des tracas qui dépriment le cœur,  
Il lui faut, malgré tout, boire l'absinthe amère  
Et dompter même la douleur.

Il sait que les instants, les siens comme les nôtres,  
Sont comptés et qu'un jour nous irons nous plonger  
Dans l'éternelle mer, plus vaste que les autres,  
Mais pour ne plus en remonter.

Et quand le front penché, l'air songer et l'œil triste  
Il prend une couleur sombre, signe de deuil,  
C'est pour nous dire encor qu'au temps rien ne résiste.  
La splendeur s'éteint au cercueil.

Tel un faible vieillard las, les forces brisées,  
Tristement il s'allonge, en cet humble sillon,  
Où le temps a flétri ses beautés, tant prisées  
Et meurt dans un dernier frisson.

Sans proférer un mot de regret ou de haine.  
Aimant son Créateur dans les jours pleins d'espoir,  
Le louant par sa mort où le destin l'entraîne,  
Il dicte à l'homme son devoir.

Joseph GALL.





Réception de Monsieur le Chanoine ESCUDIER

# LA CULTURE LATINE

(DISCOURS DU RÉCIPiendaIRE)

Messieurs,

Puisque le premier devoir de celui qui prend place au milieu de vous est de vous adresser l'hommage de sa reconnaissance, souffrez que pour m'acquitter avec plus d'empressement de cette obligation, je ne cherche pas une longue et cérémonieuse formule, mais que je vous dise simplement: Messieurs, je vous remercie.

Sous la banalité de ces trois mots qui ont au moins le mérite bien français d'être clairs, avec le désir empressé de vous marquer ma gratitude, veuillez voir encore, je vous prie, un sentiment d'impuissance à vous en traduire par des paroles la fidèle expression. Car l'honneur que vous me faites, je l'apprécie hautement. Et si jamais peut-être je ne l'eusse de moi-même sollicité, je suis très heureux et très flatté que d'une voix unanime, tous ici, vous avez daigné me le conférer.

Du reste, il ne me coûte pas de reconnaître que cet honneur je le dois plus à votre bienveillance envers ma personne et les idées que je représente qu'à mes modestes travaux et à mes faibles mérites. C'est pourquoi vous comprendrez que je tiens encore à dire un spécial merci à notre cher et distingué président, qui, dans l'excessive indulgence de son amitié pour moi, se basant sur les floraisons d'un printemps qu'un été déjà avancé n'a pas encore suffisamment justifié par ses fruits, s'est aventuré à vous dire en me présentant à vous: «*Dignus est intrare*».

Puisque je me surprends à parler latin (ce qui du reste n'a rien de bien surprenant dans la bouche d'un homme d'Eglise, «*trahit sua quemque voluptas*», aurait dit Virgile), et que, d'autre part, grâce à un ministre de l'Instruction publique qui a l'incontestable mérite d'être, selon la formule de nos alliés d'outre-Manche, «*the right man in the right place*», la question de la culture latine est reve-

nue à l'ordre du jour du Parlement et du pays, permettez-moi de retenir quelques instants votre attention sur *l'excellence et l'utilité de cette culture*.

Pour toutes sortes de raisons ce sujet ne saurait être déplacé ici. Et si d'aucuns pouvaient croire qu'il n'offre rien de bien neuf et de bien captivant, nous répondrions qu'il est assez vaste pour qu'on puisse encore y trouver à glaner et assez important pour que quiconque s'intéresse à l'avenir de la France et de l'humanité, ait le devoir et le droit de s'en préoccuper.

Je ne crois pas qu'on puisse trouver dans le monde un esprit informé qui ne reconnaisse la beauté suréminente de la civilisation latine.

Je ne crois pas surtout qu'on puisse en trouver un, qui ose contester que cette civilisation a exercé et exerce encore l'influence — pour ne pas dire la suprématie — la plus douce et la plus forte, la plus haute et la plus profonde, la plus humaine en même temps que la plus durable et la plus universelle qui se soit exercée sur la terre. Et, en parlant ainsi, j'entends bien ne pas méconnaître la valeur des civilisations qui ont précédé cette civilisation latine, ou qui ont coexisté à côté ou loin d'elle en d'autres lieux du monde. Je m'intéresse trop, certes, à toute ce qui peut relever l'honneur de notre pauvre humanité pour dédaigner les efforts accomplis sous quelque ciel que ce soit par ceux de nos semblables qui ont tenté d'enrayer, le fatal « glissement par lequel de tout son poids originel notre race rétrograde vers ses bas-fonds ». (Taine).

J'ai vu de trop près, ce qu'il peut y avoir de grandiose, d'imposant, de gigantesque dans ces civilisations orientales de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Palestine; ou encore ce qu'il peut y avoir de fin, d'ingénieux, de subtil et d'achevé dans cette merveilleuse civilisation grecque; ou, enfin, ce qu'il peut y avoir de remarquable à quelque point de vue que ce soit dans les civilisations musulmanes, bouddhiques et brahmaniques, pour qu'il me vienne seulement à la pensée de les déprécier, encore moins de les dédaigner et de les nier.

Mais quelque admirables que puissent être ces diverses civilisations, force nous est de reconnaître: qu'elles n'ont jamais atteint le degré de perfection de la civilisation latine; qu'elles n'ont jamais existé qu'au profit et à l'avan-

tage d'une infime minorité de privilégiés, qui les établissaient et les développaient avec et parmi une masse d'hommes barbares délibérément maintenus dans leur barbarie par des moyens barbares; et enfin qu'elles sont restées l'apanage d'une race, d'une contrée, d'une époque, dont elles n'ont pas réussi à sortir pour se propager à travers l'espace ou se prolonger à travers les temps.

Or, tels ne sont pas les reproches, vous le savez, qu'on peut adresser à la civilisation latine.

Héritière de ses devancières, par l'entremise de la Grèce, dans ce qu'elles ont eu de meilleur et de plus parfait, cette civilisation devient bien vite la plus belle, la plus puissante, la plus humaine.

Eprise comme nulle autre du besoin de se répandre, elle cherche toujours à se concilier l'amitié des peuples conquis, en faisant fleurir parmi eux, selon le mot de Bossuet: «la justice, l'agriculture, le commerce, les arts et les sciences» et j'ajoute — après la prédication de l'Evangile — une morale supérieure: toutes choses qui rendent partout et toujours légitime la conquête, puisqu'elles consistent en définitive, suivant la belle parole de Montesquieu: «à placer les nations vaincues sous un meilleur génie».

C'est du jour où elle s'unit au point de se confondre et de s'identifier avec le Christianisme que cette civilisation latine porte à son *summum* ce noble et pressant besoin de se répandre à travers le monde, de «s'universaliser».

Alors, le monde païen étonné voit apparaître ce type par excellence de semeur et de propagateur de vérité et de vertu, inconnu des autres civilisations et qui s'appelle l'apôtre, c'est-à-dire ce type singulier d'homme dénué de tout, sauf de cette idée de bien et de vérité qu'il brûle de répandre et pour laquelle il est prêt à donner ce qui lui reste encore: son sang et sa vie. Car — et j'insiste sur ce point — par civilisation latine je n'entends pas seulement parler de cette influence politique, littéraire, artistique et guerrière que la Rome païenne n'exerça guère au fond que pendant deux siècles sur les nations de son époque, mais bien plutôt et surtout de cette influence politique, littéraire, artistique, guerrière même d'une certaine manière si l'on veut, mais avant tout et par dessus tout morale, spirituelle, exercée depuis vingt siècles par la Rome catholique.

C'est de cette civilisation et c'est de la suprématie de cette civilisation que Taine parlait quand il disait : « Prenez une carte du monde et tracez-y les bornes du Christianisme, vous avez par le fait même tracé les bornes de la civilisation ».

Ou je me trompe fort, ou il me semble que si on avait toujours compris ainsi ces mots de civilisation et de culture latines, il ne serait jamais venu à l'idée de personne, et surtout d'un esprit raffiné tel que Lemaître, d'en contester l'influence souveraine, la suprématie dans le monde en général, à plus forte raison dans la formation du génie et de la langue de notre pays de France en particulier.

Je ne connais personne, sans excepter Bossuet, Montesquieu, Taine et Brunetière, qui mieux que notre grand poète provençal Mistral, ait su mettre en pleine lumière ces qualités et ces vertus souveraines de l'ordre latin, cette suprématie de sa civilisation.

Je ne connais personne qui mieux que lui ait senti l'union, l'identité même, qui depuis des siècles s'est établie entre ces deux choses qui sont le génie chrétien et le génie latin.

Aussi bien, est-ce par l'affirmation de cette identité que ce sublime Inspiré a éprouvé l'obligation de commencer et d'achever l'ode éblouissante de vérité et débordante de lyrisme qu'il a consacrée à la gloire de la race latine.

*Anbouro te, raço latino  
Souto la capo dôu soulèu!  
Lou rasin brun boui dins la tino,  
Lou vin de Dieù gisclara lèu.  
Eme toun pèu que se desnouso  
A l'auro santo dôu Tabor,  
Tu siès la raço lumenouso  
Que vieù de joïo e d'estrambord;  
Tu siès la raço apoustoulico  
Que sono li campano a brand;  
Tu siès la troumpo que publico  
...E siès la man que trais lou gran.  
Raço latino! en remembraço  
De toun destin sempre courous,  
Aubouro te vers l'esperanço  
Afraïro te souto la crous!»*

Ainsi comprise, cette civilisation régna pendant longtemps en souveraine maîtresse sur notre Europe.

Au lieu de se laisser submerger par l'invasion des Barbares, ou de rester engourdies et languissantes, comme les populations de l'empire germanique, après l'effondrement de l'Empire romain, les populations latines et en particulier le peuple franc s'éveillèrent à une vie nouvelle. Alors, sous le souffle de cette civilisation christianisée, de nouveaux foyers de culture sont fondés : écoles épiscopales à l'ombre de chaque cathédrale, monastères religieux à travers les campagnes, universités dans les grandes villes. De nouvelles constitutions religieuses, sociales et politiques voient le jour : ordres religieux de St-Dominique et de St-François d'Assise, ordre de chevalerie et féodalité, trêve de Dieu, confréries et corporations. De nouvelles formes d'art : style roman et gothique, sont créées. De nouveaux genres littéraires : chansons de gestes, romans de chevalerie, épopées, mystères, fabliaux, chants de nos troubadours et de nos trouvères sont mis à la mode. Une philosophie même, formant la synthèse harmonieuse claire et solide de tout ce que la sagesse païenne avait pu atteindre et la raison éclairée par la foi découvrir, la philosophie scolastique prend naissance, en attendant d'être portée par le prodigieux cerveau de Saint-Thomas d'Aquin, à une telle perfection qu'elle mérite d'être qualifiée du titre de « *philosophia perennis* ».

Grâce à cette civilisation douce, forte, solide, autant que bienfaisante, chevaleresque et brillante, l'Europe ne forme bientôt plus qu'une grande famille où les frères sont souvent divisés et en guerre, je le reconnais, mais où cependant subsistent entre les peuples ces deux grands communautés de langue. Car la langue latine est alors le grand et unique véhicule de toutes les sciences ; quiconque en a les moyens d'entente : la communauté de la religion et la que la parole peut faire le tour du monde, comprendre tous ses semblables et être compris par tous. Beau temps s'il en fut, où Anselme de Cantorbéry le Piémontais ; Bernard le Bourguignon ; Albert le Grand, le Souabe, Thomas d'Aquin le Napolitain ; Don Scot l'Anglais pouvaient parler de toutes les chaires, se faire entendre et se faire lire sous tous les cieux de l'Univers éclairé.

La prétendue Réforme protestante porta le premier coup à cette magnifique unité : premier embryon de cette Société des Nations, vers lequel l'humanité civilisée

aspire. Suivant servilement leurs chefs temporels : clercs ou laïques, les peuples germaniques d'abord, les peuples anglo-saxons ensuite, rompirent avec Rome. Pour mieux marquer cette rupture, ils commencèrent par substituer dans les offices liturgiques leur langue vulgaire à la langue latine. Ces langues vulgaires devinrent bientôt langues nationales, car de la même époque presque date la formation des nationalités. Ainsi le schisme religieux en réduisant le rôle et l'action de la culture latine, et par contre-coup, l'influence de sa civilisation, brisait cette première société des nations : la chrétienté, élevait des barrières plus hautes entre les divers peuples, rendait plus difficile et plus lointaine l'avènement de la fraternité universelle : but et idéal de l'humanité civilisée.

Il ne faudrait cependant rien exagérer. Le coup porté à la civilisation et à la culture latine par cette scission religieuse et civile des états, ne fut pas tellement profond et étendu qu'on puisse dire que cette civilisation et cette culture aient perdu, depuis, leur prééminence.

En effet, soit que ces peuples nordiques n'aient pas marché alors en tête du progrès moral et intellectuel, soit qu'ils aient été contraints de continuer à se servir de ce latin, qui demeura pendant longtemps encore la langue officielle des diverses disciplines enseignées dans les Universités, la culture latine même chez eux ne fut pas totalement abandonnée. Pas plus, du reste, en Allemagne qu'en Angleterre et en Suisse, la Réforme ne favorisait alors les lettres et encore moins les arts. Tout au contraire. Et il est à remarquer que dans ces pays, qui ont rompu avec Rome, au point de vue religieux, ce qui pendant longtemps encore restera de plus beau et de plus achevé, en fait d'œuvres d'art, comme de plus utile et de plus bienfaisant, en fait d'œuvres populaires et sociales, sera justement ce qui a été inspiré et fondé par cette civilisation latine.

Mais, autres considérations et faits qui, me semble-t-il, n'ont pas été assez mis en relief : Tandis que l'adoption de la langue vulgaire par les littérateurs et les savants devenait nuisible à la civilisation latine dans les pays germaniques et anglo-saxons — nés depuis peu, ne l'oublions pas, à cette civilisation, qu'ils ne connaissaient que par la langue et les lois de cette Eglise catholique, dont ils venaient de se séparer — cette même substitution lui de-

venait utile dans ces pays catholiques du midi de l'Europe où cette langue vulgaire : italien, provençal, catalan, espagnol, portugais, avait avec le latin plus d'affinité que notre français.

Si l'on tient compte encore que dans ces pays latins et catholiques des chefs-d'œuvre littéraires existaient déjà, où allaient bientôt voir le jour dans ces langues nationales, juste au moment où par suite de l'invention de l'imprimerie, la découverte de nouveaux mondes, ces langues néo-latines, grâce aux explorateurs, aux missionnaires, aux commerçants, allaient se répandre avec une prodigieuse facilité ; si on ajoute que la Renaissance, qui fleurit d'abord et prospéra mieux qu'ailleurs au sein de ces nationalités, contribua puissamment à augmenter la connaissance et le goût des chefs-d'œuvre de l'antiquité latine, on peut se demander, si à tout prendre, en s'intensifiant ainsi dans ses pays d'origine et en se répandant plus ou moins vite et plus ou moins profondément dans les pays lointains, cette civilisation n'a pas compensé les dommages subis par elle dans les pays germaniques et anglo-saxons. Sans doute, à partir de cette époque, le latin cesse de plus en plus d'être employé, même en tant que langue internationale. Mais son étude s'impose toujours à quiconque veut embrasser une profession libérale ; les thèses de doctorat et de licence doivent être rédigées en cette langue. Nombre d'écrivains comme Descartes, Bossuet, Gassendi, Leibnitz et bien d'autres, sans compter nos philosophes et théologiens catholiques, s'en servent pour atteindre l'élite intellectuelle de toutes les nations.

D'autre part, l'éclat de notre incomparable XVII<sup>e</sup> siècle ; l'adoption du français comme langue diplomatique ; les expéditions et les guerres qui, depuis la conquête des Indes et du Canada jusqu'à celle du Maroc et de la Syrie, ont promené et fait aimer notre drapeau national sous tous les climats et sous toutes les latitudes ; les durs et persévérants travaux d'apostolat de ces intrépides pionniers que sont nos missionnaires — tout cela pour ne parler que du rôle de notre chère France — n'a pas peu contribué au rayonnement et au maintien de la prééminence de la civilisation latine dans l'Europe moderne et dans les autres continents.

De ce rayonnement de la civilisation latine et du rôle de la France dans ce rayonnement, nous avons pu contem-



pler une éclatante démonstration, l'année dernière, dans les nombreux pavillons de l'Exposition Coloniale de Marseille.

Cependant, Messieurs, il serait vain et même dangereux de le dissimuler. Cette civilisation latine qui fait notre orgueil, cette culture latine qui fait notre puissance, n'ont pas, en ce dernier demi-siècle, été toujours estimées à leur valeur.

Depuis 1870, et surtout depuis une vingtaine d'années ce n'était pas seulement sur les champs de bataille que l'Allemagne semblait avoir triomphé de nous. Dans le domaine des idées littéraires, historiques, philosophiques comme dans celui de l'art, du commerce et de l'industrie, les méthodes et les produits germaniques nous envahissaient de jour en jour et de plus en plus. Par contre, pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici, la culture latine était dépréciée et délaissée; la part qu'on voulait bien lui réserver encore dans la formation des esprits destinés à constituer l'élite de la nation était manifestement insuffisante, surtout depuis l'application des programmes d'études de l'année 1902. Déjà avant la guerre tous ceux qui se préoccupent de l'avenir de notre langue et de notre pays avaient senti le besoin de réagir contre cette décadence.

D.s 1911, des enquêtes retentissantes avaient été menées à travers le pays. Des controverses s'étaient engagées, des ligues même s'étaient fondées. Ministres, parlementaires, académiciens, universitaires, gens de lettres, savants, publicistes... compétents et incompetents, disaient leur mot et prenaient parti. Après la guerre, cette question est revenue à l'ordre du jour. Je n'ai pas besoin de vous dire comment notre ministre de l'Instruction publique l'a tranchée.

De quelque manière qu'on juge la réforme qui vient d'être mise en vigueur dans nos lycées et collèges à cette rentrée d'octobre, on doit reconnaître que l'intention du Ministre a été de renforcer l'étude de la langue et par là de développer la connaissance et le goût de la civilisation latine. En agissant ainsi le grand maître de notre Université, soutient une grande, une importante cause. Cette

cause n'est pas seulement celle de la langue et de la nationalité française, mais encore et j'allais dire surtout, celle de l'humanité. A ce titre, M. Léon Bérard mérite l'appui et même l'admiration de tous ceux qui, comme vous, Messieurs, ont le souci de voir monter le prestige de notre pays, tant, dans cette circonstance, le Ministre fait preuve d'intelligent patriotisme, de suprême bon sens, de ce bon sens, dont on a dit qu'il «constitue l'essence du génie».

Un ex-grand Ministre de l'Université, Victor Cousin, a pu écrire que «sans la connaissance de la langue et de la littérature latine, tout homme est comme un étranger dans la famille humaine». A plus forte raison aurait-il pu dire qu'il serait un étranger dans la famille française.

Ce point de vue a été développé avec une grande éloquence par un Toulonnais de naissance, M. Brunetière, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, du 15 décembre 1885: «Il est hors de doute, écrivait cet éminent critique, qu'une nationalité conserve son caractère, propre et sa vie personnelle par la fidélité à ses traditions. C'est autour d'une tradition que se sont groupés et formés les hommes en corps de nation. Ce sont leurs traditions qui empêchent les peuples à chaque moment de leur vie collective de se désagréger pour se disperser en poussière; c'est le prix qu'ils attachent à leurs traditions qui est pour eux le seul gage d'avenir et leur unique promesse de durée... *Tous les maux sont moindres pour un peuple que la perte de ses traditions...* La solidarité des nations à travers les âges est le lien même des sociétés, si peut-être elle n'en est pas la cause, et la civilisation ne diffère de la barbarie par rien tant que par l'étendue, la nature et l'antiquité des traditions qu'elle représente et qu'elle continue».

Or, si cela est vrai — et cela me paraît incontestable — il est également une chose non moins vraie et non moins incontestable: c'est que l'esprit français, avec ses idées et ses préjugés; le caractère français avec ses instincts, ses sentiments et ses passions; la langue française, ce lien par excellence de l'unité nationale qui attache tous les éléments du présent: hommes et choses, et maintient dans le souvenir et dans les mœurs tout notre passé, toutes ces richesses qui constituent le fond de la civilisation française sont issues et dérivent du génie latin, comme la fleur de sa tige.

Comme dit encore Brunetière, «nous sommes latins,

foncièrement, éminemment latins, certainement plus latins que les Espagnols, peut-être — mais ici je laisse la responsabilité de l'assertion à mon auteur — peut-être plus latins que les Italiens». Depuis la victoire des Pourrières par Marius, au pied de notre Sainte-Baume jusqu'à la dernière victoire de Foch sur la Marne, notre histoire est celle d'un long duel soutenu, selon la tactique et la stratégie de Rome, par notre race latinisée contre le grossier et cruel mastodonte germanique. Nos origines sont tellement latines que le latin est pour nous le seul moyen d'y pénétrer et de nous y reconnaître. Notre politique intérieure et extérieure se ressent plus que celle d'aucun autre peuple de la politique du peuple-roi. Nos lois et nos institutions sont latines. Toutes presque prennent leur source dans le droit romain, dans le droit canon et dans les coutumes de ce beau et fertile Moyen-Age qui fut chez nous essentiellement latin. Nos beaux-arts : peinture, sculpture, architecture; y compris même le plus original des styles, celui appelé bien à tort gothique (c'est maintenant démontré) s'inspirent et sont imprégnés des normes de l'esthétique latine.

Notre langue est latine : la plupart de ses radicaux, de ses préfixes et de ses suffixes comme ceux, du reste, des six autres langues romanes, sont latins. En sorte que, un enseignement théorique et pratique des dérivations du latin, comme le demandent les romanisants et les félibres, nous mettrait en communication maintenant encore avec une moitié du monde qui comprend justement les nations de l'Europe et de l'Amérique du Nord avec lesquelles (les missions officielles des hommes d'Etat, des hommes de guerre et d'Eglise organisées pendant et depuis la guerre par notre gouvernement nous l'ont fait voir), il serait urgent et très avantageux de nouer de plus étroites relations de commerce moral, littéraire et matériel. Non seulement les mots de notre langue portent l'empreinte de leur origine latine, mais notre phrase si classiquement latine jusque vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle demeure encore marquée, dans l'alerte et élégante allure qu'elle a prise depuis, du sceau de ce latin liturgique, si fluide déjà qu'on croirait en le lisant être en face de la traduction d'un texte français du XX<sup>e</sup> siècle. Si étroit est ce lien du français et du latin que Bossuet disait : «Ce que j'ai appris de style je le tiens des livres latins et un peu des Grecs»; et que, malgré une contradiction plus retentissante que réelle ulté-

rieurement énoncée en pleine Sorbonne, Lemaître écrivait dans le *Journal des Débats* du 14 mai 1894: «Si je sais le français, c'est en grande partie parce que je sais le latin; parmi nos grands artistes, ceux dont la langue est sûre sont, à des degrés divers, des latinisants».

Pour notre langue, pour nos traditions, pour notre histoire, pour nos institutions, pour notre esprit, et notre tempérament littéraire, artistique et scientifique, et même jusqu'à un certain point militaire, il importe donc que nous, Français, nous restions fortement attachés à la culture latine...

Mais, je l'ai dit, en préconisant la culture latine ce n'est pas seulement la cause de la nationalité et de la langue françaises que M. Bérard défend: c'est encore la cause même de l'humanité dans ce qu'elle a de plus noble et de plus élevé.

Fille de la Rome antique et surtout de la Rome chrétienne, cette culture, nous le répétons, en fusionnant et en s'assimilant de la manière la plus heureuse et la plus originale le génie des philosophes et des artistes grecs et le génie des prophètes et des apôtres judeo-chrétiens, synthétise merveilleusement les deux plus belles et plus antiques sources de beauté plastique et de beauté morale que le monde ait connues. Par là, elle atteint une conception du juste, du beau, du fini, aussi bien dans l'art que dans la politique qu'aucune autre civilisation n'a jamais dépassé. De ce chef, elle est éminemment éducatrice, c'est-à-dire suivant l'étymologie du mot éminemment propre à sortir de sa gangue l'âme humaine pour l'élever et la mettre en mesure de comprendre et de goûter en tout ordre de choses les plus pures jouissances de l'Idéal.

C'est ce que le grand pape Léon XIII, un expert s'il en fut dans la matière, exprimait dans sa lettre du 8 décembre 1889 au Clergé de France: «C'est le propre des Belles-Lettres de développer rapidement dans l'âme des jeunes gens tous les germes de vie intellectuelle et morale, en même temps qu'elles contribuent à donner au jugement de la rectitude et de l'ampleur et au langage, de l'élégance et de la distinction».

Ce qui fait que la culture latine possède cette puissance éducatrice, c'est que par un mérite tout singulier, elle

est moins l'expression d'une race, d'un peuple, d'une époque, que l'expression de l'homme même, tel qu'il est ou tel qu'il doit être chez tous les peuples à travers tous les temps.

La littérature latine, et, par ces mots je comprends aussi bien les œuvres des auteurs chrétiens que des classiques païens, l'Eneïde et les Catilinaires que la cité de Dieu et l'Imitation de J. C.; les institutions latines, et par ces mots je n'entends pas seulement le Droit Romain et les institutions de la Rome antique, mais aussi le Droit Canon et les admirables institutions de la Rome pontificale; l'art latin, et dans ces mots je range l'architecture et la sculpture de la Rome antique mais aussi et surtout l'architecture, la sculpture et la peinture inspirées de l'idée chrétienne, sont moins la littérature, les institutions et l'art de Rome elle-même que ceux de l'humanité dans son sens le plus élevé. Bien davantage et bien mieux que chez les autres peuples, ces éléments constitutifs de toute civilisation sont chez les peuples latins un écho exact, un reflet juste de la raison humaine. L'homme universel, celui que Térence a dépeint en sa formule lapidaire: «*Homo sum: humani nihil a me alienum puto*», s'y reconnaît, parce qu'il y retrouve les sentiments, les passions, les caractères génériques qui constituent le fond de sa nature. C'est en ce sens, croyons-nous que nulle littérature contemporaine ne peut suppléer la littérature latine.

Oui, malgré leurs qualités, malgré leur perfection, que je suis loin de méconnaître, tous les auteurs modernes — y compris nos classiques du XVII<sup>e</sup> siècle qui ont le mieux reproduit les auteurs latins et pourraient d'une certaine manière les suppléer — tous ces modernes restent encore trop imprégnés des idées, des mœurs, des habitudes de leur temps et de leur pays. Et Brunetière avait encore raison lorsque, considérant trois de ces auteurs qui, semblait-il, sont le moins particularistes du fait qu'ils ont analysé les plus fortes et les plus communes passions humaines, il faisait remarquer qu'on sent trop l'Anglais dans Shakspeare; le Français dans Molière; l'Allemand dans Goëthe et qu'il faut aller chez les latins pour trouver l'HOMME.

Ah! c'est que ces Latins, et les Latins catholiques plus encore que les Latins païens, et les Latins païens plus encore que les classiques grecs, tout en tendant dans leurs œuvres à l'universalité, à la catholicité selon le vers du plus

latin des poètes, Virgile: «*Tu regere imperio populos, Romanæ, memento*», visent encore à parler, à agir, à construire pour l'éternité.

Quand Rome édicte un texte de loi, quand Rome édifie un monument, quand Rome accomplit une œuvre d'art quelconque, elle a la prétention de travailler pour l'*universalité*, mais aussi et en quelque manière autant que possible ne varietur pour une *perpétuelle durée*.

Et ce n'est pas seulement dans les actes officiels de l'Etat, ou dans l'exécution des monuments publics et de quelques œuvres d'art que le Romain apporte cette prétention, c'est en tout ordre de choses. Comme je le constate chaque jour de mes yeux dans cet antique Fréjus, où j'habite, qu'il s'agisse de temples, de palais, de cirques et d'aqueducs, comme d'une simple borne milliaire, d'un mur de soutènement ou d'une vulgaire bouche d'égout, dans l'œuvre romain, jamais d'à-peu près, jamais de malfaçons, jamais, passez-moi l'expression, bien qu'elle ne soit pas très académique, jamais de *sabotage*.

Après vingt siècles, maîtres et ouvriers nous pouvons aller encore avec fruit à cette école. Je n'ai pas besoin d'ajouter comment cette prétention de travailler autant que possible pour l'éternité, le christianisme l'a renforcée, en s'incorporant le génie latin.

Mais ce qui plus encore que sa prétention à l'universalité et à l'éternité rend le génie latin éminemment apte à l'éducation de l'homme de tous les temps et de tous les pays c'est ce que j'appellerai, *son sens apostolique*. J'entends par là un sentiment clair et exact des aspirations et des nécessités les plus élevées et les plus impérieuses de l'être humain, comme de ses misères et de ses souffrances les plus profondes, doublé d'un impérieux et incompressible désir de satisfaire les unes et de soulager ou tout au moins d'atténuer autant que possible les autres.

C'est dans ce *sens apostolique*, qui suppose une compréhension saine, juste, délicate de l'homme, en même temps qu'une foi ardente et inébranlable dans le bien et un amour désintéressé et illassable dans l'accomplissement de ce bien que consiste, à mon humble avis, actuellement du moins, la vraie *caractéristique du génie latin*.

C'est ce qu'a parfaitement exprimé notre grand Mistral quand il a dit de la race latine:

*Tu sies la raço apoustolico  
Que sono li campano a brand  
Tu sies la trompo que publico,  
Tu sies la man que trais lou gran!*

D'autres races, en effet, on pu essayer de s'approprier et de mettre en pratique les autres qualités du génie latin. Anglo-Saxons et Germains ont tenté et réussi à se répandre hors de leurs frontières, à «s'universaliser», et d'aucuns disent, en ce dernier siècle, mieux que les Latins. Je ne discuterai pas sur ce point, cependant, très contestable ne serait-ce que parce que l'épreuve du temps n'est pas suffisamment longue encore pour nous édifier sur la valeur de leur œuvre. Quoiqu'il en soit, il reste une chose qu'Anglo-Saxons et Germains n'ont pu s'approprier de ce génie latin, et cette chose c'est ce sens apostolique, qui mieux que la force des armes assure la durée des conquêtes. Oui, messieurs, accordons-le, si on y tient, Anglo-Saxons et Germains autant et plus que nous sont aptes à dominer, à conquérir des peuples étrangers, mais ce qu'ils ne font pas, ce qu'ils ne peuvent faire, comme nous, Latins, c'est d'éduquer les races conquises, c'est de les élever, de les aimer, de se mêler à elles et de s'en faire aimer.

Or, messieurs, répétons le bien haut, après Mistral, c'est le christianisme qui a infusé au cœur de la race latine ce sens apostolique, qui la distingue parmi toutes les autres races et lui assure la plus enviable et la plus incontestable *supériorité*.

C'est parce que plus et mieux que les autres races; la race latine a entendu et compris le sens de cette divine parole: «*Misereor super turbam*», j'ai pitié du peuple, que son génie s'est dépouillé peu à peu de ce qu'il avait d'étroit, de dur, de farouche, d'implacable même à ses origines païennes et a acquis une largeur de vue, une élévation de sentiment, une pureté d'intention dans ses idées et dans ses actes qui le font pénétrer plus facilement et avec plus de confiance chez les peuples les plus divers et les plus fermés aux influences exotiques

C'est parce que plus et mieux que les autres races, la race latine a entendu et pratiqué le divin commandement: «*Euntes, docete omnes gentes*». «Allez, évangélisez toutes les nations» que les fils de cette race sous la diversité des temps et des lieux, des costumes et des coutumes, des langages et des préjugés, de la couleur de la peau et celle

des opinions, ont vu dans tous les hommes non seulement des êtes semblables à eux, mais des compatriotes, des concitoyens, des amis, des frères. Rien d'étonnant après cela qu'à cette heure encore à Paris comme à Rome, à Oxford comme à Heidelberg, à Salamanque comme à Varsovie, à Prague comme à Philadelphie et à Ottawa, dans toutes les Universités et les centres intellectuels qui comptent, la culture latine soit considérée comme la plus propre à former les intelligences, les cœurs et la volonté à cette discipline des idées universelles qui met l'homme en mesure d'atteindre son maximum de puissance et de dignité. Après cela, volontiers si on m'y pousse je considérerai que cette éducation générale donnée par cette culture ne prépare à rien immédiatement. Mais je ferai aussitôt remarquer qu'en ne préparant à rien immédiatement, cette éducation prépare très directement et très efficacement le jeune homme à exercer la profession qu'il embrassera, avec un scrupule, un désintéressement, un enthousiasme, au besoin même avec un héroïsme, qui feront de lui, dans cette profession non pas un mercenaire ni seulement un bon ouvrier, mais un maître, un savant, un artiste, un illuminateur, un bienfaiteur de ses semblables.

Or, messieurs, qu'il y ait de ces hommes dans une nation et dans le monde, cela importe pour le bonheur de cette nation et de notre humanité.

Car — et il n'est pas superflu de le dire en ce moment : ce qui fait la prospérité, le bien-être, la gloire d'une société, ce n'est pas tant d'avoir des cerveaux qui travaillent à devenir des militaires, des ingénieurs, des magistrats, des médecins, des négociants, des industriels, en un mot de quelconques professionnels dans n'importe quelle profession, que d'avoir des esprits justes et déliés, des consciences sûres et délicates, des cœurs forts et généreux, en un mot des *hommes* capables de rester intègres et ardemment dévoués dans l'exercice de toutes ces professions.

Encore un mot, messieurs. En disant la prééminence de la civilisation latine, en exaltant l'excellence de sa culture, les vertus et les qualités de son génie, de sa littérature, de ses arts et de sa langue, j'ai dû passer bien des choses sous silence. Si, en particulier, je n'ai pas parlé des défauts, des imperfections, des déficiences de cette culture, ce n'est pas que je les ignore ou que je veuille les nier.



Je sais bien, par exemple, ce que des esprits calmes et pratiques peuvent dire contre ce *sens apostolique* qui fait verser sans compter aux meilleurs des peuples latins l'or et le sang pour des nationalités et des causes qui quelquefois ne le méritent guère: Paladins! Croisés! Incorrigibles don Quichottes! que n'êtes-vous moins généreux et plus calculateurs?

Evidemment le flegme et le calcul ont leur bon côté; «l'égoïsme sacré» aussi... Sancho Pança le pense et le prêche; certaines nations le pratiquent. Individus et nations ont chacun leur goût et leur destin aussi...

On nous dit encore: Ce haut sentiment de la dignité et de la valeur de la personne humaine que donne l'étude des chefs-d'œuvre du génie latin rend les individus et les peuples de cette race moins facilement gouvernables, plus accessibles aux factions et aux révolutions. Objection fondée, messieurs, et objection très forte à une époque où chaque nation ne compte plus, pour faire respecter ses droits, que sur la force de ses fusils, de ses cuirassés et de ses avions. Ce grave défaut nous a coûté cher avant la guerre. Il nous a nui aux yeux de certains neutres pendant la tourmente. «L'union sacrée» l'a fait disparaître. Maintenons cette union sacrée!

Enfin, car ici aussi il faut que je me borne: cette littérature et cet art latins qui empruntent à l'hellénisme et au judaïsme leurs inspirations, leurs formes et leurs principaux éléments (sans compter ce qu'ils empruntent encore, d'après certains critiques, aux arts barbares et byzantin), cette littérature et cet art latins manquent bien un peu d'originalité et ne sont pas si riches qu'on pourrait le croire?

Sans doute, tout n'est pas faux dans ce reproche. On pourrait cependant répondre que l'originalité du génie latin en ces matières a été justement de n'en avoir pas, ou encore, si l'on préfère, d'avoir eu le bon sens et le mérite d'absorber et de s'assimiler, au point d'en faire sa propriété, tout ce qu'il y avait d'utile, de bon et de beau autour de lui de manière à devenir supérieur à tout autre génie particulier.

Si cela ne démontre pas une grande originalité, cela du moins démontre un bon sens, une largeur d'esprit, une absence de préjugés, qui favorisent singulièrement le progrès des arts et de la civilisation et vous assurent l'avanta-

ge de ne pas rester en arrière. Si on ajoute à cela que depuis vingt siècles le plus grand nombre de découvertes et d'inventions dans les diverses branches de la science et de l'art a été faite par des hommes de race latine; il faudra bien reconnaître que le génie de cette race a su depuis se montrer original, initiateur et même créateur.

Du reste, messieurs, les défauts et imperfections du génie latin seraient encore plus graves et ses qualités moindres, cela ne changerait rien à la réalité qui est, je crois vous l'avoir montré, que nous, Français, nous sommes des Latins. «Latins! c'est encore une fois Brunetière, qui parle, on ne saurait dire ces choses mieux que lui, Latins! nous le sommes de cœur, de mœurs, de goût, d'esprit, de langue et de pensée, nous ne pouvons pas ne pas l'être! Et, de même qu'il y a dans le corps humain des dispositions générales des *diathèses* comme on les appelle, avec lesquelles il faut bien vivre parce qu'on ne s'en débarrasserait qu'avec la vie et que le remède qui emporterait le mal emporterait aussi bien le malade; ainsi, messieurs je ne sais trop si nous pourrions cesser d'être Latins, mais ce dont je ne puis guère douter, c'est que nous cesserions en même temps d'être des Français et la France».

Pour toutes ces raisons, messieurs, je vous dirai: Souhaitons que la réforme de M. Léon Bérard porte bientôt ses fruits et qu'au lieu de s'étioler s'intensifient dans les générations qui montent, la connaissance, l'amour et la pratique de la culture latine.

Après l'épouvantable cataclysme, qui a bouleversé le monde jusqu'en ses fondements, loin de diminuer et de s'affaiblir nos raisons de rester fidèles à cette culture n'ont fait que s'augmenter et se fortifier.

Dans un discours retentissant, notre plus implacable ennemi: l'ex-kaïser Guillaume prétendait que cette guerre qui vient de finir (Dieu fasse qu'elle soit bien finie!) était une lutte à mort non pas seulement entre la France et l'Allemagne, mais entre deux civilisations: la civilisation latine d'un côté et la kultur germanique de l'autre.

A l'encontre de son désir, à l'encontre des prévisions et des prédictions même de certains Français naguère encore bien haut placés et maintenant déjà trop honorés, la civilisation latine une fois de plus a vaincu avec les Joffre, les Foch sur les rives de la Marne, comme elle avait vaincu,

il y a quatorze siècles, aux Champs Catalauniques avec les Aétius, les Mérovée et les Theodoric.

Pour ne pas rendre inutile, messieurs, une si coûteuse victoire, et pour, sans en abuser, l'utiliser dans le plus grand intérêt de la patrie et de l'humanité et être en mesure de la renouveler si cela redevenait nécessaire pour ces deux grandes causes, demeurons fidèles aux vertus ataviques qui nous ont permis de la remporter: *Restons Latins!*

*Restons Latins*, messieurs, non pas pour nourrir un implacable sentiment d'hostilité contre l'ennemi d'hier, ou pour être obstinément fermés à toute influence étrangère bonne et utile (ce qui serait justement contraire à cet esprit latin si récepteur et si assimilateur), mais pour inspirer aux peuples que nous conquérons, respect, estime et amour même, en leur donnant ordre, justice, paix et non en leur imposant une discipline barbare ou en les intoxiquant d'alcool et d'opium pour l'appât d'un vil lucre.

*Restons Latins*, pour échapper à la nébuleuse et décevante philosophie germanique, pour voir clair et penser juste, pour ne pas identifier les contraires, pour placer l'intelligence et la raison avant l'instinct et la sensation dans l'ordre de la vérité, de la beauté et de l'amour, pour garder le goût du bon sens, de l'équilibre, de l'ordre et de la mesure en toutes nos œuvres humaines.

*Restons Latins!* pour travailler avec un zèle d'apôtre au bien commun de la patrie et de l'humanité, sans renoncer aux libertés légitimes de l'individu; pour maintenir la continuité des nobles traditions sans avoir peur du mouvement et du progrès.

*Restons Latins!* pour continuer à nous servir harmoniquement de nos facultés, de connaître, de sentir et de vouloir pour le plus grand bien de l'individu, de la famille et de la société, selon l'ordre du Souverain Législateur et mériter ainsi de marcher toujours en tête de la véritable civilisation.

*Restons Latins!* enfin, pour être plus fortement et plus intelligemment Français, plus noblement et plus profondément humains!

Chanoine ESCUDIER.



Réponse à Monsieur le Chanoine ESCUDIER

---

# L'ÉVANGÉLISATION PRIMITIVE DE LA GAULE

## (et la légende de Sainte Marie-Madeleine)

---

(Discours de Monsieur le Général CASTAING)

Monsieur le Chanoine,

L'honneur de vous répondre avait été très justement réservé par l'Académie à M. l'abbé Spariat qui, le premier, avait révélé l'excellence de votre candidature et se trouvait ainsi tout indiqué pour prononcer aujourd'hui votre éloge. Mais notre éminent collègue, absorbé par le dur labour d'une terre retombée en friches, n'a pu, à son très grand regret, venir louer en vous l'écrivain distingué et le défenseur admirable des traditions les plus sacrées de la Provence. Avec quel verbe éclatant il l'eût fait!...

Et me voici une fois de plus, comme Président qu'assiègent les privilèges, dans l'obligation de prendre une place qui pouvait être si bien occupée. J'ai souri à ce privilège, non sans avoir la crainte justifiée de ne pouvoir rendre à votre talent l'hommage qui lui est dû. Mais n'avez-vous pas assez de qualités pour que vous me pardonniez de ne pas savoir les faire ressortir toutes?... J'ai simplement couru à travers votre œuvre, je vous ai cherché et j'ai trouvé partout votre belle âme, avec sa foi, ses générosités, ses vaillances, ses fidélités... Cela m'a suffi pour avoir la pleine joie de parler de vous.

Vous êtes né à Tavernes, à l'orée des bois, dans les pittoresques Alpilles, de parents qui n'avaient pour toute fortune que leur maison, quelques champs, leur travail et leur honnêteté. La foi religieuse, comme une douce veilleuse d'autel, rayonnait dans votre foyer enveloppé du respect des traditions ancestrales : Votre père dont le rude métier de maréchal-ferrant entretenait une flamme constante, vaillant et robuste, vous a donné le courage et la ténacité,

comme votre admirable mère qui s'appliqua à former votre âme vous donna avec une douce fermeté cette fine sentimentalité qui vous a rendu si accessible aux belles et grandes choses. Ils vous apprirent tous deux à aimer Dieu, la France et la Provence. Et dans tout ce rayonnement de force et d'amour, s'est naturellement ouvert le beau chemin que vous avez suivi. Vous êtes allé vers l'éternelle source d'humanité...

Après de brillantes études au Petit Séminaire de Brignoles où votre Supérieur, aujourd'hui l'éminent archiprêtre de notre Cathédrale, M. Ardoin, qui apprécia et guida votre jeune intelligence, vous entrez au Grand Séminaire où vous êtes vite remarqué pour la justesse et la méthode de votre raisonnement. La discussion philosophique vous plaît et dans le choc des armes de l'argumentation, vous n'aimez pas fléchir.

Vous voilà prêtre et presque aussitôt professeur. Et comme on n'a pas oublié votre esprit combatif et votre rigoureuse logique, vous êtes nommé professeur de philosophie au Grand Séminaire où, pendant cinq ans, vous joutez avec vos grands élèves, rendus plus forts et plus inattaquables dans les débats religieux. Ceux que vous avez instruits, sont restés dans l'admiration de vos hautes leçons. Puis, un jour, qui fut triste, votre Grand Séminaire se ferma. Vous vous êtes alors jeté dans la bataille des idées et vous avez guerroyé dans plus de dix journaux pour la cause religieuse, le droit et la justice sociale.

L'article de journal est votre arme de combat, et vous le maniez avec une dextérité scintillante, saisissant les points faibles, prompt à la contre-attaque, offensif pour être plus sûr d'être victorieux.

Il faut dire qu'à travers les assauts, votre polémique n'a pas cessé de porter la marque de votre courtoisie.

Quelle semeuse ardente d'idées a été votre plume ! Vos articles se comptent par centaines, dirigés en tous sens, politiques, philosophiques, religieux, critiques, archéologiques, éducatifs... c'est un dédale dans lequel je me serais perdu, si je n'avais suivi le fil lumineux dont vous avez doté le parcours.

Voici votre belle étude sur l'Irlande parue en feuilletons dans le journal *l'Univers* en 1904, à la suite d'un voyage que vous avez accompli en Angleterre, au moment où, dans une plus vibrante aspiration vers la liberté, naquit en Irlande, le Sinn-Fein. Fortement documenté sur la situation poignante des Irlandais qui tenaient, avec une égale ferveur, à leur croyance catholique et à leur indépendance nationale, au prix de n'importe quel martyre, vous avez écrit des pages émouvantes. C'est que la malheureuse «Ile enchaînée» d'O'Connel, tout à coup frémissante d'indignation devant «l'anglicisation» politique et religieuse, méditée plus résolument contre elle, se dressa à la voix tonnante du père O'Hickey qui prêcha, comme un autre Pierre l'Ermite, la croisade de l'Indépendance et mit au cœur de la «Ligue gaélique» qui n'ose pas assez, le courage d'oser entièrement. La voie du salut était trouvée. Le but de la Ligue, c'était «la nationalisation» de l'éducation populaire, une et indivisible, sous ses auspices, avec l'admission de la langue irlandaise dans les écoles. L'Angleterre céda, prévoyant qu'elle ne pourrait endiguer ce flot patriotique qui déferlait contre son joug; elle autorisa même sous la pression des ligueurs, avec une arrière-pensée d'incomplète application, comme on peut croire, l'introduction de l'histoire de l'Irlande, dans le programme des écoles primaires: histoire de la foi, de l'héroïsme, des malheurs et de la gloire des ancêtres. Quelles phalanges de héros devaient dès lors éclore sur les bancs scolaires!... La ligue gaélique dont les Comités se centuplèrent, avait moralement ressuscité la Patrie, en ressuscitant sa langue dans laquelle bat son cœur et chante sa liberté.

Voilà résumée, Monsieur le Chanoine, l'expression de votre remarquable étude. Il faut en retenir surtout votre foi prophétique dans la libération définitive de l'héroïque persécutée.

Depuis que vos pages vibrantes ont été écrites, l'Irlande n'a pas cessé de poursuivre inébranlablement son but d'indépendance. Après d'implacables luttes, elle a obligé l'Angleterre, lassée et inquiète, à signer en 1921, un traité qui acceptait la formation d'un Etat libre d'Irlande. Mais cet Etat libre avait le malheur de sentir ce restant de chaîne recouvert de velours qui s'appelle le «Dominion»... et de ne pas comprendre toute l'Irlande. L'Angleterre s'était réservée la province septentrionale où elle avait organisé

depuis des siècles, une puissante immigration anglo-écossaise, sorte d'invasion qui devait s'étendre, prendre le sol et tenter d'étouffer le catholicisme nationaliste de l'Irlande...

Quelle erreur de croire qu'on peut statuer l'injustice et river à des chaînes, les âmes! Les provinces que la Force brutale ou rusée a prises, sont toujours ramenées par le Droit.

Un immense pas avait donc été fait vers l'indépendance totale. Il fallait maintenant savoir l'attendre, *en parler moins en y pensant davantage.*

Hélas! les patriotes gouvernementaux qui veulent patienter et les patriotes révolutionnaires qui veulent quand même franchir la dernière étape de la libération politique et territoriale de toute l'Ile, au risque de tout compromettre, se sont déclaré une impitoyable guerre de prédominance dans laquelle coule et se gaspille si malheureusement le sang précieux de la Patrie. Une trêve a été consentie: puisse-t-elle durer assez pour que la raison entre dans toute l'âme irlandaise, et permette à l'Ile presque désenchaînée, parvenue au seuil de son entière délivrance, de ne pas perdre, en continuant à se déchirer lamentablement elle-même, les sources reconquises de sa vie.

L'Irlande vient d'être admise hier dans la Société des Nations. N'aurait-elle pas ainsi rouvert pacifiquement le chemin du retour de la province perdue et de sa définitive Liberté?...

J'ai hâte d'arriver à votre admirable livre sur l'*Evangelisation primitive de la Provence*. Après tant d'âpres controverses sur cette question, il fallait ramasser tous les arguments opposés et les mettre moins confusément en présence: Vous aviez le devoir d'assumer cette difficile tâche, pour ne pas laisser s'égarer la lumière que votre livre a presque entièrement fait éclater. Soyez fier de votre œuvre.

Le litige était grave, puisque les traditions provençales les plus sacrées étaient menacées. La croyance à la venue sur nos côtes, dès le premier siècle, ainsi qu'à la mort dans ce pays du saint groupe de Béthanie, composé de Lazare, de Marthe et de Marie-Magdeleine, était combattue par de nombreux critiques. Le plus redoutable d'entre eux était Monseigneur Duchesne, tenace et grand érudit, passionné pour la recherche scientifique, mais n'admettant pas

facilement un adversaire en face de ses affirmations, ironique et persifleur, mordant jusqu'à l'irrévérence, et possédant, suivant l'expression de M. Couture, de l'esprit jusqu'au bout des ongles et des ongles au bout de l'esprit. Fort de votre cause, vous vous êtes dressé courageusement contre lui et contre tous les autres critiques, revendiquant avec une hauteur de vue impressionnante, l'honneur insigne pour votre pays, d'avoir reçu les bienfaits apostoliques de la famille qu'aima le plus le Christ qui la glorifia de ses miracles. Vous avez soutenu dans une thèse élevée que les traditions devaient avoir raison des textes mal appréciés. Je ne citerai que l'un d'eux, le plus rapproché du commencement de l'ère chrétienne, celui de Photins, patriarche de Constantinople, qui date du IX<sup>e</sup> siècle, mais emprunte une citation de St Modeste, du VII<sup>e</sup> siècle. Quel texte aux termes si contradictoires qui fait mourir à Ephèse une Marie-Madeleine virginale qu'il déclare être la Pécheresse de l'Evangile ! Il ne faut pas insister, mais on peut s'étonner que Mgr Duchesne ait accepté un texte qui présente une telle impossibilité d'assimilation, au profit de la tradition orientale.

L'épiscopal porte-drapeau des critiques vous a rudoyé plus qu'il ne vous a réfuté. La muraille que vous avez opposée n'a pas fléchi. Ce ne sont pas les traits acérés de l'esprit qui renversent, ce sont les fortes raisons, les arguments irrésistibles... Il bataille surtout contre ce qu'il appelle d'une part «l'invention provençale du séjour pénitent de Marie-Madeleine à la Ste-Baume» et d'autre part «la supercherie de l'introduction dans la Cella de St-Maximin, de sarcophages du IV<sup>e</sup> et du V<sup>e</sup> siècles». Avec une conviction qui ne s'appuie que sur de malicieux soupçons, il qualifie de faux le document trouvé dans le pseudo-sarcophage de Marie-Madeleine ; puis, il agite triomphalement la relation, il est vrai bien intempestive et maladroite, des moines de Vézelay, en Bourgogne, qui avouent «le pieux larcin» des ossements de la sainte, transférés au XII<sup>e</sup> siècle, de St-Maximin dans leur prieuré.

Il n'y avait plus qu'un pas à franchir. Le critique est devenu l'hypercritique. Il n'hésite pas. Il suspend au texte de Vézelay l'origine des traditions «des Provençaux qui ne «pouvaient laisser dire indéfiniment qu'on leur avait volé «leur sainte.» Et combien cette origine même est pour lui, trempée de soupçon ! puisqu'il y voit «comme une attache



préparée pour les revendications futures». L'ancienneté de la tradition provençale n'est nullement mise en cause par le texte de Vézelay qui semble avoir voulu par dessus tout vivifier la tradition «yonnaise».

Mgr Duchesne n'est jamais bien tendre, surtout quand il ne peut brandir la preuve irréfutable. Il est humain que lui aussi ne puisse pas toujours échapper à ce que j'appelle «l'instinct des latitudes» comme lorsqu'il se méfie de la Provence, accusée dans les régions engourdies sous les brumes, d'être trop imaginative sous son bleu ciel et son beau soleil.

Quoiqu'il en soit, votre rude adversaire n'a fait que frôler dédaigneusement vos probabilités qui, par leur juxtaposition ordonnée, sont arrivées à projeter des lueurs de véridicité. En outrant l'esprit de sa critique, n'a-t-il pas d'ailleurs servi la croyance provençale? Et si j'osais le dire, n'aurait-il pas souffert en ses pieux sentiments réveillés par le bruit prolongé de sa querelle, d'avoir mis plus d'arguments spécieux que de preuves dans sa controverse qui ne pouvait grandir la piété nulle part. Plus d'un l'a pensé et lui est resté indulgent, car sa critique sur d'autres terrains, eut d'importantes victoires qui permettent de saluer ici, sans une ombre de rancune sa haute mémoire.

La vérité historique, sachons-le, elle est faite d'éclaircies au milieu de nuages mouvants qui ne cessent de venir plus ou moins la recouvrir — quelquefois pendant des siècles. Elle est longue à éclater pleinement... Encore faut-il redouter son «camouflage» qui trop souvent a trompé les plus prévenus. Un curieux exemple n'est pas loin de nous:

Dans une récente séance privée de l'Académie du Var, notre éminent collègue, l'amiral Daveluy qui est un bibliophile éclairé, nous intéressa vivement en rapportant qu'une édition du Journal de bord du bailli de Suffren avait paru, il y a quelques dizaines d'années, précédée d'une superbe Préface de l'amiral Jurien de la Gravière, de l'Académie française. C'était l'authenticité pour ainsi dire assurée. Mais le Journal de bord publié était apocryphe et dû, croit-on, à la plume d'un jeune médecin qui avait suivi le grand marin dans sa glorieuse campagne des Indes. L'amiral Daveluy ne fut point trompé, puisqu'il se souvint aussitôt d'avoir consulté, étant enseigne, le vrai Journal de bord du bailli

de Suffren à la Bibliothèque d'Aix en Provence où il recevait placidement sur lui, dans l'ombre, la poussière séculaire, quand l'autre, au faux nez luisant, venait chercher en plein jour, à s'imposer audacieusement à l'Histoire.

Il y a donc des textes qui ne sont pas sûrs et sur lesquels l'Histoire peut faussement bâtir. C'était à dire pour que les critiques soient plus bienveillants vers les traditions qui manquent quelquefois de preuves absolues, mais qui ont au moins le mérite de la constante sincérité populaire.

Et je reviens à vos moutons bien gardés, Monsieur le Chanoine. Si la Provence n'a pas les textes les plus éloignés pour justifier ses traditions religieuses, ne faut-il pas accuser, pendant leurs si longues invasions, les Sarrasins qui n'aiment pas les archives, de les avoir détruites?... Nous sommes en présence de dix siècles de silence. Est-ce possible? Personne n'aurait donc écrit, personne n'aurait donc parlé du merveilleux mouvement du christianisme, conquérant toutes les âmes et refaisant toute la vie morale et physique de nos contrées? Une telle vacuité n'est pas vraie. Les textes ont disparu comme les premiers bréviaires et martyrologes dans la tourmente des invasions anti-chrétiennes. Il est extraordinaire que les chercheurs de lumière n'aient pu trouver cette nuit si longue, ce silence millénaire sur lequel ils basent l'inexistence de nos traditions.

Les monuments, les cryptes, les sarcophages, les inscriptions, rien ne compte. Il faut des papiers, avec signatures légalisées, pour que la tradition soit valable.

Il existerait bien peu d'histoire ancienne pour ce monde, si la transmission archéologique, épigraphique et verbale de la croyance populaire, était rejetée. — Peut-on concevoir que la croyance de la Provence dans l'évangélisation et dans la mort chez elle du groupe de Béthanie ait pu apparaître si brusquement un beau jour, seulement au XII<sup>e</sup> siècle, avec toute la ferveur qu'elle montrait à cette époque... et qui ne pouvait être que le résultat progressif d'une vénération plusieurs fois séculaire? Penser autrement est contre le bon sens.

M. Charles Goyau, de l'Académie française, dans son Histoire religieuse de la Provence, se tient prudemment entre les critiques et les traditionnalistes. Il est gêné. Mgr. Duchesne ne fut-il pas son maître à l'Ecole de Rome?

Voici pourtant ce qu'il écrit: «Les traditions provençales, «quelque crédit qu'on leur accorde, fixent devant nos regards cette traînée de lumière évangélique qui peu de «temps après la mort du Christ, sillonnait les flots méditerranéens.»

Cette traînée fut celle du groupe de Béthanie jeté en pleine mer sur une barque sans voiles, ni rames, pendant les persécutions juives de la Palestine et qui secouru et orienté, put venir aborder sur les rives phocéennes. Cette merveilleuse légende qu'a-t-elle donc d'in vraisemblable? La route de l'Orient vers les côtes hospitalières de la Provence était connue, ayant été fréquentée depuis des siècles par les marins de l'Egée et d'abord par ceux de l'Ionie auxquels on doit l'origine de Toulon et la fondation de Marseille.

Dans une lettre qu'il vous adresse le 10 mars 1922, et dont je crois pouvoir faire état, M. Goyau s'exprime ainsi: «Tout ce que j'ai dit du rôle de la Méditerranée dans la «diffusion de l'Evangile, permet au lecteur de conclure «à la vraisemblance des traditions provençales, et c'est là «l'inverse d'une attitude de détracteur.» Marquons ce point important qui est presque tout le gain de votre partie.

Dans la même lettre, n'est-il pas d'avis «d'admettre avec «M. de Monteyer l'existence d'une certaine tradition dès le «VII<sup>e</sup> siècle?» La tradition provençale a déjà gagné cinq siècles sur le XII<sup>e</sup> siècle admis par Mgr Duchesne. Encore un point marqué. La tradition survole.

La vérité, c'est que les traditions sont à la base de l'histoire. Enveloppant les âmes, elles traversent visiblement ou invisiblement les temps et les espaces, elles sont la mémoire invariable et ininterrompue des hommes. L'Histoire s'illumine de leur poésie, s'anime sous leur souffle héroïque, et dans la poussée irrésistible qu'elles font du plus lointain des âges, commence à découvrir l'essence même, le principe moral de la vie des peuples.

Je vous ai suivi dans le débat que vous avez si brillamment conduit, Monsieur le Chanoine. Après avoir parcouru, trop rapidement sans doute, les pièces si nombreuses du procès méditerranéen, je me suis laissé entraîner dans votre sillage et j'ai travaillé sur vos fortes lignes de défense. L'amour du combat se reprend si vite!...

Monsieur le Chanoine, l'opinion est avec vous. La position que vous avez défendue est intacte et les critiques

sont quelque peu en déroute. Vous avez porté la vraisemblance de la tradition évangélique de cette région jusqu'aux limites de l'évidence.

Grâce à vous, l'âme provençale s'est rassurée.

Dans le site grandiose de la Sainte-Baume, sous le dôme vert de la forêt silencieuse, les générations viendront toujours à la Grotte de Marie de Magdala pour y prier dans le vénéré sanctuaire de la Pécheresse qui voulut que sa pénitence fut la plus grande parce que le pardon que fit descendre sur elle le Christ bien-aimé, fut infini.

Monsieur le Chanoine, en vous, ce n'est pas seulement l'écrivain robuste et courageux qu'il faut louer, mais aussi l'homme qui attire une immédiate sympathie, autant par la simplicité de son abord que par l'aménité de son caractère, il faut louer grandement l'aumônier de la marine qui, pendant la guerre, se dévoua sans repos sur le navire-hôpital, le *La Fayette*, auprès des grands blessés et des grands fiévreux emportés de Salonique, et reçut la médaille des épidémies qu'on a justement appelée «la Croix de guerre des Hôpitaux».

Mon cher Collègue, excusez l'épreuve que je fais subir à votre modestie — et ne vous en prenez qu'à vos mérites qui ne pouvaient échapper aujourd'hui à l'éloge qui m'a été si heureusement imposé. Vous êtes le bienvenu. Nous vous accueillons fièrement, de tout notre cœur joyeux, dans notre compagnie. Entrez.

Général CASTAING.





## LES CYPRÈS

---

*A Charles de Richter.*

Avec vos rameaux qu'on dirait tassés  
Et vos lourds fuseaux, triste et doux emblème,  
Sur le couchant rouge, en faisceaux pressés,  
Ou par les hivers sur la terre blême...  
Je vous comprends bien, vous qui vous dressez  
D'un vert sombre, hautains, toujours et quand même!

Rangés à la ferme où le saint travail  
De l'aube à la nuit tient l'étable prête,  
Protégeant le puits, l'aire ou le bercail,  
Derrière le mur, dépassant la crête,  
Vous semblez toiser, près du lourd portail,  
L'étranger qui passe et soudain s'arrête.

Vous êtes les mâts du port de la vie  
Que le vent agite à l'enclos de mort;  
Et quand je vous vois, fiers, je vous envie  
De rester si droits; votre noble sort  
Est de nous parler de notre survie,  
Dressés comme un doigt vers le soleil d'or!

Emile JOUVENEL.



Réception de Monsieur le Professeur ARNAUD

# LA GÉOGRAPHIE

(DISCOURS DU RÉCIPiendaIRE)

Messieurs,

Les encouragements qui me sont venus du sein même de l'Académie du Var et auxquels je devais répondre par déférence, ont vaincu les appréhensions que j'éprouvais en pensant à l'insuffisance de mes titres: j'ai sollicité vos suffrages, et, grâce à un rapporteur très bienveillant, que je ne sais comment remercier de ses paroles accueillantes et qui a présenté mes essais historiques ou littéraires sous le jour le plus favorable, vous avez bien voulu me donner une place dans votre Compagnie.

J'aurais mauvaise grâce, après toutes ces marques de sympathie de ne pas vous témoigner ma plus vive gratitude et de ne pas être fier, en même temps, de l'honneur que vous m'avez fait. Mais cette fierté, que je ne cache point, ne m'empêche pas de me rappeler, — si vous l'avez oublié vous-mêmes en me nommant, — la distance qui sépare mes faibles mérites de vos éminentes qualités.

Ce devoir de reconnaissance que j'avais à cœur de remplir, étant accompli, j'aborde mon sujet avec le désir de vous intéresser à une parente négligée, une parente pauvre de la famille des sciences: je veux parler de la Géographie.

Les étrangers se plaisent à dire: «Les Français n'aiment pas la géographie». Et comme un de nos plaisirs consiste dans le dénigrement de nous-mêmes, nous répétons ce mot à notre tour. Est-ce une boutade ou l'expression de la vérité?

Que ceux qui étaient encore sur les bancs du lycée ou du collège, il y a une vingtaine d'années seulement, veuillent se reporter au temps de leurs études, ils avoueront que les leçons de géographie ne leur rappellent que des heures d'ennui.

A quoi tenait cette atmosphère d'antipathie qui éloignait les écoliers d'une science pourtant très intéressante? A trois causes: à la psychologie des Français, à la manière dont la géographie était enseignée, enfin à la géographie elle-même qui n'était arrivée ni à limiter son domaine, ni à fixer son objet, ni à découvrir sa méthode.

I

Nisard a dit: «En France, nous avons une répugnance instinctive pour tout ce qui n'est pas l'expression précise et générale soit d'un sentiment, soit d'un fait. » Qu'est-ce à dire? Sinon que nous voulons voir clair; et voir clair, c'est savoir le pourquoi d'une exposition, d'un récit, d'un discours et reconnaître les étapes par où l'on nous mène. Nous sommes des gens «tourmentés de logique», écrit M. Madelin. Nous cherchons en tout la raison des choses, comment un phénomène a été produit pour pouvoir le relier à la chaîne dont il n'est qu'un maillon et remonter ainsi à sa cause. Nous n'accordons de crédit qu'à ce qui est bien conduit, bien enchaîné, bien déduit. Plutôt géomètres qu'artistes, nous exigeons qu'une œuvre littéraire soit mathématiquement ordonnée et comme un syllogisme développé. Nos meilleurs maîtres, les plus estimés, parce que les plus représentatifs de l'esprit français, La Fontaine, Molière, Bossuet, Corneille, Racine, Pascal, construisent leurs œuvres comme un théorème. Que ce soit une tragédie, une comédie, une fable, un sermon, les ouvrages de nos classiques sont toujours la démonstration d'une idée générale, et l'on serait tenté d'ajouter au bas de chacun de leurs écrits le *quod erat demonstrandum* des anciens géomètres. La théorie de l'art pour l'art n'a pas fait fortune en France. Toute œuvre qui ne prouve rien est jugée par le lecteur comme Alceste jugeait le sonnet d'Oronte.

Cet état de l'âme française s'affermissait par la culture classique. Nos écoliers apprenaient à admirer la belle ordonnance de la littérature du XVII<sup>e</sup> siècle où les idées s'enchaînent dans un ordre parfait avec la sérénité des mathématiques. Ils goûtaient les belles déductions d'un Pascal, d'un Bossuet, ils suçaient, pour parler comme Rabelais, la substantifique moëlle de cet art classique remarquable par la régularité et la simplicité du plan allant d'un principe général aux faits particuliers ou bien s'élevant des faits particuliers à l'idée générale. Ce commerce conti-

nu avec nos grands écrivains les excitait en outre à se replier sur eux-mêmes et à ausculter patiemment leurs sentiments, leurs pensées, leurs volitions. Ils n'étaient guère préparés à prendre de l'intérêt à ce qui se passait hors d'eux-mêmes. On comprend que des esprits élevés dans une telle discipline n'aient pu — je ne dirai pas goûter — mais même souffrir la géographie telle qu'on l'enseignait naguère encore.

La géographie était définie la description de la terre, définition trop large, imprécise qui permettait toutes les digressions. Si le professeur manquait de lecture, son cours était quelque chose de mort, une fastidieuse, une accablante énumération de noms de fleuves, de montagnes, de caps, d'îles, etc. Tout l'attrait d'une si pauvre leçon consistait à suivre les préparatifs d'une de ces mille espérances qu'enfantait la malice fertile des camarades. Comment ne pas essayer de se distraire un peu quand il fallait écouter un élève, puis un autre, annoncer les préfectures et les sous-préfectures d'une dizaine de départements ou les affluents de la rive droite et de la rive gauche du Danube. Exercices stériles, sans valeur intellectuelle et qui même faussaient l'esprit. Castellane et Puget-Théniers, qui ne sont que des villages, quoique sous-préfectures, étaient mis sur la même ligne que Toulon et Reims qui sont de grandes villes. Des livres médiocres, hiérarchisaient les cours d'eau. Un fleuve, ainsi nommé parce qu'il se rend directement à la mer, comme l'Argens qui n'a que 115 kilomètres, était jugé par les élèves plus important que le Mississipi qui déroule son ruban sur 4.900 kilomètres; mais qui n'est qu'une rivière affluente.

Pas de différence entre les fleuves; et cependant, quelle diversité entre eux! Il y en a qui ont un cours régulier et lent comme la Seine, l'Elbe, la Vistule ou un débit à peu près constant, mais rapide comme le Rhône; d'autres sont abondants à la saison des pluies et presque à sec pendant l'été comme les fleuves ibériques. Les uns ont un volume d'eau considérable dans leur cours supérieur et finissent par un filet insignifiant, tels l'Amou-Daria et le Syr-Daria, tributaires du lac d'Aral; ou bien ils roulent un flot énorme aux deux extrémités et une onde médiocre au milieu de leur course, ainsi que le Niger. Les inondations du Hoang-No, «le fléau des enfants de Han», sont dévastatrices; celles du Nil, «le père de l'Égypte», sont bienfaisan-



tes. Et les fleuves russes et sibériens qui sont des routes en hiver et des canaux en été!

Même variété dans les formes du relief, des rivages maritimes et de tous les accidents de la surface terrestre. Et personne ne songeait à donner les raisons de ces attitudes et de ces aspects divers. Les leçons de géographie déconcertaient notre goût de la logique et notre besoin de savoir par les causes; de plus elles n'avaient rien de séduisant. Toutefois, si le professeur aimait les choses du passé, son cours parfois ne manquait pas d'intérêt. On me permettra de rappeler un souvenir personnel. Notre maître avait à nous parler du Rhône. Il nous décrivit les vieilles villes qui, assises au pied de leurs monuments de l'époque romaine ou médiévale, écoutent depuis des siècles, la galopade des flots. Il nous parla des *condrillots*, ces bâteliers du Rhône qui criaient: «*Piquo à riàu* (1), *piquo à l'empì* (2)». Il nous fit assister au défilé des longues barques tirées du chemin de halage par de puissants chevaux, tandis que le «civadier» courait devant pour préparer les rations à l'étape. Et les Saintes-Maries, et la Tarasque, et les Aliscamps, et la foire de Beaucaire! Nous vîmes tout cela. Certes, leçon vivante, animée, mais qui n'avait qu'un tort, ce n'était pas de la géographie; c'était de l'histoire ou de la légende. Le professeur connaissait-il *de visu* les lieux qu'il étudiait? Alors c'était du lyrisme ou, si vous l'aimez mieux, une description touristique. Il se donnait lui-même, au lieu de pénétrer la réalité; car on sait qu'un paysage est un état d'âme. Dans les deux cas, historien ou touriste, le maître, comme le singe de la fable, prenait le Pirée pour un homme.

Ainsi inventaire de commissaire-priseur, histoire ou description touristique, la géographie n'avait pas su se donner un caractère scientifique: elle n'expliquait pas les faits étudiés.

## II

Notre globe est aujourd'hui connu: il n'y a plus d'espace en blanc sur la carte de l'Afrique, les deux pôles ont été atteints; une moisson abondante de faits nouveaux a été engerbée sur tous les points du globe. Le moment est donc venu de systématiser les connaissances acquises.

---

(1) C'est-à-dire : pique à droite, côté du royaume.

(2) C'est-à-dire : pique à gauche, côté de l'empire.

Le domaine géographique est exactement déterminé: il est situé aux points de contact de la surface terrestre avec la couche inférieure de l'atmosphère. Là, les agents de la dynamique interne et les agents subaériens forment ou sculptent les montagnes; là, les nuages, poussés par les vents, déversent les eaux de pluie qu'emportent les rivières; là sont concentrés tous les phénomènes de la vie végétale et de la vie animale. C'est le cadre naturel où les hommes vivent, travaillent et luttent.

De tous les faits, dont la croûte superficielle du globe est le théâtre, quels sont ceux que la géographie retiendra? Autrement dit, quel sera son objet? Elle fera sien tout ce qui modifie la surface de la terre: les continents et les mers; les pluies, les neiges, sources de tous les cours d'eau; les plaines, les plateaux, les montagnes, et aussi les habitations, les villages, les villes, les routes, les champs cultivés, les prairies où l'homme paît ses troupeaux; bref tous les faits qui s'inscrivent en caractères visibles sur le sol.

La géographie est une science positive. Chaque phénomène doit être étudié dans la complexité des faits qui le précèdent ou qui le suivent, car tout se tient dans la nature. Le Gulf-Stream devient un centre d'appel, en créant dans l'océan Atlantique une zone de basses pressions qui suit la traînée de ce courant chaud. Si la dépression barométrique se dirige vers l'est, la tempête sévit sur les côtes d'Irlande et de Bretagne. Le mouvement tourbillonnaire monte-t-il vers le nord? C'est la Scandinavie qui reçoit la bourrasque; s'il descend vers le sud-est, ce sera la Méditerranée, et s'il continue à se déplacer vers l'est, souffleront successivement le Cers dans le golfe du Lion, le Mistral sur la Côte d'Azur, la Bora dans l'Adriatique et le Vardar dans la mer Egée. Un savant météorologiste, M. Angot, a donc pu dire qu'une partie du temps de l'Europe s'élabore dans le golfe du Mexique. Un phénomène géographique n'est qu'un incident dans un tout infiniment complexe, et celui qui veut se reconnaître dans le dédale des faits doit élargir son champ de vision et voir en bloc.

Après l'observation, vient la localisation. La question *ubi* comme disent les grammairiens, est capitale. La population du département du Var, d'après le dernier recensement, s'est élevée à 322.945 h.; ce qui donne, pour une superficie de 5.609 km<sup>2</sup>, une densité de 59 h. par km<sup>2</sup>. C'est de

la statistique, le géographe ne doit pas ignorer cela; mais son rôle est d'indiquer comment la population est répartie. La grande majorité des Varois vit sur deux bandes très étroites: le rivage de la mer avec 189.756 h. et la dépression permienne de Cuers, qui forme comme une ceinture aux Maures et à l'Estérel, avec 63.783 h. Sur des territoires qui occupent à peine la dixième partie du département vivent donc 253.536 personnes, tandis que le vaste espace qui reste ne nourrit qu'une population clairsemée de 69.407 individus. Quelles sont les raisons de cette répartition?

Tout fait géographique doit être expliqué. D'où vient que la Seine, autrefois si calme, se départ aujourd'hui de sa tranquillité constatée depuis plusieurs millénaires? Le Morvan, déboisé nous fournit les causes de cette nouvelle attitude, et nous comprenons pourquoi l'Yonne, déjà qualifiée par Michelet «d'enfant terrible d'une famille bien unie», devient de plus en plus inégale et colérique. On s'enquiert, pour connaître un fleuve, de son régime, de son allure et l'on découvre ainsi que la zone dangereuse du bassin de la Garonne, par exemple, est le Toulousain et au printemps, que celle du bassin du Rhône est la plaine du Comtat et en automne. On apprend pour prévoir, et cela vaut mieux que d'encombrer la mémoire de la kyrielle des affluents et des sous-affluents.

Quant on sait voir, on saisit les rapports entre les faits et le cadre naturel. La maison-type en Provence se coiffe d'une toiture à double pente faiblement inclinée, peu saillante, avec, au rebord, un alignement de lourdes pierres, posées à même sur les tuiles: la rareté des pluies et le mistral expliquent ces dispositifs. Dans les Alpes, pays de neige et de pluies abondantes, le toit a quatre pentes et s'incline davantage. Sur le plateau suisse, battu par tous les vents, la maison s'encapuchonne sous son toit comme l'officier de quart sous sa pèlerine quand souffle la tempête (1).

L'eau et le soleil commandent l'emplacement des installations humaines. Dans les terrains primaires, bien arrosés, où l'eau circule à la surface, les maisons se dispersent; elles se resserrent dans les pays calcaires où l'eau des

---

(1) En Egypte, où il ne pleut jamais, la maison du Fellah n'a pas de toiture.

pluies, s'échappant par les fissures des roches, se trace un cours souterrain pour reparaître à la lumière plus bas, de loin en loin. Sur la bande du muschelkalk qui sépare les Maures et l'Estérel des derniers éperons de la Chaîne alpine, sourdent les eaux limpides d'une série de fonts, de neissons, de foux, de rāgas, et là s'alignent plus de quarante agglomérations rurales et trois centres urbains: Grasse, Draguignan, Toulon. La situation optima par rapport à l'insolation est, dans notre hémisphère le côté de l'*adrech* ou de la *soulane*, comme on dit en Roussillon. Même dans notre Provence ensoleillée, on ne bâtit pas à l'hubac, c'est-à-dire au côté de l'ombre.

En changeant de climat et de sol, tout change dans la demeure des hommes: matériaux de construction, forme, disposition, et la géographie qui note ces transformations arrive aux formules suivantes: 1° la maison est comme une floraison du sol; 2° le toit est la partie qui exprime le mieux, à sa manière, le climat du pays; 3° la maison révèle toujours, dans ses divisions et dépendances, les occupations des habitants.

L'étude des villes pose des problèmes du plus haut intérêt. Quelle est leur origine? Pourquoi un centre urbain s'est-il établi là? A quel moment de son évolution est-il arrivé? Et la question de l'urbanisme, toute d'actualité au double sens où ce mot est pris: concentration des hommes dans les grandes cités ou adaptation des vieilles villes à la civilisation contemporaine.

### III

On a pu s'apercevoir, par les exemples donnés, que les phénomènes qui s'inscrivent sur l'épiderme de notre globe n'ont pas tous la même origine.

La terre, fragment détaché du soleil, en se refroidissant et passant de l'état stellaire à l'état planétaire, s'est divisée en continents et en mers; le refroidissement a ridé l'écorce, c'est-à-dire a formé les montagnes et les vallées bien avant la création de l'homme; et même si l'homme n'avait jamais paru, les vents auraient véhiculé les nuages, de la mer vers la montagne où ils se seraient condensés; les eaux de pluie auraient dévalé dans la plaine en creusant leur lit, en taraudant ou forçant les obstacles, et entraînant la chair des monts et même leur ossature de roches. Sur notre littoral provençal seraient restés accro-

chés les Maures et l'Estérel, lambeaux de l'ancienne Tyrhénide qui occupait l'emplacement actuel de la Méditerranée occidentale. Aux effondrements sur un point, auraient répondu des surrextions sur un autre, et les volcans, soulignant les lignes de fracture, auraient secoué leur voisinage et l'auraient modifié par les coulées de laves et de basaltes, puis se seraient éteints comme s'éteindront ceux qui sont en pleine activité aujourd'hui.

Mais l'apparition de l'homme a imprimé à la face terrestre une physionomie toute nouvelle. Non seulement l'œcoumène a été totalement remanié; mais encore les régions polaires inhabitables ont pris un autre aspect à cause de lui. Pour échapper à ses atteintes meurtrières des quadrupèdes, des oiseaux, les grands cétacés ont cherché un refuge dans les solitudes glacées.

L'homme ne rencontre pas toujours un terrain favorable à son installation. Son existence est une lutte tenace contre le milieu; ou il faut qu'il s'adapte au milieu ou que le milieu s'adapte à lui. Evidemment on ne peut modifier le climat, il faudra donc le subir: les Touaregs s'accommoderont au désert, les Esquimaux aux froids rigoureux et aux longues nuits polaires. Mais l'homme peut avoir une action sur le sol. Par des amendements, des travaux appropriés, il fabrique des terres arables. Il change même les formes de la terre: les Hollandais ont comblé la mer de Harlem, ils songent aujourd'hui à exonder le Zuiderzée. Les Allemands ont tellement remanié leurs cours d'eau qu'ils ont, pour ainsi dire, construit leurs fleuves. Les vagues sournoises des dunes landaises, arrêtées par Brémontier, ne menacent plus Bordeaux. Les montagnes ne sont plus un obstacle: les voies ferrées ou les canaux passent par-dessous et des passages ont été ouverts aux navires à travers les terres fermes.

Sous l'aiguillon d'un besoin primordial impérieux, le besoin de manger, l'homme a transformé d'immenses espaces pour les rendre propres à la culture des plantes vivrières; il a créé des prairies pour élever des animaux domestiques qui sont ses auxiliaires ou ses nourriciers. Il a cherché ensuite un abri pour se mettre à couvert pendant les heures où il perd conscience de lui-même en s'abandonnant au sommeil réparateur: il a bâti des maisons, les unes isolées dans les campagnes, les autres groupées en hameaux, en villages ou en villes. Quelle physionomie nou-

velle donnée à la terre par les champs, les prés, les jardins et par cette végétation de demeures ! Si l'homme n'avait pas passé par là, quel serait l'aspect du site que nous habitons, sans la ville, l'arsenal, les remparts, les faubourgs et les nombreuses villas et « bastides » qui escaladent les croupes de Faron ou se disséminent dans la plaine ? Le paysage pourrait avoir son charme, car la nature est un merveilleux artiste ; mais il serait tout autre. Songez à ce que Marseille ajoute au vieux Lacydon ; Paris, avec sa forêt de maisons et d'édifices, à la campagne séquanais ; songez à tout ce qu'apportent de nouveau et de formidable aux lieux où sont bâties, Londres, qui a sept millions d'habitants, et New-York, qui élève ses gratte-ciel de vingt ou trente étages.

Assurer l'être c'est un minimum nécessaire ; dès qu'il est atteint, l'homme pense au bien-être. Il exploite les forêts pour la construction ou le chauffage des maisons ou pour la fabrication des meubles qui embellissent les demeures en les rendant confortables. Il éventre la terre pour lui arracher la houille, le fer et les autres minerais. Comme conséquence de la mainmise sur ces richesses, des scieries sont établies à l'état sporadique dans les bois mêmes et des corons autour des carreaux des mines. Aujourd'hui des usines hydro-électriques, en disciplinant la houille blanche et la houille verte, transmettent la force motrice aux industries qui se concentrent dans les grandes villes.

L'homme est un être sociable — j'entends par là qu'il vit en société. On ne trouve des Robinsons que dans l'imagination des romanciers. Par l'entente commune, chacun s'assure la tranquille jouissance des biens qu'il a acquis. De là naissent des faits géographiques nouveaux. L'Etat s'inscrit sur le sol par des frontières naturelles ou artificielles ; mais surtout par des places de guerre, des forts d'arrêt, des camps retranchés. Il se révèle encore par des villes capitales ou administratives et par des routes politiques ou stratégiques.

Habitations, champs cultivés, pâturages, carrières, mines, industries, routes, tout cela c'est encore de la géographie selon la définition. Les Allemands ont été les premiers à en faire le but de leurs investigations. Le professeur Ratzel groupait toutes ces marques de notre activité, inscrites sur le sol, sous la dénomination d' « Anthropogéographie », terme un peu pédant et composé selon les habitudes chères

à l'esprit synthétique de la langue allemande. P. Vidal de la Blache et M. J. Brunhes, dissociant les deux parties du mot, selon l'esprit analytique du français, ont fait accepter l'expression «géographie humaine».

Les sciences géographiques se divisent donc en deux parties : géographie physique et géographie humaine, qui n'ont de commun que leur champ d'observation ; mais qui se différencient par l'origine de leur objet propre et par leur méthodologie.

Les faits qu'étudie la géographie physique sont produits par les forces naturelles ; ils sont soumis au déterminisme de la nature ; en remontant à leurs sources, on trouve en dernière analyse la chaleur solaire et la pesanteur. Ils s'expliquent de la même manière que les phénomènes des sciences naturelles où, deux faits connexes étant donnés, l'un détermine toujours l'autre. Si je chauffe une barre de fer, elle s'allonge toujours. De même en géographie physique, si deux régions voisines subissent des pressions inégales, le vent souffle toujours de la région de haute pression, vers celle où la pression est plus basse. Dans la géographie humaine, les faits dérivent de notre activité et sont commandés par nos besoins et nos désirs. L'explication qu'on peut en donner est plus compliquée. Comme dans toutes les sciences sociales, *un phénomène qu'on voit en explique un autre qu'on voit également par l'intermédiaire d'un troisième qu'on ne voit pas*, nous disent les logiciens. Ainsi les excès de la démagogie aboutissent toujours au despotisme. Voilà ce que l'on constate en histoire ; mais ce que l'on ne voit pas, c'est que la coalition des intérêts menacés appelle toujours un sauveur, un maître. Ici donc, l'esprit géométrique ne suffit plus, il y faut encore ajouter l'esprit de finesse. A Toulon, dans la partie la plus ancienne de la ville, toutes les rues sont orientées dans le sens nord-sud. Voilà les deux faits qu'on voit. Quel est le fait qu'on ne voit pas et qui nous donne la clé de cette disposition ? Essayons de nous promener, — si nous le pouvons — par un jour de grand vent sur le boulevard de Strasbourg, qui a été ouvert sans égard aux exigences locale du climat, et nous comprendrons que les vieux Toulonnais surent se garantir du Mistral et du Levant en traçant des rues normales à la direction de ces deux vents dominants.

Que peut-on légitimement inférer de tout ce qui vient d'être dit ?

D'abord que la géographie physique, — nous venons de le voir — qui a tous les caractères d'une science de la nature, ne doit plus être enseignée par un littéraire ; mais par un professeur qui a reçu une culture nettement scientifique. La géographie humaine, qui est une science sociale, doit seule être maintenue à un professeur de lettres dont la pensée est orientée vers la connaissance de l'homme, de ses facultés, c'est-à-dire vers des études que l'on désignait autrefois par un mot que nous n'employons plus et qu'il faut regretter, les Humanités. Quel est le chirurgien qui sectionnera la membrane unissant les deux sœurs siamoises ? Je veux dire quel est le ministre qui prendra le décret de séparation ?

Ensuite, par l'explication des phénomènes étudiés, les sciences géographiques aujourd'hui façonnent, cultivent l'esprit et développent le sens critique. Celui qui se soumet à leur discipline acquiert de bonnes habitudes mentales. Somme toute que demande-t-on aux diverses branches de l'enseignement ? De réaliser le souhait de Montaigne : « Mieux vaut une tête bien faite, qu'une tête bien pleine ». La logique ne doit donc plus boudier à la géographie, les écoliers non plus. Les étrangers continueront peut-être à répéter que les Français n'aiment pas la géographie. Ce ne sera plus qu'une contre-vérité, plus qu'une légende. Mais les légendes comme les réputations usurpées sont longues à mourir et je serais tenté de pousser le cri que Th. Gautier lançait à propos de la statue de Casimir Delavigne, champion du classicisme décadent :

« Il est des morts qu'il faut qu'on tue ».

ARNAUD.





# Réponse de M. BERNARD

*Directeur de l'Ecole Rouvière*

---

Monsieur,

Votre longue carrière universitaire, qui fut des plus honorables, s'est presque tout entière déroulée à l'Ecole primaire supérieure Rouvière, où vous avez exercé les fonctions de professeur de lettres pendant quarante ans.

Appelé, en 1918, à la direction de cette importante école, j'eus vite fait d'apprécier, tant ils étaient éclatants et indéniables, les rares mérites de l'homme et de l'éducateur.

Ce qui vous caractérise surtout, c'est l'équilibre heureux de vos facultés: une sensibilité exquise, des élans généreux, contenus par une volonté ferme dans les limites que leur assignent une intelligence lucide, une conscience droite et saine. Quelles facultés précieuses pour un éducateur! Votre bonté aimable et souriante, votre cœur que vos élèves sentaient toujours si près du leur, cette affection si désintéressée qu'ils découvraient en vous dès le premier contact, vous les attachait à tout jamais. Vous aviez d'ailleurs été porté vers les fonctions d'enseignement par les impulsions généreuses de votre nature, et vous étiez tout pénétré de l'importance nationale et sociale de votre rôle. Amour de l'enfance, désir ardent de servir la Patrie et l'Humanité, tels sont les premiers éléments d'une vocation que jeune encore vous aviez senti s'éveiller en vous et qui n'a fait que s'affirmer par la suite. On comprend dès lors que le souci constant de bien faire, de faire chaque jour mieux que la veille, vous ait suivi pendant toute votre carrière. Mais cet élan et ce désir de perfection qui animent le bon maître et qui ennoblissent sa tâche, ont aussi leur écueil. Tâche souvent ardue! Les résultats espérés ne viennent que lentement. Quelle dose de patience ne faut-il pas à l'éducateur! Or, il arrive souvent que, précisément, le désir de bien faire et d'obtenir vite des résultats appréciables, qui devrait être le régulateur de cette patience, en est le plus sûr destructeur. Combien d'efforts ne devons-nous pas faire pour maîtriser nos nerfs,

éviter les mouvements irréfléchis de la colère, les paroles imprudentes, cette irritabilité par laquelle nous nous donnons en spectacle à nos élèves et qu'ils se font souvent un malin plaisir de provoquer. Cet écueil, Monsieur, vous avez pu l'éviter parce que, chez vous, la sensibilité a toujours été subordonnée à la volonté, placée elle-même sous le contrôle de la raison. Et ce que j'ai admiré le plus en vous, c'est cette sérénité dans l'accomplissement de votre tâche, cette patience que rien ne désarmait, cette parfaite égalité d'humeur, cette politesse inspirée par le sentiment profond du respect dû à l'enfance, qui mettaient hors d'atteinte le prestige que vous deviez à votre savoir, à la valeur de votre enseignement, à vos vertus, à toutes vos éminentes qualités.

Je crois, Monsieur — je le dis comme je le pense, avec une fierté sans orgueil comme aussi sans fausse modestie — je crois que nous étions bien faits pour nous comprendre et pour nous apprécier mutuellement. Sans parler des affinités de notre nature, il est à remarquer que nous appartenons à la même génération. Vous êtes né en 1860, je suis né peu après vous, en 1862, et vous n'avez débuté dans la carrière de l'enseignement que deux ans avant moi. C'était l'époque héroïque de l'enseignement primaire. Après une jeunesse tout entière consacrée à l'étude, quand, à 18, 19 ou 20 ans, nous débutions dans les fonctions d'instituteurs, nous recevions un salaire dérisoire, tout juste suffisant pour ne pas mourir de faim, de 700 ou de 800 fr. par an. Mais, tous ou presque tous, nous sortions du peuple, et nous étions très enthousiastes et très naïfs. Enfants, nous avions senti passer sur nos têtes — déjà courbées sur les livres — le souffle amer de la défaite, et, plus tard, on nous avait dit que nous serions les piliers de la jeune République et que la France avait besoin, pour se relever, de tout notre concours, de tous nos efforts, de tout notre dévouement. On nous répétait : « C'est le maître d'école allemand qui a vaincu à Sadowa et à Sedan ; à vous, instituteurs français, est confiée la mission la plus haute : c'est par vous surtout que la France retrouvera sa grandeur et sa prospérité et pourra reprendre sa place dans le concert des nations civilisées. » Et, sûrs d'être les apôtres d'une cause sainte, nous nous donnions sans marchander, sans compter. Notre dévouement n'était certes pas un dévouement au compte-gouttes. « Jobards ! » disent aujourd-

d'hui nos jeunes collègues d'esprit plus positif. Oui, jobards, mais des jobards qui ne regrettent pas de l'avoir été... Nous en sommes fiers, au contraire, car nous ne donnons pas à ce mot le sens péjoratif que vous lui attribuez. Pour ma part, je me sens toujours prêt à riposter à l'épithète par cette tirade d'une des plus spirituelles comédies de Labiche «La cigale chez les fourmis» :

«Oui, oui, les jobards, la sainte phalange des jobards! Tâchez d'en être..., car les jobards, ce sont ceux qui croient à quelque chose! qui se sacrifient pour quelle chose! qui prêtent même en sachant qu'on ne leur rendra pas! qui donnent en sachant qu'on ne leur saura jamais gré! qui ont foi dans l'amitié, dans l'amour, dans la probité! Qu'est-ce qui a fait les plus grandes choses de ce monde? des jobards! Les martyrs? jobards! Les héros? jobards! Et Dieu veuille qu'un jour, en face d'un service à rendre, d'une preuve de dévouement à donner, j'oublie assez toutes les lois de la prudence pour qu'on dise de moi: Quel jobard!»

Professeur de français, non seulement vos connaissances littéraires étaient étendues et variées et vous dominiez votre enseignement, mais — ce qui vaut mieux encore — vous aviez un goût sûr et délicat, une finesse d'esprit, une sûreté de jugement, qui, tout en vous rendant sensible à la valeur artistique des œuvres, vous permettaient de discerner les plus belles et dans chacune d'elles les plus beaux passages, de sentir et de comprendre toutes les nuances, même les plus subtiles, de la pensée ou du sentiment. Pensant, comme Montaigne, que «mieux vaut une tête bien faite que bien pleine», vous n'aimiez l'érudition que dans la mesure où elle est indispensable à la compréhension du texte, et je suis sûr de ne pas me tromper en vous appliquant cette définition que j'ai trouvée dans la préface d'un vieux livre: «Savoir beaucoup est le propre d'un érudit; savoir à fond ce qu'il y a d'excellent, voilà ce qui fait l'homme de goût, l'homme bien élevé, ce que nos pères appelaient si justement l'honnête homme.»

Persuadé néanmoins de la nécessité d'une étude vraiment scientifique de la littérature, historien d'ailleurs en même temps que professeur de français, vous ne manquiez jamais de replacer les auteurs et leurs œuvres dans leur milieu exact, de faire revivre à grands traits, dans ce qu'elles ont de plus général ou de plus caractéristique,

les époques où les œuvres ont paru et les circonstances qui ont marqué leur apparition.

Aussi quel profit vos élèves tiraient-ils de votre enseignement ! Le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un professeur de français, c'est de dire qu'il sait amener ses élèves à sentir et à juger la beauté littéraire. Cet éloge, vous l'avez mérité.

Sans vouloir diminuer en rien le professeur de français que vous avez été, je crois pouvoir affirmer que le professeur d'histoire et de géographie valait mieux encore. C'est surtout ici que je retrouve la caractéristique d'une âme parfaitement équilibrée. A l'esprit de finesse, au culte de la beauté, vous avez su joindre un goût particulièrement vif pour l'emploi des méthodes rigoureusement scientifiques. Vous êtes bien de ces gens « tourmentés de logique », suivant l'expression de M. Madelin que je cite après vous. C'est ainsi qu'en histoire vous ne vous contentiez pas d'exposer les faits : vous saviez les grouper d'après leurs rapports logiques, vous ameniez vos élèves à réfléchir sur leurs causes et sur leurs conséquences, et vous les éleviez ainsi jusqu'à la conception des grandes lois qui président à l'évolution des Etats, à la formation et au développement des institutions humaines.

En outre, réagissant contre un abus que les écoliers de notre génération ont tous connu, vous ne donniez à l'histoire des guerres et des batailles que la place qu'elle mérite, et vous vous attachiez à l'étude des institutions et des mœurs, des modifications qu'elles ont subies à travers les âges, de l'état du peuple aux différentes époques, du progrès scientifique, économique, littéraire, artistique, etc... « La véritable histoire, a dit Voltaire, est celle des mœurs, des lois, des arts et des progrès de l'esprit humain ». C'est cette histoire-là, Monsieur, que vous avez surtout enseignée, et je vous en félicite. Au cours de vos leçons, vous ne manquiez jamais de comparer le passé au présent, sachant bien, d'une part, que les institutions d'autrefois sont mieux comprises quand on les rapproche de l'organisation actuelle, et, d'autre part, qu'elles jettent réciproquement sur les nôtres un jour qui en fait ressortir les avantages.

Mais ce dont il faut le plus vous louer, c'est d'avoir inculqué à de si nombreuses générations d'élèves, par votre enseignement historique, le culte réfléchi et raisonné de la Patrie. En s'alimentant aux leçons de l'histoire, le senti-

ment patriotique, qui, tout d'abord, n'est qu'instinctif, s'affermir et acquiert une force d'autant plus invincible qu'il devient plus clairvoyant. «Il n'est si doux, a dit V. Cousin, d'aimer la France et de la servir, que parce qu'on sait que ses intérêts se confondent avec ceux de l'humanité et que sa grandeur est l'espérance du monde». Voilà ce que nous devons apprendre à nos élèves, sans craindre d'affaiblir en eux le patriotisme par l'examen critique de sa valeur morale. S'il est naturel et s'il est bon d'aimer sa patrie, il peut y avoir des façons détestables de l'aimer. «On a prêché, écrit M. Lanson, sous le nom d'amour de la patrie, la haine de l'étranger, du genre humain. On a travaillé à rendre insociable notre sociable nation, à la ramener, par une dure régression, aux instincts sauvages de violence et de rapine». Pour nous, ce chauvinisme outré est aussi bête et aussi odieux que l'antipatriotisme. Tous les enseignements de l'histoire condamnent ce patriotisme agressif qui voudrait asseoir la grandeur de notre nation sur l'anéantissement des autres nations et d'après lequel nous devrions nous conduire en fauves à l'égard des étrangers. On sait — et vous l'avez certainement enseigné à vos élèves — que le caractère particulier de notre grande Révolution, c'est d'avoir été universelle. Nos pères de 1789 — ce fut leur gloire — ont réclamé la liberté et l'égalité, non seulement pour eux, mais pour tous les hommes; ils ne les ont pas revendiquées en vertu d'une vieille charte, d'un ancien contrat méconnu par les rois, mais au nom de la nature et de la raison. Cent ans avant nous, l'Angleterre — se référant, elle, au droit historique et non au droit naturel — avait définitivement conquis la liberté politique; mais, dans sa révolution, elle n'avait pensé qu'à elle-même. La France, au contraire, a parlé, agi et combattu pour l'humanité tout entière. Eh bien! que nos élèves constatent, avec M. Aulard, que le patriotisme des gens de la Révolution ne fut pas affaibli par leurs sentiments humanitaires.

«Il me semble, écrit cet historien, qu'ils infligèrent à l'Europe monarchique, qui voulait les empêcher d'être libres, une mémorable raclée. Ce sont les humanitaires qui criaient le plus fort: *Vivre libre ou mourir!* Ce sont les internationalistes d'alors qui furent les plus rudes chefs et les plus héroïques soldats de la défense nationale à outrance». C'est ce patriotisme-là qu'il faut enseigner à

nos élèves : patriotisme des hommes libres qui entendent défendre leur liberté par la force s'il le faut ; patriotisme des hommes de labeur qui entendent jouir paisiblement du fruit de leur travail. C'est ce patriotisme-là, le seul efficace, qui nous a donné la victoire dans la grande guerre européenne de 1914-1918. De ce patriotisme éclairé, conscient, vous avez, Monsieur, imprégné l'âme de vos élèves. On ne saurait trop vous en féliciter.

Vous aviez, d'ailleurs, l'esprit trop large et le cœur trop généreux et vous étiez d'un caractère trop pondéré pour tomber dans le sectarisme. Dans vos jugements sur les hommes et sur les choses, vous n'avez jamais été influencé par l'esprit de parti. Vous l'avez bien montré en rendant pleine et entière justice à l'œuvre de nos rois de France, de ceux surtout qui furent, comme on l'a dit, de grands *rassembleurs de terre française et de grands niveleurs*, qui réalisèrent ainsi l'unité matérielle et morale de notre pays et qui, abaissant la noblesse, élevant la bourgeoisie, contribuèrent par là même — aussi étrange que cela puisse paraître à première vue — à l'avènement de la Révolution de 1789, qui détruisit en France la monarchie absolue.

Pour ce qui est, Monsieur, de votre enseignement de la géographie, je ne me permettrai pas d'insister. Vous venez de trop bien définir votre méthode pour que j'aie la prétention de vouloir y ajouter quelque chose. Tout ce que vous avez dit si excellemment, avec tant de science, un choix si heureux d'expressions et cette pointe d'humour qui est un des charmes de votre conversation et de vos discours, je l'approuve entièrement, sans restrictions ni réserves. Je veux seulement, par un souvenir personnel, confirmer vos remarques sur l'ancienne méthode et sur la nouvelle.

Ah ! l'ancienne méthode ! Cet abus, ce fléau de la nomenclature sèche et aride, contre lequel il a fallu lutter tant d'années pour le faire disparaître de notre enseignement ! Nous sommes, Monsieur — je l'ai déjà dit — de la même génération. Comme vous, j'ai appris par cœur et anonné les listes des préfectures et des sous-préfectures. Nous devions les réciter toujours dans le même ordre — ordre alphabétique ou, ce qui était un peu mieux, ordre de situation géographique dans le département. Ceci à l'école primaire. A l'école normale, ce fut autre chose. Notre professeur — que Dieu ait son âme ! — nous obligea à

apprendre, dans le seul département du Nord, 72 noms de localités. Et telle était notre confiance et telle était notre « ardeur naïve » que nous faisions l'effort de mémoire nécessaire pour les réciter imperturbablement. Effort stérile s'il en fut !

Aussi quand, plus tard, beaucoup plus tard, hélas ! je pus être initié à la méthode qui traite de la géographie comme d'une science, avec quelle joie et quelle satisfaction d'esprit je m'adonnai à cette étude ! Et, comme tout était nouveau pour moi, je marchais d'enchantement en enchantement.

Après avoir bourré sa mémoire de tant de noms de chaînes de montagnes, de sommets et de cols, et de tant de noms de cours d'eau, etc., etc., savoir enfin que les Alpes et le Jura sont des montagnes jeunes, les Pyrénées des montagnes d'âge mur et les Vosges de vieilles montagnes, et connaître le pourquoi et le comment de ces choses ! Savoir aussi comment la nature entière, sol et atmosphère, a créé le fleuve, « avec sa personnalité accusée, son caractère doux ou colère, serviable ou méchant », le relief expliquant son cours, le climat déterminant en grande partie son régime ! Savoir pourquoi encore le Rhône, par exemple, dans son cours de Lyon à la mer tend à dévier vers l'ouest (loi de Baer), ou bien — je cite un peu au hasard — connaître tout le sens que renferment ces mots : *Paris est le pôle attractif de la France ; le massif central en est le pôle répulsif !*... Enfin découvrir les correspondances qui s'établissent entre la nature et l'homme, qui, par son tempérament, son caractère, ses mœurs et ses institutions, semble faire corps avec le milieu qui l'entoure ! Quelle étude vivante et suggestive !

Bien que ce sujet me passionne, je n'oublie pas, Monsieur, que c'est le sujet que vous avez traité — j'ai dit comment — et je n'insiste pas davantage.

Dans votre carrière universitaire, vous avez accompli un dur labeur. Vous avez dû réapprendre tant de choses qui, comme la géographie, vous avaient été si mal enseignées dans votre enfance et pendant votre jeunesse ; vous vous êtes tenu au courant, jusqu'à la dernière heure de votre apostolat, de toutes les découvertes nouvelles, de toutes les œuvres nouvelles, ainsi que de tous les perfectionnements apportés aux méthodes d'enseignement. Sans cesse vous avez accru votre valeur intellectuelle et profession-

nelle, vous donnant tout entier à votre tâche et ne vous estimant jamais quitte. Eh bien ! cela ne vous a pas suffi ! Commentateur intelligent des œuvres d'autrui, vous avez voulu encore produire vous-même, et vous avez été tour à tour et souvent en même temps poète, historien et géographe. Ce n'est certes pas faire injure au poète que de dire tout ce qu'il doit au géographe et à l'historien. Le plus souvent, vous avez emprunté le sujet de vos œuvres poétiques à la légende et à l'histoire, et, dans plus d'un passage, on retrouve le géographe. Votre poème de *Saint-Paul-la-Galline*, n'est pas autre chose que l'histoire mi-léendaire mi-historique de la fondation du village de ce nom — aujourd'hui St-Paul-en-Forêt — à la suite des dévastations des Sarrasins. Et les vers qui suivent ne sont-ils pas d'un géographe-poète :

En ces pénibles jours, l'Esterel, rude marche,  
Pour l'ancien Fréjurès, fut le salut et l'arche;  
Car ses maquis d'ajonc, de bruyère et de houx,  
D'où pointent les grés verts et les porphyres roux,  
Ses « hubacs » ténébreux où, gemmé de résine,  
Le pin-pignon avec le châtaignier voisine,  
Noirs repaires du loup, bagnes du sanglier,  
S'offraient comme un refuge et comme un bouclier.

Et plus loin :

Ils laissèrent ses bois au terrain granitique  
— Preuve que nos anciens avaient l'esprit pratique —  
Car les schistes trop durs, trop meubles les vallons,  
Où la pluie orageuse entraîne les sablons,  
Que le soleil calcine et le mistral dessèche,  
N'ont pas été créés pour la houe et la bêche.  
Aussi nos paysans vinrent-ils défricher  
La terre qui poudroie autour du vieux clocher,  
Bonne terre à froment dont le calcaire tendre  
S'étale en lits épais vers les sources de l'Endre.

Mais il serait souverainement injuste de ne voir en vous qu'un poète dédactique et descriptif, comme Delille. Bien que très raisonnable, vous ne manquez — je l'ai déjà dit — ni d'imagination ni de sensibilité, et les grandes et belles choses, les idées nobles et généreuses, les sentiments élevés font naître en vous l'enthousiasme qui soulève l'âme du poète et l'emporte dans les régions sereines de la pure et sublime beauté.



Voici, dans «L'Endre», — poème consacré à une rivière paisible, au «flot pur», mais qui parfois en automne a «des colères subites» — voici, dis-je, un passage où la noblesse de l'inspiration s'allie à la pureté de la forme, à l'ampleur harmonieuse du vers :

Poète, aux purs sommets dont la beauté te grise,  
Elève-toi. Que rien — ce qui souille ou corrompt —  
N'arrête ton élan et que rien ne le brise;  
Les regards vers la cime achève ton emprise  
Et que le désespoir n'incline pas ton front.

Dans la lutte jamais que ton cœur ne défaille,  
Car tu deviens meilleur en visant l'Idéal.  
Jette-toi hardiment dans la noble bataille,  
Que ton âme inspirée avec fierté tressaille,  
Comme celle des preux cherchant le Saint-Graal.

Qu'importent, ô rêveur, les rires, les injures!  
Mets ton ressentiment au pied du crucifix,  
Les dents des sots ne font que de vaines morsures,  
Soutiens le bon combat sans songer aux blessures,  
Rien ne sera perdu des efforts que tu fis.

Il y aurait tant de choses à dire sur votre talent de poète!  
Un des caractères essentiels de ce talent, sur lequel j'aurais voulu pouvoir m'étendre — les limites qui me sont imposées ne me le permettent pas — c'est votre goût très vif pour les beaux spectacles de la nature. Qu'ils soient charmants ou grandioses, vous les décrivez en véritable artiste, qui sent et qui sait peindre. Quelle grâce et quelle fraîcheur toutes printanières dans ce passage de votre poème de *Saint-Paul-la Galline* :

C'était le temps où Mai s'enguirlande et sourit,  
Où chantent les buissons, où le genêt fleurit,  
Où pour les nids rieurs des pinsons, des fauvettes  
Liserons et muguets agitaient leurs clochettes,  
Tandis que de plaisir frissonnaient les halliers.

Et quand, dans une vision merveilleuse, vous évoquez le tableau d'ensemble de votre Provence aimée, quelles larges touches de couleurs vives!

J'adore la splendeur des étés à midi  
Sur tes clairs horizons, lumineuse Provence,  
L'Esterel rutilant comme une braise intense  
Et l'Alpe au grand soleil levant son front hardi.

Enfin, quoique limité, je m'en voudrais de ne rien dire de vos sonnets, de vos sonnets à la manière de José-Maria de Hérédia. Poète «condensateur» comme cet illustre Maître, qui fut lui-même, on le sait, le disciple de Leconte-de-Lisle, vous avez fait tenir dans le cadre étroit du sonnet «de vastes tableaux et de magnifiques visions». Splendeur de la forme, sonorité du vers, richesse harmonieuse des rimes, éclat des descriptions historiques et des paysages, vous avez tout imité — sans rien perdre de votre personnalité — avec un rare bonheur. Qu'on en juge.

### LE MASSALIOTE PYTHEAS

Du Lacydon quittant les rocs marmoréens  
Pythéas prend la mer sans esprit de pécule,  
Hardiment il franchit les colonnes d'Hercule  
Et sa trirème fend les flots céruléens.

Il explore étonné les bords européens  
Où le jour infini n'est qu'un long crépuscule,  
Où le soleil, pâli, durant des mois, circule  
En rasant l'horizon des Hyperboréens.

Le cap à l'inconnu, se flant aux étoiles,  
Du Nord mystérieux, il déchire les voiles  
Et penche son antenne au pôle reculé.

Dans le froid, les brouillards, il gouverne, tenace,  
Et voit — non sans stupeur — au large de Thulé,  
L'Océan de Kronos que ferme un mur de glace.

Monsieur, vous êtes vraiment un favori des Muses. Quand ce n'est plus Polymnie ou Erato, c'est Cléo qui vous inspire. Vous avez donné la mesure de votre science historique dans votre études critiques sur *Le gouvernement de Charles V* et *L'armée sous Charles VII*, ainsi que dans votre conférence sur *Le rôle de la Serbie*. Ce sont des chefs-d'œuvre de méthode et de clarté. Quoique ne négligeant ni la fidélité du récit ni la couleur locale, vous vous rattachez plutôt, en histoire, à l'école philosophique, qui raisonne sur les événements, en recherche les causes et les effets, s'efforce enfin d'en dégager la philosophie.

Comme géographe, vous avez écrit une étude remarquable sur *Les voies de communication dans le canton de FAYENCE*, étude que vous appelez vous-même un *Essai de géographie humaine*. Et c'est bien cela ! Interprétant la

circulation à la fois au point de vue politique et au point de vue économique, vous montrez, en effet, qu'une «connexité étroite existe entre la vie locale et le réseau routier» et que «les chemins sont des signes révélateurs de l'état social d'une région».

Je me hâte de citer encore votre *Lettre à un ami à propos d'Anatole France*, où s'exerce votre sens critique aiguisé, où vous notez avec autant de verve et d'esprit que de bonne et saine raison les impressions que vous avez éprouvées à la lecture des œuvres du Maître.

Et je conclus :

Monsieur, à vos rares mérites, vous joignez la plus grande modestie. L'outrecuidance de beaucoup, qui n'ont ni votre valeur morale, ni votre valeur intellectuelle, ni votre valeur professionnelle, nous fait apprécier encore plus, chez vous, cette charmante qualité. Vous pensez sincèrement que l'Académie du Var vous a grandement honoré en vous admettant parmi ses membres; je pense, moi, et nous pensons tous — je me crois autorisé à le dire — que ce sont des membres tels que vous qui honorent notre Compagnie.

C'est avec joie que l'Académie vous accueille, et je suis heureux et fier de souhaiter la bienvenue à un bon serviteur des lettres françaises, de la Patrie française et de l'Humanité.

P. BERNARD.





# Admonition

---

*D'après un sonnet de la Chimère,  
de Gabrielle d'Annunzio.*

Frère, voici la route. Avance en paix, avance.  
Elle est sûre; à sa fin la mort va t'apprêter  
La demeure profonde où tu dois t'arrêter.  
Prends l'unique flambeau que l'on nomme Espérance.

Avance et chante aussi, s'il te plaît de chanter;  
Même si tu le peux, dis gaiement ta romance  
Et dissipe l'ennui, ce bournier de démenche  
Où l'immonde ennemi veut te voir hâleter.

Si le regard brillant sous la lourde visière,  
Se montrait la Douleur équipée en guerrière,  
N'écarte pas de toi sa lance aux coups pressés,

Mais offre ton grand cœur, sans craindre la blessure,  
Ni plier les genoux, et si, par aventure,  
Ton sang coulait à flots, ne dis jamais: «Assez!»

Ludovic-Léon REGNIER.





Réception de Monsieur le Docteur E. GODLEWSKI

---

# LE GRAND ART MÉDICAL

---

(DISCOURS DU RÉCIPiendaire)

C'est avec une profonde émotion que j'obéis aujourd'hui aux exigences d'une coutume fort respectable sans doute, mais dangereuse pour ceux que la nature n'a pas favorisé du don de l'éloquence. Cette émotion est faite à la fois, de la joie que j'éprouve à me voir conférer l'honneur de siéger parmi vous, ce dont je vous remercie bien sincèrement, et de l'appréhension bien naturelle de ne pouvoir remplir la tâche redoutable et sacrée à laquelle noblesse oblige.

Monsieur le Président,

A vous, je dirai toute ma gratitude. Peut-être ne vous a-t-il pas déplu de venir apporter une sorte d'investiture à celui que vous affectionnez depuis si longtemps, à celui qui vous a toujours voué une estime profonde faite d'admiration, d'exemples glorieux et d'amitié inaltérable.

Vous souvient-il, mon général, de ce soir de septembre où tous les deux assis sur la terrasse du chalet « Gomer », dominant la ville de Toulon et sa rade empourprées par le soleil couchant, vous me faisiez l'honneur de me lire des pages de vos « Lettres d'Athènes ».

Dans cette terre promise qui est votre foyer, là où le ciel est si pur et si haut qu'on y peut respirer largement, les mots y prennent une ampleur que nulle entrave altère et les sentiments se développent librement dans une atmosphère limpide avec toute la force de votre cœur.

Puis-je vous redire mon émotion en écoutant ces pages empreintes de vous-même, avec vos tristesses des événements écoulés, avec vos joies d'une espérance inébranlable; avec votre amour de tout le beau, le vrai, le bien, que vous saviez être compris par celle à qui vous adressiez ces lettres:

Ces émotions, cette impression de bonheur intime, vous me les avez fait ressentir longtemps après alors que descendant le mont Faron je contemplais la ville. Et par un de ces phénomènes psychiques bien communs qui nous fait prolonger durant toute une journée le bonheur de l'aurore, grâce à vous, Toulon m'a paru plus belle, plus riche, plus prenante encore, véritable Atlantide vers laquelle je me sens attiré bien souvent.

Mon cher Maître,

Je vous connais depuis bien longtemps et à votre insu. La lecture de vos remarquables travaux sur le foie m'a permis de me classer jadis, dans les premiers rangs, au concours si envié de l'internat des hôpitaux. Vingt ans après vous venez en personne affirmer l'heureuse influence que vous avez eue dans mon avenir médical. Je vous en remercie profondément.

Mes chers Collègues,

Je crains fort que mon élection ne soit pour vous une amère déception; vous recevez aujourd'hui dans votre assemblée un médecin de plus et pas davantage. Savez-vous bien la responsabilité que vous prenez par devant les hommes ou plutôt par devant l'opinion publique?

Car aujourd'hui, le médecin est peu de chose, et si la profession médicale ne peut être démodée, puisqu'il y a et qu'il y aura toujours des malades, la médecine n'en est pas moins très discutée. Rassurons-nous, le fait n'est pas nouveau, puisque nous trouvons dans un livre de Pline, cette critique proférée en l'an cinquante par Caius l'ancien: « La Science la plus importante à notre usage dit-il, celle qui se charge de notre conservation. de notre santé est malheureusement la plus incertaine et la plus trouble ». Avec Molière et sous une autre forme, Pascal n't-il pas dit: « Si les médecins avaient le vrai art de guérir, il n'auraient pas le bonnet carré pour frapper l'imagination. »

Certes, le dix-neuvième siècle, le siècle de la science, a vu évoluer l'art de la médecine. Les sciences médicales se sont développées à pas de géants atteignant dans une marche triomphale au milieu des découvertes géniales et pour la plupart françaises, des sommets lumineux dont l'action bienfaisante rejaillit sur le monde entier. Mais ceux, qui sont chargés de répandre ses bienfaits; les médecins, que pense-t-on d'eux dans les temps actuels?

C'est la question posée en 1922 par une revue des jeunes, le journal « La Vie », les réponses en sont nombreuses, diverses, souvent sympathiques et toujours intéressantes. Nous prenons au hasard deux réponses. La première: « Ce qui m'a frappé chez les médecins, c'est qu'ils goûtent tout ce qui est extra médical. »

La seconde: « La médecine aujourd'hui n'est pas assez psychologique ».

Toutes ces réflexions révèlent certainement chez leurs auteurs un esprit d'observation qui leur est personnel, mais aussi une méconnaissance absolue de l'art médical.

Cependant combien grave demeure le problème ainsi posé; grave à la fois pour ceux qui ont la lourde tâche d'être médecins et pour ceux qui sont obligés de se livrer entre leurs mains. Oh! je sais bien que pour ces derniers, les malades, la chose est facile. Quand la douleur les tord, les abat, ils nous espèrent, étendent vers nous des mains suppliantes en nous appelant des dieux sauveurs; le médecin fait alors appel à son art pour apporter quelque amélioration à leur souffrance, s'il ne peut donner la guérison. Mais dès que cette dernière est obtenue, les douleurs sont vite oubliées et avec elles s'effacent et diminuent en importance le service rendu. C'est là, disons-le un sentiment bien humain. Rapidement le médecin demi-dieu redevient un homme que tout le monde juge ou croit pouvoir juger ou critiquer.

Un conte arabe fort en vogue durant notre jeunesse, ne prétend-il pas que chaque homme ici bas est un peu médecin. D'aucuns soutiennent que la médecine n'existe pas qu'elle n'est que du savoir faire, de la suggestion, ne prononçons le mot de charlatanisme. La grande majorité du public, celle qui veut juger le médecin confond d'une façon générale la médecine science et la médecine art, la théorie et la pratique, la médecine en elle-même et la médecine auprès du malade. Il est en cela fort excusable. Appartenant à un siècle de progrès scientifique, habitué à voir dans les sciences mathématiques, physiques et chimiques les problèmes se résoudre exactement comme le raisonnement pouvait le faire prévoir, le public recherche et exige la même certitude dans les sciences médicales qu'il range parmi les sciences exactes. Pour lui, le problème médical se présentera toujours de la façon suivante: Une maladie causée par le même microbe aura toujours le même signalement symptomatique. Il n'est plus permis au médecin qui retrouve ce signalement de faire erreur sur la nature de la maladie. Il ne lui est plus permis de ne pas appliquer le traitement souverain qui dans tous les cas doit amener la

guérison. N'entendez-vous pas dire bien souvent: Mais, docteur, vous traitez je l'espère la fièvre typhoïde par les bains? ou encore, c'est l'amie aimable et dévouée qui s'adressant à une néphrétique s'écrie: Comment votre médecin ne vous a-t-il pas mis au régime sans sel?

La foule, écrivait dernièrement un journaliste, ne devrait pas considérer la parole du médecin comme un texte sacré. Le médecin exerce un métier, ajoutait-il, comme celui de banquier, avocat, ingénieur ou professeur d'astronomie; c'est évidemment là une conception de la médecine qui n'est pas la nôtre, mais bien en rapport avec le temps actuel concret, matériel, utilitaire.

Osez donc soutenir que la médecine est un art et le médecin un artiste, à un peuple qui n'a plus d'enthousiasme et qui ne porte plus le deuil des poètes. Aujourd'hui, et je cite Rodin, « les artistes et ceux qui les aiment font l'effet d'animaux fossiles »; les savants passent pour des cuistres quand ils n'ont pas réussi à réaliser financièrement leurs idées.

J'oserai cependant et j'essayerai de vous montrer les médecins d'aujourd'hui, dignes successeurs des hommes de l'art des siècles passés, dont ils respectent et suivent les traditions. Pour nous comme pour eux, la médecine reste ce que les Grecs appelaient le grand Art.

Loin de moi l'idée de dénier à la médecine l'esprit scientifique. La médecine doit tout à toutes les sciences, à qui elle a tout emprunté. Comme l'ancien, le médecin peut dire: « Je prends mon bien où je le trouve pourvu que je guérisse. » A la physique, à la chimie, la médecine demande non seulement l'explication des phénomènes vitaux mais encore elle réclame et des procédés capables d'en apprécier les désordres et des composés capables de protéger la vie. La médecine crée en outre des sciences exactes, j'ai nommé l'anatomie, la physiologie, etc... Grâce à ces sciences la médecine possède des lois générales, des principes dont la valeur demeure indiscutable.

Mais au lit du malade, la médecine devient par le rôle personnel de celui qui l'exerce un art supérieur et splendide entre tous.

Suivons le médecin au chevet de l'être qui souffre. Les malades ne sont pas tous calqués sur le même type, ils ne réagissent pas tous de la même façon à la cause morbide qui les terrasse. Et dès lors, il est facile de comprendre que la même infection donnera des manifestations variables suivant les êtres qui en seront touchés, en un mot, c'est la façon dont le corps humain



réagit à la cause infectante qui va nous donner le tableau de la maladie. Il est donc essentiel que le médecin sache dégager chez chaque malade le mode de réaction que nous pouvons appeler sa personnalité de défense.

Allons plus loin; ces mêmes malades ont des sensibilités différentes à l'action des médicaments et ici encore la gamme de cette sensibilité, de cette personnalité thérapeutique peut varier à l'infini. Le médecin devra donc dans son examen étudier toute la vie, la vie normale et pathologique de l'être confié à ses soins. Tout comme le poète qui dépeint une pensée, un sentiment, comme le peintre qui en quelques coups de pinceaux campe un portrait avec ses traits essentiels, le médecin devra connaître son malade avec tout ce qui constitue sa note dominante, sa personnalité vitale.

De plus, le malade est un être humain qui a un esprit, une conscience et une âme. Or, il n'est personne qui puisse douter des relations intimes qui chez tout malade unissent l'état physique à l'état moral. Il importe que le médecin puisse discerner les sentiments, les idées, la personnalité morale de l'être dont il a la sauvegarde. Comme l'artiste, il doit savoir observer, voir l'être tel qu'il est et non pas tel qu'il l'imagine. Il doit pouvoir en donner tous les caractères dominants vrais et sincères, alors même que les malades s'emploient de leur mieux à les leur cacher. Les peintres et les sculpteurs en effet, doivent souvent lutter avec leur modèle qui veulent se donner une façade qui n'a rien de ressemblant avec eux-mêmes. Comme le dit Rodin, «les plus intelligents modèles veulent prendre l'air de coiffeurs». Ne sommes-nous pas nous aussi souvent obligés de lutter avec des malades qui veulent nous faire jouer le rôle d'Edipe devant le Sphinx. Avec ceux-ci, il faut faire appel à toutes les ressources, à toutes les finesses de l'intelligence, de l'esprit et du cœur facteurs essentiels de la supériorité médicale.

Dans cette connaissance de la vie morale de l'être humain, le médecin devra apporter toute la délicatesse des âmes qui s'adressent à des âmes. Si, comme le dit Platon, l'éloquence est l'art de mener les âmes, le vrai médecin sera le plus grand orateur; non pas l'orateur dont la phrase n'est qu'une suite de mots ou de période sonores et harmonieuses. C'est le seul langage des âmes que l'envisage ici. Pour qui connaît le cœur de l'homme peu de choses suffisent pour encourager une âme: lui dire une seule pensée presque belle.

Alors, seulement le malade se tourne vers le médecin

dont il sent confusément l'âme éprise de beauté et de bonté et lui dit : « J'ai confiance en moi parce que j'ai confiance en vous. » Désormais le médecin peut arracher à la nature tous ses secrets suivant le mot de Malarmé : « Nos malades deviennent nos douloureux camarades, chez lesquels nous retrouvons la nature, avec ses désenchantements, ses peines, mais aussi ses joies et toute sa beauté, la nature étrange magicienne, mystérieuse, coquette, que nous avons quelque peine à conquérir et à dompter. Le malade à pleine confiance et le médecin artiste et virtuose achève de s'élever dans l'art véritable, il est devenu « un grand humain ». (Mirabeau).

Comme pour les artistes en général, il n'y a pas pour le médecin de cas banal, peu intéressant ou répugnant.

Comme dit le poète Térence : — « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». Partout il trouvera un caractère, un sentiment dont il fera quelque chose de beau. Il fera quelque chose de beau dans un art qui se penche vers la souffrance, la laideur, le désenchantement. Les véritables hommes artistes comprennent facilement que dans la nature ce qui est laid et sans expression, c'est ce qui n'est que parade, mensonge, ce qui est incapable d'inspirer les plus belles idées. La vieille Heaulmière de Rodin, sculptée sur les vers truçulents de François Villon, la danse macabre de Saint-Saëns, la troisième partie de la symphonie fantastique de Berlioz, ne sont-elles pas toutes des œuvres vraiment belles dans leur laideur voulue. Dans toutes les déchéances que le médecin observe, le laid, l'affreux n'est qu'en surface. La beauté pour le médecin est de dépister le fond, l'idée, le sentiment de l'être humain, la beauté est le secours, l'aide apportée à la créature torturée, la beauté est la conquête de la vie sur la nature.

Pour accomplir cette œuvre, le médecin doit être libre, car il doit être vrai, et pour être vrai, il ne faut pas craindre de déplaire. Avec le grand musicien Haendel, il doit pouvoir dire : « Tant mieux si j'ai peu d'auditeurs, si ce petit nombre a confiance et me comprend ». Rien n'est plus grand dans le domaine de la conscience avec le culte de la vérité que la liberté de l'esprit (J.-L. Faure). Je conserverai pur et ma vie et mon art, dit ce jeune médecin en prêtant le serment d'investiture. Le médecin plus que tous les artistes doit garder intacte sa personnalité consciente et morale. Le véritable virtuose ne mérite vraiment ce beau nom de « vertu » que

si à la vertu de son art il ajoute la vertu de sa vie. Comme le dit saint Augustin: « cantet vox, cantet vita, cantent facta ». (1).

Mais cette nécessité de sauvegarder sa personnalité ne crée pas chez le médecin de l'indifférence. Pourquoi faut-il entendre cette opinion que le médecin reste insensible à la souffrance de ses patients? (2).

Peut-on croire réelle une insensibilité de façade dont le médecin doit revêtir le masque, au moment des plus grandes détresses; dans les plus graves circonstances dans lesquelles le malade doit tout ignorer du danger qui l'environne, le médecin dans un effort d'héroïsme surhumain, doit pouvoir conserver une maîtrise sereine, une clairvoyance qui tient du prodige, cette tranquillité, cette paix sublime qui dans l'art permet les grandes choses. Ce n'est pas là de l'insensibilité. Plus que tout autre, le médecin connaît la place que tient le cœur dans les actes et les pensées de l'être humain. Il sait, avec Rosemonde Gérard:

Que le bruit de la mer tient dans un coquillage  
Et que le monde entier s'écoute dans un cœur.

N'essayez pas de suivre le médecin quand il a quitté ses malades, qu'il n'oublie même pas dans son repos, dans son sommeil. Ce masque, qui a pu vous sembler de l'indifférence, disparu, le visage reflète alors un esprit assailli de pensées; une conscience qui lutte encore parce que éternellement responsable, une âme parfois ensoleillée par les bienfaits qu'elle a pu faire, souvent endolorie et angoissée par les meurtrissures qu'elle n'a pu soulager. Qu'il est difficile à remplir le devoir de femme de médecin; il ne lui suffit pas d'aimer son mari qu'elle ne voit qu'à de courts moments; il ne lui suffit pas d'être pour lui la compagne dévouée, le réconfort moral dans les luttes délicates, mais suivant l'expression du docteur Roux, « elle doit savoir s'effacer jusqu'au renoncement »; elle doit savoir ne jamais s'offenser que les sciences médicales passent les premières.

Toutes ces sensations contenues au lit du malade, toutes les pensées soulevées par la vue d'êtres endoloris et souffrants, le médecin a parfois besoin de les dire, de les crier, le langage habituel, les mots, les phrases, n'ont plus le coloris pour les exprimer. Le médecin aura

---

(1) R. Roland: *Voyage musical au pays du passé*.

(2) J. Destrieux, In. P. Bourget, édit. du *Carnet critique*.

recours alors aux modes expressives de l'art: la poésie, la peinture, la musique, etc...

Ne vous étonnez donc plus de voir les médecins suivant l'opinion que j'ai rapportée plus haut, s'occuper de choses ordinairement artistiques, étrangères à la médecine et répondez hardiment qu'en dehors du délassement que cela peut leur procurer, ils trouvent là un mode d'expression des pensées et des sentiments qui les étreignent. La poésie au territoire vaste par elle-même peut déjà satisfaire notre cœur et notre âme. La poésie de la peinture permet un développement plus considérable de l'imagination, des pensées, des sentiments de l'âme. Mais la musique me paraît être le langage préféré de notre conscience, le langage expressif, capable de traduire nos sentiments et nos pensées les plus intimes tout en leur conservant leur mystérieuse personnalité. La musique commence où finit la poésie; elle n'est pas entravée comme elle par la signification exacte des mots employés; mieux encore que la peinture elle s'adapte avec ses mystérieuses affinités, aux pensées les plus profondes de l'esprit. Elle me permet, à moi médecin, de parler en ma conscience, de calmer mes angoisses et mes douleurs, d'aborder de nouvelles luttes et de chanter les victoires de mon art.

Aussi ne devient pas médecin qui veut. Tout homme le plus intelligent, peut posséder à fond les connaissances médicales les plus scientifiques et théoriques, il ne sera jamais un homme de l'art s'il n'a pas ce qu'on peut appeler le génie intuitif de la médecine. On nait médecin, peintre ou musicien.

Mais comme tout artiste, le médecin doit travailler et travailler tous les jours, d'une part afin d'augmenter ses connaissances et d'autre part afin de perfectionner ses merveilleux dons que la nature lui a distribués aussi largement. Comme tous les artistes, le médecin doit posséder une forte éducation générale. Les études des poètes, des peintres, des musiciens, de la littérature lui sont indispensables. Beethoven n'aurait jamais écrit sa neuvième symphonie s'il n'avait étudié que des musiciens. « C'est par l'examen des chefs-d'œuvres que l'on apprend à aimer l'art et j'entends non pas l'art d'agrément, mais l'art moralisateur, éducateur, seul capable de faire une nation. » (1)

Comprenez-vous maintenant pourquoi à l'encontre des professions dans lesquelles le travail demeure la ran-

---

(1) Th. Vartel: *Leçons écrites sur les sonates de Beethoven.*

çon des existences, l'art médical exige de la part de ses néophytes et de ses prêtres un amour et un attachement sans limites? Le médecin aime profondément, avec enthousiasme la médecine; elle est pour lui sa vie avec tout le bonheur que peut donner un art aux fins si belles, si nobles, si généreuses.

Quelle satisfaction j'allais dire quelle supériorité, pour les médecins observateurs de la réalité des choses et des êtres, de pouvoir apprécier par comparaison ce qui est dans la vie, le beau, le vrai et le bien, ces trois principes qui, d'après Platon, constituent le trépied du vrai idéal. Pour le médecin l'idéal n'est pas le rêve, l'utopie, la bulle de savon, pour lui, le grand idéal est la vérité. (Pascal).

Aux joies que procure au médecin le pouvoir de connaître les êtres vivants, il ajoute la satisfaction d'être utile à son semblable et à l'humanité toute entière. Le médecin, qui pénètre dans tous les milieux, dans toutes les réalités de la vie sociale, aux aspects si multiples et si changeants, devient sociologue malgré lui. Après avoir défendu l'être physique, il doit aider l'homme à défendre sa personnalité consciente, responsable, sociale et morale. Cette conception si noble de la tâche médicale reste l'idée dominante de l'œuvre tout entière de notre regretté maître, le professeur Grasset: La défense de l'individu et de l'individualité. Le combat pour la vie de l'homme permet le combat pour l'existence de l'humanité toute entière.

Comme nous voilà loin des opinions que je rapportais ici au début de cette thèse! Comme cette œuvre accomplie tous les jours par des hommes de l'art médical nous apparaît désormais simplement grandiose, essentiellement nécessaire à la durée de la vie physique et morale, à la persistance de l'humanité.

Sans les sciences et les arts, un peuple n'est plus rien. Si la science lui donne la santé, les richesses, la puissance, les arts lui assurent une personnalité morale, ce joyau de l'être humain. Cette dernière tâche fut toujours celle d'une élite de sages que les Grecs vénéraient sous le nom de poètes. Les médecins aussi revendiquent hautement ce rang de poète; et parce qu'ils peuvent connaître l'existence et la conscience de ceux qui ne sont plus, ils peuvent apporter aux vivants la flamme vivifiante des sciences et des arts. Puissent-ils aujourd'hui donner au monde encore secoué par la tourmente d'hier, le secours puissant de la pensée, de l'âme éprise du vrai idéal.

Jadis, dans la paix et dans le silence, si les poètes

mouraient de faim, au moins tiraient-ils de leur lyre des vibrations hautes et pures. Comme eux, et sans compter beaucoup sur la reconnaissance incertaine des hommes, efforçons-nous de faire tout le bien dont nous sommes capables.

Un vieux musicien du dix-septième siècle, Kuhlau, parle ainsi à l'artiste: « Sa bonne conscience sera sa récompense. Elle lui donnera l'avant-goût du céleste plaisir qui l'attend après cette vie, quand il sera appelé dans la chapelle du château de notre puissant Seigneur où les anges et les séraphins exécutent des musiques d'une suavité parfaite. » (1)

Cet espoir, d'un bonheur céleste mais bien lointain, peut ne pas satisfaire certains d'entre nous. Qu'ils se rassurent; si comme nous le pensons, « comprendre la beauté est promesse de bonheur, et si le vrai bonheur c'est de pouvoir en donner », sur cette terre, les joies les meilleures et les plus pures demeurent éternellement acquises aux médecins.

D<sup>r</sup> GODLEWSKI.



---

(1) R. Rolland : loc. citat.

# LE GRAND ART CHIRURGICAL

---

*(Discours de Monsieur le Médecin Général FONTAN)*

---

En réponse au discours de réception du Docteur Godlewski, le Docteur Fontan prononce une allocution dont voici le résumé :

Il retrace d'abord la carrière du Dr Godlewski, ses origines, sa formation, ses titres scientifiques et ses divers travaux. Il le montre élève et émule de Grasset qui fut un grand médecin et un grand philosophe. Il fait ressortir dans la physionomie du récipiendaire, les caractères de la race polonaise, autant au point de vue littéraire qu'au point de vue artistique. Puis il met en face des réflexions que le Dr Godlewski a émises sur le grand art médical, celles que suggère aussi l'art de la chirurgie. Celle-ci exige de ses adeptes un véritable sens artistique, sans lequel ils ne seraient que de simples manouvriers. Mais tout en étant artiste, le chirurgien doit rester un homme de cœur, parce qu'il tient en main le sort de ceux qu'il secourt, et parce qu'il lui faut inspirer au blessé, comme à sa famille, une confiance absolue.

Monsieur,

L'Académie en m'attribuant l'honneur de répondre à votre discours de réception m'imposait une tâche redoutable. En dehors de la difficulté de faire un discours académique, dont je suis peu capable, j'avais à traiter avec égard mais peut-être à critiquer, un confrère peu connu de moi, et par conséquent à accumuler des phrases banales, et des clichés complimenteurs. Nous nous sommes écrit, nous nous sommes rencontrés, nous nous sommes connus, et nous avons senti, je l'ai éprouvé tout au moins, la sympathie, et l'estime naître de ces premières rencontres; et si ce n'était une formule un peu défraîchie, je dirais

qu'avec vous il suffit de quelques instants de causerie, pour improviser une vieille amitié. Vous êtes savant, philosophe et artiste, et c'en est, certes, bien assez pour que je puisse parler de vous avec une sincérité qui n'a point besoin de formules de convention. Mais il faut avant tout que je dise à l'Académie et à cette assemblée, qui vous êtes comme vous me l'avez appris vous-même.

Vous êtes Vaoclusion, c'est-à-dire originaire du cœur de la Provence, et issu d'une famille médicale. Voyez de suite quelle parenté vous patronne dans cette Académie. Votre père fut à Sorgues le praticien de campagne, plein de ces vertus qui ont fait de ce type, peut-être perdu, l'exemple de la conscience et du dévouement professionnel. Vous avez suivi sa trace, et monté quelques échelons de plus. Elevé à Avignon, élève à accessit, dites-vous. vous-même, vous n'avez connu l'ardeur d'apprendre et la vocation de la science qu'à la fin de vos études. Là, vous vous êtes rattrapé, et à Montpellier, passant par cette filière des concours qui est l'indispensable gymnastique de tous ceux qui veulent avoir dans la carrière médicale une place de première ligne, vous vous êtes acheminé d'abord vers le professorat. Mais là par des contingences honorables, vous avez dû entrer dans la voie de la pratique médico-chirurgicale, et vous avez fondé à Avignon une maison de santé où vous jouissez de la prospérité en même temps que de l'estime de tous.

Mais vous êtes marqué de qualités spéciales qui vous donnent une place à part dans ces rangs professionnels. D'abord, de Grasset vous êtes l'élève préféré, et votre formation doit beaucoup à l'Ecole de Montpellier et particulièrement à ce maître supérieur qu'était le Docteur Grasset. Vous fûtes son élève et vous êtes resté son émule. Puis vous gardez en vous une marque d'origine car votre nom indique assez que vous avez par votre père du sang polonais dans les veines. La Pologne! que de liens nous rattachent à ce vaillant pays, où le sang de vos ancêtres et celui des nôtres fut si souvent mêlé, et que tant de fois dans l'histoire les alliances princières, ou les unions nationales ont soudé à notre France! Polonais vous l'êtes encore vous qui mêlez instinctivement à l'élégance facile du langage les tendances artistiques, et surtout musicales où s'éveillent les sonorités de Rubestein, de Chopin, etc. Oui, malgré la consécration française qui vous fut donnée par



vosre père et par vos études, on retrouve le souffle de la race polonaise dans votre pensée, dans vos paroles et dans vos lettres et notre sympathie en est triplée.

Médecin vous vous sentez artiste, et vous vous échappez volontiers de vos études et de vos occupations pratiques en confiant à votre clavier les mélancolies qui vous obsèdent, comme d'autres taillent sur un bois rétif les traits puissants de quelque vieille estampe. Mais il ne faut pas seulement être artiste en s'évadant de son rôle de médecin, il faut l'être dans son art propre, artiste en discernant le vrai diagnostic du malade examiné, artiste en pratiquant l'opération l'œuvre de main qui est par étymologie la chirurgie élégante et cruelle. Enfermé dans le cercle despotique de vos occupations, ne pouvant pas ouvrir votre piano, vous vous êtes incarné chaque jour en véritable artiste, car le chirurgien doit faire œuvre d'art. Vous ne l'avez pas dit tout à fait, mais nous sentons que vous l'êtes. Et permettez-moi pour mieux affirmer ce que je pense, et ce qu'un public étonné prend peut-être pour un paradoxe d'éclairer mon dire de quelques exemples.

Au début de mes études médicales, je fus frappé de ce caractère artistique d'une opération chirurgicale, accomplie devant moi par un de mes maîtres d'alors. C'était M. Jules Roux, grand chirurgien qui a laissé un nom respecté non seulement parmi ses élèves, mais encore parmi les savants de France, si souvent oublieux de leurs maîtres; et le fait se passait au vieil hôpital du bagne, sur le côté ouest de la vieille darse. Un forçat tombé dans un bassin de radoub s'était brisé la colonne vertébrale, et la paralysie des membres inférieurs avait été immédiate. Jules Roux tenta une opération à peu près inconnue alors, et demeurée depuis rare et aléatoire: elle consistait à dégager la moëlle épinière des fragments osseux qui la comprimaient et la déchiraient. Cette tentative si délicate, si difficile, fut exécutée avec une sûreté, une dextérité, une adresse et presque une élégance merveilleuse, qui était bien faite pour enthousiasmer de jeunes carabins comme moi. Au moment où il était près d'achever son opération, le maître entendant marcher dans la salle se retourna vers deux confrères qu'avait attiré le bruit de cette tentative, MM. Beaux et Barralier, et avec une fierté bien légitime, il leur dit: «Messieurs, je viens de mettre la moëlle à nu sur le vivant!» D'autres fois encore, j'ai revu ici, ou dans d'au-

tres écoles, des manœuvres chirurgicales dignes d'admiration, et je me suis laissé entraîné à voir un côté vraiment artistique dans certaines de ces tentatives. Cela est peut-être critiquable. Mais aurais-je tenté moi-même des opérations inédites sur la moëlle, sur le cœur, sur le cerveau, si je n'avais pas été poussé par le désir de réussir dans des cas désespérés, et d'accomplir des œuvres nouvelles que beaucoup n'auraient pas tenté. Eh bien ! à l'heure où le chirurgien a accompli cela avait-il besoin d'ouvrir son piano pour être artiste, et la charpente humaine avec ses dédales compliqués n'était-elle pas pour lui, le clavier sonore où son cerveau put guider ses doigts habiles !

Artiste, vous l'êtes aussi, Monsieur, en médecine et en chirurgie, et l'on s'en rend bien compte en parcourant la belle brochure que vous avez récemment publiée sur vos travaux de clinique médico-chirurgicale. Là, après les deux remarquables conférences que vous fîtes à Avignon sur Pasteur et son œuvre ; et sur la lutte antituberculeuse, je m'arrête à chaque instant sur des observations où se discerne la virtuosité de votre main. C'est ainsi que dans une série d'opérations d'appendicite, vous savez vous plier avec une rare souplesse à la variété et aux complications des divers cas. C'est ainsi que je suis frappé surtout, des interventions multiples auxquelles vous vous êtes livré dans des « déformations congénitales ou acquises des membres ». Dans l'un de ces cas, beaucoup trop technique pour qu'on puisse le détailler, vous vous êtes attaqué à une des difformités les plus cruelles qui puisse frapper l'enfance. Les muscles contracturés, les os déviés, les jambes croisées en X rendaient à ce malheureux toute marche impossible. Ici vous n'avez obtenu un excellent résultat que grâce à plusieurs séries d'interventions dues à une main extrêmement habile, vous avez fait là une véritable œuvre d'art. Mais je crains d'être mal compris ; en parlant avec quelque complaisance de cette habileté manuelle, il semble d'abord que j'en tire trop de vanité pour notre corporation ; et que je fournisse un argument aux gens qui nous traitent de bourreaux et pensent que le chirurgien n'a pas de cœur. Comme si pour avoir le sang-froid nécessaire, et l'amour du succès, il fallait renoncer à tout sentiment de pitié, vis-à-vis du pauvre patient. Oh ! c'est parler bien à la légère des cruels combats que nous devons nous livrer à nous-mêmes, devant les angoisses des familles et l'incer-

titude du succès. Quand une mère met entre les bras du chirurgien son enfant que la diphtérie étouffe, et que celui-ci, la faisant éloigner de force, imposant silence à l'entourage affolé, couche le bébé sur une table de hasard, et sans avoir le temps de faire d'autres préparatifs, plonge son bistouri, dans les tendres chairs du bébé, il ouvre, à la base du cou, un passage à l'air qui ne pénétrait plus dans les voies naturelles. Il faut agir avec hardiesse, avec sûreté, et presque hâte. L'air a pénétré en sifflant dans le larynx béant. Le chirurgien se penche alors sur l'enfant dont il interroge le regard, et les mouvements du cœur. Enfin après ces deux minutes qui ont été deux siècles, il se relève: «C'est fait! dit-il. L'enfant respire». Puis avec calme, il donne les indications nécessaires, impose le silence, etc. Bourreau tout-à-l'heure, on le regarde maintenant comme le bon Dieu! Quel triomphe! mais par quelles angoisses n'a-t-il pas passé cet homme dont le sang-froid ne s'est pas démenti! Par quelle force héroïque n'a-t-il pas maîtrisé les défaillances de sa volonté, et le tremblement de sa main. Il faut avoir passé par là pour savoir ce que c'est que d'avoir du cœur, au milieu d'un pareil drame d'où l'on voudrait s'enfuir en se bouchant les yeux et les oreilles. Et voilà pourquoi le chirurgien qui est un artiste est aussi un homme de cœur.

Vous nous avez parlé, Monsieur, du grand art médical. Je vous ai répondu par quelques réflexions sur le grand art chirurgical. Nous pouvons nous asseoir côte à côte, car l'Académie vous ouvre ses rangs.

D<sup>r</sup> FONTAN.





*A François Fabié.*

## Les Conseils du Rossignol

---

J'ai dans mon cœur un rossignol  
Qui vient d'une Chine lointaine,  
Hors d'un palais de porcelaine  
Un soir d'hiver il prit son vol.

Comme Andersen nous l'a conté,  
Près d'un pauvre empereur malade,  
Il lançait au ciel sa ballade,  
Caché dans un arbuste à thé.

Pourquoi prit-il mon cœur pour nid ?  
C'est en vain que je l'interroge ;  
Je sais seulement qu'il y loge,  
Et qu'il y trouve l'infini.

Il chante par les soirs d'hiver ;  
Et quand je l'entends, il me semble  
Qu'une tache de soleil tremble,  
Et que les soirs sont toujours verts.

« Vois-tu, me dit-il, crois en toi !  
C'est la croyance qui fait vivre,  
Que ton âme soit ton seul livre,  
Que ton rêve soit ton seul toit.

Hors de ton cœur, ne cherche rien.  
Si ta chanson te dit : courage !  
Qu'importe le vent qui fait rage ?  
Tout est en nous, sache le bien.

Poursuis ton Rêve en te couchant.  
Ne songe jamais au sublime  
Car toujours la plus belle cime,  
Est la cime d'où part ton chant.

Et ne veuille pas plaire à deux ;  
Jamais ma chanson n'est plus belle  
Que lorsqu'auprès de mon oiselle,  
Je chante dans le grand soir bleu.

Mais sois sincère simplement!  
C'est tout ce que l'on te demande.  
Hélas, c'est une triste offrande  
Qu'un beau vers où le cœur se ment.

Et si tu comprends ma leçon  
Qui vient d'une Chine lointaine  
Tout simplement, à perdre haleine,  
A ton tour, chante ta chanson.

Chante à plein cœur, à plein gosier,  
Chante, même en dépit des règles!  
Chante le vent courbant les seigles,  
Chante le parfum des rosiers.

Chante l'enfance aux jeux dorés,  
Le bruit de la source qui fuse;  
Chante, parce que ça t'amuse  
Ou parce que tu veux pleurer.

Chante la lune sur les ifs  
Chante tout, car j'en suis la preuve.  
Du moment que l'Image est neuve  
Il n'existe pas de poncif!

Mais comme moi, sache rester  
L'Oiseau gris qui fuit la fortune.  
Quand on chante le clair de lune,  
On trouve toujours la Beauté.

\*  
\*\*

Et j'ai compris ce chant du soir  
Si lourd, des détresses humaines  
Qui s'élevant en cantilène,  
S'achève en un hymne d'espoir;

Et tout simplement c'est pourquoi  
Malgré les vents et la tempête,  
Je fais mon métier de poète:

Un rossignol gris chante en moi.

Charles de RICHTER.

(Extrait de l'œuvre en préparation: La Chambre Bleue).





Réception de Monsieur le Commandant LAFLOTTE

---

# L'ARCHÉOLOGIE

---

(DISCOURS DU RÉCIPiendaire)

---

Mesdames, Messieurs,

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'aborde cette tribune, pour laquelle je ne suis point fait, et à laquelle mes occupations antérieures ne m'ont nullement préparé.

La vie coloniale, quelque mouvementée qu'elle soit parfois dans la brousse exotique, pas plus que la fréquentation assidue des casernes métropolitaines ne sont faites pour initier beaucoup au rôle que je tiens devant vous.

Je ne suis ni poète, ni orateur, ni historien, ni savant, ni rien en un mot, de ce qu'il faudrait être pour remplir ce rôle comme il conviendrait, en face d'un auditoire bienveillant et sympathique sans doute, mais averti, et tout de même redoutable pour un débutant inexpérimenté qui cherche en vain, pour se rassurer, quels titres ont bien pu lui valoir vos suffrages unanimes?

Lorsque sonna, pour moi, l'heure de *l'oreille fendue*, si j'ose employer ici, cette expression assez peu académique, je me suis pris d'une affection désordonnée, d'une véritable passion pour les plantes et je me suis intronisé botaniste; puis, quand j'eus rassemblé les deux ou trois mille sujets qui constituent l'admirable flore du Var, je délaissai délibérément mes amoureuses, pour m'adonner à l'étude des pierres, des tessons et autres débris d'époques pérjénées. Bref, je suis devenu ce que l'on est convenu d'appeler un érudit!

Un érudit, Messieurs, est-ce bien un titre? Ne serait-ce pas plutôt une prétention?

Si l'on en croit un des maîtres de la critique contemporaine, Jules Lemaître, l'érudition, pratiquée par les trois-quarts des érudits serait une des plus futiles des occupations humaines.

«L'homme, dit-il, qui passe des années à déterrer, dans des villages perdus, de vieux pots cassés, en se demandant s'ils sont étrusques, ligures ou gaulois, fait une besogne pour laquelle les autres n'arrivent jamais à se passionner. Le travail acharné des érudits sur le passé, n'aboutit qu'à découvrir de petits faits contingents, vides de toute signification, dont il y a peu à tirer pour la connaissance de l'homme et de son histoire.

«L'érudit jouit de savoir des choses que les autres ignorent. Il méprise, au fond, les poètes, les romanciers, les critiques et les journalistes — qui le lui rendent d'ailleurs avec usure. Il est plein de morgue, parce qu'il fait partie d'une espèce de confrérie occupée de choses mystérieuses, qui a ses traditions, ses rites, son langage. Il est entêté et tient d'autant plus au résultat de ses recherches que ce résultat est plus mince : il ne veut pas avoir perdu son temps.

«L'érudit a l'esprit court : l'épigraphie l'empêche de comprendre l'histoire, la philologie de comprendre la littérature, l'archéologie de comprendre l'art. Confiné dans une tâche méticuleuse et obscure, il vit en dehors de la grande comédie humaine, ne se doutant pas de ce qu'elle est amusante et variée.

L'érudit, enfin, a un faible pour le germain : il en a plein la bouche de la science allemande. Bref ! c'est un être affreux, misérable, superflu !

Pourtant, mesdames et messieurs, lequel fait la besogne la plus vaine de l'érudit acharné aux choses inutiles du passé ou, par exemple, du chroniqueur qui commente les choses inutiles du présent ? Est-il beaucoup plus palpitant, je vous le demande, de savoir que Madame X... portait au mariage de son amie, du crêpe marocain et des plumes de paradis, ou d'apprendre que Caius Julius Festus était propriétaire à Flayosc, au premier siècle de l'ère, et qu'il y fit élever pour lui et sa famille un tombeau dont l'épitaphe fait, aujourd'hui, le plus bel ornement du musée de Draguignan.

Puis, l'érudit a du moins le mérite de n'écrire que pour quelques centaines d'érudits, comme le poète n'écrit que pour quelques centaines de poètes. Or, de ne travailler que pour un petit nombre d'esprits, et de tenir leur estime pour une récompense suffisante implique une fierté qui a sa noblesse. Un tel labeur est, de plus, désintéressé.

L'érudit cherche la vérité pour elle-même, il la veut, toute seule et toute nue. Il l'aime, non seulement en dehors de toute application pratique, mais quelle qu'elle soit, même pauvre et stérile. D'avance, il admet l'insignifiance possible de ses efforts et son abnégation a quelque chose d'héroïque et de touchant.

L'érudit est soutenu par cette idée qu'il travaille à une grande œuvre collective, où l'effort de chaque ouvrier peut sembler peu de chose, mais où l'effort de tous est nécessairement fécond. L'érudit, patient et persévérant, est comme le bon artisan du moyen-âge qui s'appliquait à bien tailler sa pierre pour la Cathédrale, sans savoir où cette pierre serait posée, ni même si elle serait vue, heureux, simplement, de collaborer, d'une humble part, au monument élevé à la gloire de Dieu.

Si des douzaines d'inscriptions ne nous apprennent rien, la centième pourra fixer un point d'histoire important. Mille petits pots de terre rouge, brune ou noire, ne sont que des petits pots, quelques-uns avec des bonshommes dessus, le mille-et-unième sera précieux, pour l'histoire de l'art et des religions; il pourra compléter le sens d'un mythe et nous dévoiler un coin de l'âme des anciens hommes.

Il faut donc aimer les érudits, leur pardonner leurs petits travers, leur étroitesse de spécialiste et leur vue de myope. Leurs travaux de termites modifient à la longue, chez les êtres les mieux organisés de notre espèce, la vision du monde et de l'histoire. Ils contribuent, grandement, à la connaissance de plus en plus claire que l'humanité supérieure prend de soi. Leurs manies impliquent l'amour du passé, et cet amour est une vertu, car c'est le passé qui nous a faits. Malheur à qui ne s'y intéresse pas et honte à qui le méprise. C'est dans le passé qu'il faut vivre, ne fut-ce que pour en avoir pitié et en éviter les erreurs. L'étude du passé est toujours une excellente leçon de sagesse: elle nous enseigne la vanité des choses, en nous intéressant à cette vanité même.



Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que l'érudition s'acquière sans travail, sans traverse et sans peine. Si les murs ont des oreilles, leurs pierres parlent peu et ne livrent, le plus souvent, que des hypothèses qui tendent d'insidieux pièges sous les pas de l'érudit. Il me souvient qu'au temps où je collectais des documents pour une monographie de la commune d'Evenos, j'entendis parler d'un bas-relief, déposé dans les ruines du vieux château qui domine d'une si pittoresque façon le défilé des Gorges d'Ollioules.

Il s'agissait d'une dalle de basalte, sur laquelle avait été sculpté un buste de guerrier, portant un baudrier et dont le mâle visage était coiffé d'une sorte de chapeau de gendarme, ancêtre éloigné du légendaire bicorné de la maréchaussée.

Cette image énigmatique avait été baptisée du nom de «Télémaque» par les Nébriens, qui sont, comme vous savez, les habitants du vieil Evenos: Nèbre.

Que pouvait bien venir faire à Nèbre, le fils du subtil grec? La bibliographie sur Evenos n'est ni abondante ni variée. Tout ce que je pus apprendre, c'est que des archéologues consultés, et non des moindres, avaient opiné pour une représentation d'un dieu païen, probablement le dieu de la guerre. La guerre, hélas! fut de tous les temps et de tous les lieux; il eût été extraordinaire que l'antique castel eût échappé à son emprise.

De guerre lasse donc, je me résolus un jour à faire l'ascension de la calade et d'aller lier connaissance avec «Mars-Télémaque». En route, j'eus l'heureuse fortune de rencontrer M. Canole, ancien adjoint spécial d'Evenos, dont le centre administratif a émigré, il y a une douzaine de lustres, dans la plaine, au hameau de Ste-Anne, sur les bords agrestes de la grand'route de Marseille à Toulon.

Monsieur Canolle a toujours vécu à l'ombre du vieux donjon médiéval. Je lui contai le but de ma course. Il sourit et me dit: «Cette image n'est pas aussi ancienne qu'on l'imagine. J'en ai connu l'auteur dans mon enfance: c'était un ouvrier de l'arsenal de Toulon, dont j'ai oublié le nom, pensez donc, il y a plus de cinquante ans de ça. Il était tailleur de pierres et possédait un petit bien à Nèbre, où il venait passer ses dimanches et ses jours de congé. Passionné de chasse, comme tout bon provençal, il avait édifié, à la Caranque, un poste-à-feu, et, en attendant le

passage des grives, il s'amusait à tailler l'image de Télémaque».

L'aimable vieillard devina sans peine, dans mes yeux, la question qui venait à mes lèvres, car il poursuivit : «Ce tailleur de pierre était un ancien marin qui aimait les récits de voyage. Il avait lu dans un livre, qu'on m'a dit avoir été composé par un évêque, pour amuser les enfants d'un grand seigneur, un voyage extraordinaire fait par un certain Télémaque. Il en donna le nom à son chef-d'œuvre qui, à sa mort, resta abandonné auprès du poste à feu. Quand Monsieur le Comte de la Phalèque acquit le château, il en fit réparer les ruines (vers 1900); les ouvriers prirent les pierres du poste comme matériaux et transportèrent Télémaque là où il est encore».

Les ombres du Cygne de Cambrai et du duc de Bourgogne durent tressaillir, dans l'au-delà, à s'entendre évoquer ainsi, à propos de l'ébauche martiale du praticien toulonnais!

Cette aventure n'est que plaisante. Il en est de féroces; telle celle dont fut victime un érudit marseillais, fêru d'égyptologie. On lui apporta un jour, un silex taillé, comme il ne s'en rencontre que dans les hypogées de la Haute-Egypte, et qui sont les plus anciens ouvrages humains, susceptibles d'être datés d'une façon à peu près exacte. Celui-ci provenait de l'île Maïre, aux portes de la grande cité phocéenne.

On conçoit l'émoi du savant. Il tenait là, une preuve de la venue des Egyptiens, sur nos côtes, trois ou quatre millénaires avant l'Ere. Il n'a ni cesse ni repos qu'il n'ait constaté, *de visu*, la présence des précieux matériaux *in situ*. Il frêta un bateau, il y court. Il a l'heureuse chance de découvrir encore d'autres spécimens, aussi beaux que le premier. Vous devinez la suite: dissertations, mémoires, comptes rendus aux sociétés savantes; des polémiques s'amorcent, puis, le pot-aux-roses est découvert; les silex avaient été déposés là, intentionnellement.

On ne compte plus les numismates ainsi trompés. C'est une industrie, une exploitation. Il semble qu'il soit, sinon impossible, au moins très difficile, de fabriquer de toute pièce, c'est le cas de le dire, une monnaie antique inconnue. Rien n'est pourtant plus facile. D'habiles falsificateurs s'y sont adonnés. Ils se procurent deux pièces de monnaies, romaines par exemple, banales, mais authenti-

ques. Avec une fine scie à métaux, ils les coupent en deux, par la tranche, puis ils ressoudent l'avvers de l'une au revers de l'autre, et voilà deux pièces uniques, que se disputeront les collectionneurs. Mais, heureusement, on ne pense pas à tout; il arriva qu'une tête d'empereur permuta ainsi avec celle d'une de ses successeurs décédé plusieurs siècles après, ce qui fit découvrir la supercherie.

N'avons-nous pas vu, tout près de nous, un marchand d'antiquités vésuviennes se rendre acquéreur de vestiges à Taurœntum? Ce n'était certes pas pour y amener ceux d'Herculanum et de Pompeï.

Notre dévoué président pourrait aussi vous dire, mieux que je ne saurais le faire, les tribulations survenues, dans un autre ordre d'idées, au projet de restauration du pseudo Arc-de-Triomphe de Marius, à Pourrières. Mais c'est assez user, Messieurs, de votre bienveillante attention. Je n'ajouterai plus qu'un mot:

Votre compagnie n'est pas l'Académie de Toulon, sans quoi eussé-je osé solliciter vos suffrages après des érudits et des historiens des savants et des artistes, comme Octave Tessier, J. Henry, Laindet-de-la-Londe, Brun, Gustave Lambert, Rémy Vidal, Ch. Ginoux, pour ne citer que des disparus, mais vous êtes l'Académie du Var, et, s'il ne reste que peu de choses à glaner, à Toulon même, derrière les maîtres dont je viens d'énumérer les noms, notre pittoresque département est loin d'avoir livré tous ses secrets.

J'apporterai donc à l'œuvre que vous lui consacrez les modestes matériaux d'un tardif labeur, en m'efforçant de ne les rendre pas trop indignes des travaux de mes savants devanciers, et, ce sera, Messieurs, je l'espère, la meilleure manière de vous témoigner ma reconnaissance d'avoir bien voulu m'accueillir parmi vous.

Cmdt LAFLOTTE.



Réponse à Monsieur le Commandant LAFLOTTE

---

# LA BOTANIQUE

---

*(Discours de Monsieur le Professeur CHARREL)*

---

Mesdames, Messieurs,

L'Académie du Var m'a fait le grand honneur de me désigner pour répondre, en son nom, au discours du commandant Laflotte et lui témoigner la satisfaction qu'elle éprouve en le voyant prendre fauteuil parmi ses membres. Je dirai tout d'abord que le choix de ma modeste personne n'est pas fort heureux, car j'ai vécu trop longtemps dans les pays orientaux (Russie, Turquie, Egypte et Perse) pour n'avoir pas gardé de ces séjours quelque chose d'oriental dans la pensée et les expressions. Les tournures de phrases académiques me sont donc étrangères et, en conséquence, je commence par solliciter le pardon des aimables dames qui ornent cette salle et l'indulgence des messieurs sérieux qui les encadrent. Donc, le moins de lieux communs possible ! D'autre part, la nature et les circonstances ont fait de moi un professeur et non un panégyriste ; j'ai donc une peur horrible de ne pas savoir remplir mon devoir, car un devoir peut être compris de bien des manières différentes et correspondre à bien des actes. On ne peut pas même s'entendre sur le genre du mot «devoir» : les Français et les Italiens le font masculin ; les Allemands et les Turcs le font féminin, tandis que les Grecs le font et les Latins le faisaient neutre. Qui me donnera donc le fil d'Ariane pour me guider ? J'aurai simplement recours à toute ma bonne volonté pour faire enfin preuve d'obéissance.

Mais, trêve de préambules, l'estimable président de l'Académie et le commandant Laflotte pensent, à coup sûr : Quand ce botaniste bavard prendra-t-il en main le candidat qui lui est confié ? Il me faut donc commencer et

l'orateur entre en scène. Ici je supplie les dames de ne pas esquisser des moues dédaigneuses.

En ouvrant sa porte à l'érudit, la Société Botanique du Var avait pressenti l'appui scientifique qu'elle acquerrait; en ouvrant ses salons au botaniste et à l'archéologue, l'Académie du Var a enrichi son capital intellectuel.

Car, dans notre confrère, il y a l'homme, l'archéologue et le botaniste.

De l'homme, je dirai peu.

Vous avez débuté, commandant, dans l'infanterie de marine. Au bout de trente ans, vous avez été retraité comme chef de bataillon, avec cinq séjours en Indo-Chine. Rappelé en 1914, vous avez été entièrement libéré en 1918. Vous avez donc payé largement votre dette envers notre patrie et, avant tout, à votre conscience.

Vous êtes un *bon Français* et je borne là les observations personnelles ne pouvant pas faire de vous un plus grand éloge.

Revenons-en à l'archéologie. Nombreuses sont les notices que le commandant Laflotte a lues, soit dans les séances de la Société Botanique du Var, soit à la Société d'Etudes de Draguignan, soit au Congrès des Sociétés savantes. La plus remarquable est, peut-être, celle qui nous apprend quelles étaient les voies de pénétration du sel dans le midi de la France; le bulletin annuel de l'Académie en contient un excellent résumé. Dans cet opuscule fruit de recherches infinies exécutées **dans les auteurs les plus poudreux**, l'érudit nous révèle tout un côté de l'histoire des premiers hommes plus ou moins civilisés qui ont habité notre territoire; nous y voyons cités des auteurs dont les noms nous étaient presque inconnus et, de chacun d'eux, jaillit une étincelle pour allumer le flambeau de l'histoire. Les connaissances géographiques sont profondes et de nombreuses étymologies éclairent des questions restées jusque là obscures. Je me trouve naturellement porté à ajouter un grain de sel personnel à la question.

De Gênes à Toulon, et probablement plus loin, les embouchures des cours d'eau côtiers sont uniformément surnommées Besagne. Cette coïncidence curieuse a attiré mon attention. L'annuaire de Gênes — de cette année — dit Besagna vient de bis-amnis, deux fois fleuve. Cette étymologie me paraît suspecte et je crois pouvoir affirmer que

Besagne étant toujours rapporté au cours inférieur d'une rivière, il s'agit ici de Bass-amnis. Dans ce composé bass est un mot celto-ligure signifiant inférieur. Il est l'origine de l'adjectif français bas, basse paraît apparenté au grec bathys profond, d'où nos savants ont tiré les composés bathymètre, bathyergue, bathybius, etc.

A côté du chercheur, de l'érudit, je trouve encore le penseur, le philosophe. Dans un travail sur la rade de Toulon, je relève cette observation profondément vraie: «Il y a des pays qui sont producteurs de population et d'autres qui en sont des consommateurs». Toulon appartient aux derniers: les hommes y sont attirés, retenus, mais la mortalité y dépasse toujours la natalité. Bérenger-Féraud, l'historien connu, dit: «Toulon est pour la vie humaine un véritable tombeau des Danaïdes».

Mais il est grand temps de parler un peu de botanique, car je vois que je m'égare. — Vous êtes, cher Laflotte, vice-président de cette Société Botanique du Var qui depuis quinze années n'a manqué ni une excursion, ni une réunion mensuelles. Elle vous doit plusieurs communications fortement documentées: le Château de la Sigüe, la Grotte du Mas, la Grotte de l'Homme Sauvage; des variétés: nos plantes sacrées, nos lavandes, etc. Mais, ce qui est bien plus important, elle vous doit des habitats nouveaux de plantes peu abondantes dans notre région: la Buglosse, toujours verte; le Genêt à balais; le Scirpe des rivages; l'Apère-ouet-du-vent; la Malcolmie à petites fleurs; le Renoncule conferve, la Passerae de Virginie; la Tunique de Nanteuil, une belle colonie de Groseilliers noirs (Cassis) à Evenos; le Frêne austral, etc. Toutes ces découvertes sont, cependant, rejetées dans l'ombre par une trouvaille vraiment extraordinaire: une Fougère de toute beauté, la Scolopendre fer-de-lance — qui fait la gloire des îles marseillaises — avait été, il y a quelque soixante ans, indiquée comme croissant dans le département. Son habitat avait été si bien oublié qu'on le mettait en doute. Vous l'avez retrouvée à l'étonnement général dans une des grottes du petit Selvau (et non pas Cerveau). Comme c'est une plante qui disparaît, comme le font tant d'autres, je ne préciserai pas, par prudence, le lieu de son refuge.

Quelques précieuses qu'aient été de toutes les observations précédentes, leur intérêt a encore, cette année, été dépassé par la découverte à la Sainte-Baume d'une char-

mante liliacée à petites fleurs jaunes, la Gagée de Bohême que l'on n'avait jamais cueillie dans notre département, bien qu'elle croisse dans un endroit où l'on a, sans exagération, herborisé des milliers de fois, mais la plante y fleurissant fin janvier et commencement de février, avait échappé à toute observation. Elle a été identifiée par le savant conservateur de l'herbier de l'Institut Botanique de Montpellier, M. Daveau.

Ainsi donc, cher et aimable confrère, nous sommes très heureux de vous saluer avec la sympathie que vous méritez si pleinement et comptons sur votre amour du travail pour continuer vos recherches si fructueuses pour la science et si instructives pour nous tous.

P<sup>r</sup> CHARREL.







# TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                                        |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Bureau de l'Académie du Var.....                                                                                       | IV  |
| Liste des membres.....                                                                                                 | V   |
| Sociétés savantes correspondantes.....                                                                                 | X   |
| Ouvrages reçus.....                                                                                                    | XVI |
| Concours littéraires de l'Académie du Var.....                                                                         | 1   |
| Procès-verbaux des séances.....                                                                                        | 2   |
| M. le général CASTAING : <i>Rapport sur le concours de poésie</i> (Prix Jean Aicard).....                              | 12  |
| M. le D <sup>r</sup> FONTAN : <i>Rapport sur le concours de prose française</i> (Prix Amiral Sénès).....               | 19  |
| La Forêt brûle, poésie de M. Fernand MARTIN, lauréat de l'Académie du Var.....                                         | 23  |
| M. le général AYMERICH : <i>Une mission au Fouta-Djallon</i> ..                                                        | 26  |
| M. GONDOIN : <i>Je ne sais rien</i> (poésie).....                                                                      | 42  |
| Réception de M. le général Aymerich :                                                                                  |     |
| M. le général AYMERICH : <i>Action civilisatrice de la France dans le Continent noir</i> .....                         | 43  |
| M. le colonel DESTELLE : <i>La Conquête du Cameroun</i> .....                                                          | 52  |
| Réception de M. le D <sup>r</sup> Oudard :                                                                             |     |
| M. le D <sup>r</sup> OUDARD : <i>L'exotisme et la littérature</i> ....                                                 | 58  |
| M. le D <sup>r</sup> J. REGNAULT : <i>Du récipiendaire, de l'Académie du Var... et de « quibusdam aliis »</i> .....    | 71  |
| M. GALL : <i>L'aillet</i> (poésie).....                                                                                | 78  |
| Réception de M. le chanoine Escudier :                                                                                 |     |
| M. le chanoine ESCUDIER : <i>La culture latine</i> .....                                                               | 80  |
| M. le général CASTAING : <i>L'évangélisation primitive de la Gaule (et la légende de Sainte Marie Madeleine)</i> ..... | 98  |
| M. Emile JOUVENEL : <i>Les Cyprès</i> (poésie).....                                                                    | 107 |
| Réception de M. le P <sup>r</sup> Arnaud :                                                                             |     |
| M. le P <sup>r</sup> ARNAUD : <i>La Géographie</i> .....                                                               | 108 |
| M. le P <sup>r</sup> BERNARD : ( <i>Réponse à M. Arnaud</i> ).....                                                     | 119 |
| M. REGNIER : <i>Admonition</i> (poésie).....                                                                           | 130 |
| Réception de M. le D <sup>r</sup> Godlewski :                                                                          |     |
| M. le D <sup>r</sup> GODLEWSKI : <i>Le grand Art médical</i> .....                                                     | 131 |
| M. le médecin général FONTAN : <i>Le grand Art chirurgical</i> .....                                                   | 141 |
| M. Charles de RICHTER : <i>Les conseils du rossignol</i> (poésie)                                                      | 146 |
| Réception de M. le commandant Laflotte :                                                                               |     |
| M. le commandant LAFLOTTE : <i>L'Archéologie</i> .....                                                                 | 148 |
| M. le P <sup>r</sup> CHARREL : <i>La Botanique</i> .....                                                               | 154 |







## Publications de l'Académie du Var

- Années 1832 à 1865. — 29 volumes in-8° (épuisés).  
1868. — 1 volume in-8° de 358 pages.  
1869. — 1 volume in-8° de 556 pages.  
1870. — 1 volume in-8° de 358 pages.  
1871. — 1 volume in-8° de 391 pages.  
1872. — 1 volume in-8° de 334 pages.  
1873. — 1 volume in-8° de 480 pages.  
1874-75-76. — 1 volume in-8° de 406 pages.  
1877-78. — 1 volume in-8° de 475 pages.  
1881. — 1 volume in-8° de 334 pages.  
1882-1883. — 1 volume in-8° de 534 pages.  
1884-1885. — 1 volume in-8° de 508 pages.  
1886. — 1 volume in-8° de 332 pages.  
1887-88. — 1 volume in-8° de 508 pages.  
1889-90. — 1 volume in-8° de 508 pages.  
1891-92. — 1 volume in-8° de 480 pages.  
1893-94. — 1 volume in-8° de 432 pages.  
1895. — 1 volume in-8° de 228 pages.  
1896. — 1 volume in-8° de 180 pages.  
1897. — 1 volume in-8° de 264 pages.  
1898. — 1 volume in-8° de 196 pages.  
1899. — 1 volume in-8° de 198 pages.  
1900. — Livre d'Or du Centenaire, 1 volume in-8° de 230 pag.  
1901. — 1 volume in-8° de 258 pages.  
1902. — 1 volume in-8° de 180 pages.  
1903. — 1 volume in-8° de 496 pages.  
1904. — 1 volume in-8° de 261 pages.  
1905. — 1 volume in-8° de 270 pages.  
1906. — 1 volume in-8° de 128 pages.  
1907. — 1 volume in-8° de 156 pages.  
1908. — 1 volume in-8° de 184 pages.  
1909. — 1 volume in-8° de 184 pages.  
1910. — 1 volume in-8° de 144 pages.  
1911. — 1 volume in-8° de 120 pages.  
1912. — 1 volume in-8° de 122 pages.  
1913. — 1 volume in-8° de 122 pages.  
1914-15. — 1 volume in-8° de 144 pages.  
1916-17. — 1 volume in-8° de 144 pages.  
1918. — 1 volume in-8° de 140 pages.  
1919. — 1 volume in-8° de 96 pages.  
1920. — 1 volume in-8° de 128 pages.  
1921. — 1 volume in-8° de 200 pages.  
1922. — 1 volume in-8° de 120 pages.  
1923. — 1 volume in-8° de 160 pages.

*Ces volumes sont en vente, sauf les années 1832 à 1865. S'adresser à M. le Président de l'Académie du Var, rue Saunier prolongée, à Toulon.*